FEU SERAPHIN

Nº 48.

LYON. — IMPR. ALF. LOUIS PERRIN ET MARINET.





Fran^s Hillemacher
sc aq f. 1867

SÉRAPHIN
1747 + 1800



FEU SÉRAPHIN

HISTOIRE DE CE SPECTACLE

Depuis ſon origine juſqu'à ſa diſparition.

1776 - 1870



LYON

N. SCHEURING, ÉDITEUR

1875

PN
6120
S6F7

LIBRARY
758932
UNIVERSITY OF TORONTO



SÉRAPHIN

—

Ce n'eſt point une hiſtoire complète des marionnettes que nous voulons écrire. Un plus érudit que nous (1) s'eſt délaſſé de travaux importants, en retraçant *les viciſſitudes de cette ſtridente & poudreuſe Thalie des champs de foires & des carrefours*, depuis l'antiquité juſqu'à nos jours. Notre cadre eſt beaucoup moins étendu, & nous nous ſommes excluſivement renfermé dans les annales du ſpectacle proprement dit des Ombres chinoiſes. Quelque infime qu'ait été le rang occupé dans la hiérarchie théâtrale par cette humble ſcène, aujourd'hui diſparue, nous avons penſé que les détails rétroſpectifs qui forment la matière de cette notice, ne feraient pas tout à fait dénués d'intérêt pour les inveſtigateurs qui aiment à remonter dans le paſſé.

En l'année 1772, un jeune Lorrain, nommé Fran-

(1) Charles Magnin, conſervateur à la bibliothèque de la rue de Richelieu, & membre de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

çois (2), après avoir longtemps couru le monde & les aventures, arriva un beau matin dans la ville de Verſailles & demanda la permiſſion, qu'il obtint, d'établir dans le jardin Lannion (3) un ſpectacle d'un genre nouveau & juſqu'alors peu connu en France (4); que, ſelon toute probabilité, il avait rapporté de l'Italie où il avait aſſez longtemps ſéjourné. Admis, à pluſieurs

(2) Séraphin-Dominique, fils légitime de Jean *François* & de Gabrielle-Jacqueline *Louis*, conjoints; né à Longwy, le 15 février 1747.

(3) Le jardin *Lannion* dépendait de l'hôtel de ce nom, ſitué alors où l'on voit aujourd'hui le nº 25 de la rue Satory. Le principal corps de logis était occupé par une auberge. C'eſt là que Séraphin, le vrai fondateur des Ombres chinoiſes perfectionnées, vint s'établir. Son affiche était ainſi compoſée :

Venez garçon, venez fillette,
Voir Momus à la ſilhouette.
Oui, chez Séraphin venez voir
La belle humeur en habit noir.
Tandis que ma ſalle eſt bien ſombre,
Et que mon acteur n'eſt que l'ombre,
Puiſſe, Meſſieurs, votre gaîté
Devenir la réalité.

(*Hiſtoire de Verſailles*, par Le Roi.)

(4) Grimm, dans ſa *Correſpondance littéraire* du 15 août 1770, parle d'un ſpectacle inauguré récemment & qui s'appelait le ſpectacle des *Ombres à ſcènes changeantes.*

« Après l'Opéra, dit ironiquement le baron allemand, je ne connais « pas de ſpectacle plus intéreſſant pour les enfants, &c. »

Nous liſons dans les *Mémoires de Cléry :* « La Reine, y eſt-il dit, ayant entendu parler de Séraphin, me demanda ſi j'avais vu les *Ombres chinoiſes* & ſi c'était amuſant? Sur ma réponſe affirmative, elle m'ordonna de traiter avec lui pour trois repréſentations par ſemaine pendant le carnaval.

« Le ſieur Séraphin demanda d'abord 1,200 francs par repréſentation; puis 1,000; ſe rabattit à 600 francs, & finit par accepter 300 francs.

reprifes, à l'honneur de divertir la famille royale, fon petit théâtre devint l'objet d'une haute diftinction, puifque, le 22 avril 1781, il fut autorifé à prendre le titre de *Spectacle des Enfants de France.*

Voici en quels termes fon affiche était conçue :

« Le fieur Séraphin a l'honneur de prévenir le « public que, pour mériter de plus en plus fa bien- « veillance, il n'a ceffé de varier fon fpectacle par un « répertoire d'après lequel le public jugera de la « vérité. »

Suit la lifte des pièces; puis il ajoute :

« Des perfonnes prévenues ont fait courir le bruit « que tous les jours on voyait la même chofe chez le « fieur Séraphin. Il affure le public que ces per- « fonnes ont été trompées; que fon fpectacle eft « varié; que les fcènes du répertoire ci-deffus font « jouées fucceffivement, & que deux fois de fuite « on n'y voit pas la même chofe. Ce fpectacle, « où règne la gaieté, eft toujours caractérifé par la « décence. »

Cependant, foit que le fuccès ne fe foit pas foutenu au même degré, foit l'ambition de fe produire fur un théâtre plus vafte, Séraphin tranfporta en 1784 fon fpectacle à Paris, & s'inftalla dans les nouvelles gale-

« Ce fpectacle amufa beaucoup la Cour. Séraphin partit de là pour demander au Roi la permiffion d'avoir fon fpectacle à Paris, fans payer la rétribution d'ufage envers les grands théâtres : il l'obtint.

« Établi au Palais-Royal, il y fit une affez grande fortune, qu'il devait, difait-il, au Roi, dont le fuffrage avait mis en vogue fes *Ombres chinoifes.* »

ries que le duc d'Orléans venait de faire conſtruire autour de ſon jardin (5).

L'ouverture eut lieu le 8 ſeptembre de cette année (6), & les Pariſiens ne montrèrent pas moins d'empreſſement que les Verſaillais à lui rendre viſite (7).

(5) Local occupé par les héritiers de Séraphin juſqu'en 1858, & dont celui-ci avait eu la jouiſſance gratuite pendant les ſix premiers mois : conceſſion qui fut d'abord commune à tous les nouveaux colons.

(6) C'eſt par reſpect pour ce ſouvenir de famille, que la petite-nièce du fondateur, devenue à ſon tour directrice de ce théâtricule, voulut inaugurer à cette même date la ſalle du boulevard Montmartre, lorſque après ſoixante & quatorze ans de réſidence dans le même emplacement, ce ſpectacle ſe vit contraint, par ſuite de circonſtances qui ſeraient ſans intérêt pour le lecteur, d'émigrer du Palais-Royal au boulevard Montmartre.

(7) On lit dans une brochure de cette époque, intitulée : *Tableau du Palais-Royal* (1re partie, pp. 76, 77) :

« Le monde s'eſt porté en foule à ce genre de ſpectacle ; on y donne « tous les jours une repréſentation à ſix heures du ſoir, & les dimanches « & fêtes, deux repréſentations : la première, à cinq heures, & la ſeconde, « à ſept heures. Ce que l'on appelle le « petit peuple » ne va pas ſouvent « aux *Ombres chinoiſes ;* mais, en revanche, le bon bourgeois, la bonne « compagnie même, ſe donnent ce plaiſir. J'entrai, & je fus fort bien « placé pour mes vingt-quatre ſols, dans un ſalon proprement arrangé & « ſuffiſamment éclairé. Il n'y a point d'orcheſtre. Un clavecin aſſez bien « touché par M. Mozin l'aîné, ſuffit pour remplir les intervalles des ſcènes « qu'on y repréſente. Toutes ces petites ſcènes ſont faites avec intelli- « gence ; on y rit beaucoup & cela ſuffit. »

Dans une autre publication, faite en 1800, & qui avait pour auteur Charles Henrion (mort fou à Charenton en 1808), on lit à la page 58 : « Jadis les Ombres chinoiſes avaient une eſpèce de célébrité. Comme « c'était le ſeul théâtre où les abbés pouvaient entrer en ſoutane, ils en « faiſaient leurs galeries. »

Fr. Schulz, dans ſon ouvrage intitulé : « *Sur Paris & les Pariſiens,* » où il donne de curieux détails ſur le voyage qu'il fit à Paris en 1789, dit en paſſant un mot du ſpectacle de Séraphin. « Il aſſiſte à une repréſenta-

Le fameux *Pont caſſé*, la *Chaſſe aux Canards*, *Orphée aux Enfers*, le *Magicien Rothomago*, l'*Embarras du Ménage*, *Arlequin corſaire*, formaient alors la baſe du répertoire courant. Quelques années plus tard, Séraphin

tion de ce petit théâtre, qui avait été fermé une partie de l'été, & il fait un éloge complet de la ſalle, des pièces & des marionnettes, « *les plus* « *ingénieuſes qu'il ait jamais vues.* »

Vers la fin de 1790, Kotzebüe, le célèbre écrivain dramatique, qui, après la mort de ſa femme *Frédérique*, était venu paſſer un mois à Paris, viſite, entre autres ſpectacles, celui des *Ombres chinoiſes*, & ſe montre, dans ſon appréciation, beaucoup moins bienveillant que Schulz.

Voici ſon récit, traduit de l'ouvrage : *Ma fuite à Paris dans l'hiver de* 1790.

« Aujourd'hui, jour de Noël, que tous les ſpectacles ſont fermés, « excepté les *Ombres chinoiſes*, nous ſommes allés les voir, mais nous « n'avons pu y reſter qu'un quart d'heure. Je croyais trouver ce genre « d'amuſement à ſon plus haut point de perfection, mais je me ſuis « trompé. Les tableaux étaient groſſiers & mauvais, les petites figures « gauches & roides ; on voyait trop les ficelles qui ſont mouvoir les bras « & les jambes (*).

« Entre autres ſcènes repréſentées, il y en avait une dans laquelle une « femme ruſſe ſe plaignait à ſes amies de n'être pas aimée de ſon mari, « attendu que depuis trois mois il ne l'avait pas battue. Le mari arrivait, « s'excuſait ſur ce qu'il avait perdu ſon bâton, mais comme il venait de « le retrouver, en ſigne de repentir, il en careſſait le dos de ſa femme. « — C'eſt bien allemand, dit quelqu'un derrière nous.

« — Voilà bien l'ignorance françaiſe, penſai-je de mon côté. Elle croit « encore au vieux conte qui dit qu'une femme ruſſe aime mieux être « battue que careſſée par ſon mari.

« L'orcheſtre eſt compoſé d'un garçon qui frappe ſur un tambour. La « ſalle eſt très-miſérable & remplie, à étouffer, d'une foule de ſpecta- « teurs ; auſſi ne pûmes-nous y reſter qu'un quart d'heure... * »

* Pour diſſimuler, autant que poſſible, les fils qui faiſaient agir les pantins, on plaçait à l'avant-ſcène un cadre traverſé perpendiculairement par des ficelles ; mais ce procédé, loin d'atteindre ſon but, nuiſait à l'illuſion, & on y a renoncé à la reſtauration de la ſalle, en 1830.

ajouta à ſes ombres, comme acceſſoire, les Feux pyrrhyques & hydrauliques. Polichinelle était encore inconnu ſur cette petite ſcène, & ce n'eſt qu'en 1797 qu'il y fit ſa première apparition (8).

Il y adjoignit en même temps ce qu'en termes du métier on appelle *un jeu courant de marionnettes*. Il ne manqua pas d'informer le public de cette inno-

(8) La concurrence amène le progrès. Peu de temps auparavant, une entrepriſe rivale était venue s'établir dans la galerie vitrée qui conduiſait alors au Théâtre-Français, en face du *Camp des Tartares*, autrement dit les *Galeries de Bois*.

Il y a lieu de croire que cette rivalité, que Séraphin dut s'étudier à combattre, donna naiſſance à Polichinelle & au jeu de Marionnettes. C'eſt Guillemain, l'un des fourniſſeurs les plus actifs de ce ſpectacle, qui compoſa les couplets en pot-pourri que chantait le bouffon groteſque à ſon entrée en ſcène & dont nous donnons ici le texte :

Meſſieurs, ſi par mon badinage
Je puis vous faire rire un inſtant,
Pour moi c'eſt un grand avantage
Dont je me trouverai content.
Mon ſeul déſir eſt de vous plaire,
De vous amuſer par mes jeux,
Et mon vœu le plus précieux
Eſt toujours de vous ſatisfaire.
La nature avec tant d'attraits
A formé ma perſonne,

*

Que tout le monde, quand j' parais
Me regarde & s'étonne.
Je trouve qu'ils ont bien raiſon;
Car ma mine eſt gentille...
Je ſuis le plus joli garçon
De toute ma famille.

*

De tant d'orateurs aſſommants
Dédaignant la recette,
Je ne veux pas d' longs compliments
Vous étourdir la tête :
Les petits, tourlourirette,
Valent bien les grands.

vation par un avis inféré dans les *Petites Affiches* du 17 thermidor & du 3 fructidor an V (4 & 20 août 1797).

« Séraphin, auteur & inventeur des ombres chinoi-
« fes, prévient le public qu'il n'a pas ceffé de repré-
« fenter en fon fpectacle, palais Égalité, galerie de
« pierre, n° 121, du côté de la rue des Bons-Enfants,
« & que c'eft à tort qu'on a fait courir le bruit qu'il
« joue dans les Feux aériens. »

« A la follicitude (pour *follicitation*, fans doute) des
« pères & mères de famille, il a augmenté fon fpecta-
« cle d'un joli jeu de marionnettes. »

C'eft ce que vient confirmer un placard de 1799, que nous avons fous les yeux, & dont nous reproduifons ici la rédaction originale :

« Un moment! Arrêtez-vous & lifez-moi..... Des
« changements à vue, des décorations d'un joli goût,
« embelliffent mes ombres chinoifes; j'ai des marion-
« nettes, mais des marionnettes qu'on prendrait pour
« de charmants petits enfants... Il faut les voir, ainfi
« que la fcène de Gobemouche (9). Voulez-vous vous
« délaffer? Venez voir mes ombres chinoifes. Tou-

Ces petites pièces de Guillemain, dans lefquelles il y avait toujours une idée comique, lui étaient payées douze francs, & on les jouait cinquante fois. Il en compofait d'autres qui étaient repréfentées le foir au Vaudeville, aux Variétés amufantes & aux Jeunes-Artiftes : elles étaient plus littéraires, & cependant elles ne l'ont pas immortalifé comme fa *Chaffe aux Canards* & fon *Pont caffé*.

(9) Gobemouche était un petit chien noir qui fe jetait fur le diable & le mordait à belles dents, quand celui-ci venait pour enlever Polichinelle.

« jours jaloux de mériter votre ſuffrage, chaque jour
« nous changeons de pièce, &c., &c. (10). »

(10) Un autre placard, ou plutôt un programme, car Séraphin le diſtribuait lui-même aux paſſants, n'était pas moins original. Nous le copions textuellement :

AIR : *On compterait les diamants.*

Stt! Stt! En paſſant liſez-moi;
Je vous offre encore une affiche,
Et, d'abord, voici le pourquoi...
C'eſt pour empêcher qu'on vous triche.
Alors, mes confrères en vain
Voudront me chercher quelque noiſe,
Et vous diront que Séraphin
Tient chez eux ſes ombres chinoiſes.

LE LECTEUR.

Dans le fait, on rencontre partout des ombres chinoiſes.

SÉRAPHIN.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Mes ombres ne ſont pas partout,
C'eſt mon nom ſeul que l'on prononce.
Si ce genre eſt de votre goût,
Venez où mon portrait m'annonce (*),
Au palais de l'Égalité
Je fais toujours ma réſidence;
Là, le public a la bonté
De m'accorder la préférence.

LE LECTEUR.

Il me ſemble que votre ſpectacle ne peut amuſer que les enfants.

SÉRAPHIN.

AIR : *de Calpigi.*

Il faut que je vous déſabuſe,
Chez moi tout le monde s'amuſe;
En offrant différents objets,
Grands & petits ſont ſatisfaits.
Après Melpomène & Thalie,
On peut avec économie

(*) La ſilhouette de Séraphin figurait en tête de ſon affiche.

Nous allions omettre de dire qu'en 1790 Séraphin avait cédé la direction de fon entreprife à un fieur Moreau qui, après avoir été pendant plufieurs années acteur chez Audinot, devint fon fucceffeur : ce dont

Venir fe délaffer enfin
Au fpectacle de Séraphin.

LE LECTEUR.

Fort bien! mais eft-ce que vous ne favez parler qu'en vaudevilles!

SÉRAPHIN.

AIR : *Des portraits à la mode.*

On voit tant d'annonces à préfent
Qu'on n'en lit pas la moitié fouvent.
Et qu'on doit ceffer prudemment
De fuivre l'ancienne méthode.
Lors, je penfai devoir à mon tour,
En me mettant à l'ordre du jour,
Faire ici le petit troubadour :
Le vaudeville eft à la mode.

LE LECTEUR.

Alors, fi cela continue, je ne défefpère pas que toutes les affaires fe faffent en chantant.

AIR : *Mon pere était pot.*

Il ferait, ma foi, très-plaifant
Qu'aux tribunaux on chante ;
Et que dans la rue en marchant,
Chacun dans fon ton chante.
Quoique ruiné,
Comme fortuné,
Il faudrait que l'on chante ;
Pour bonjour, bonfoir,
Pour dire au revoir,
Il faudrait que l'on chante.

SÉRAPHIN.

Ah! ah! la réflexion eft tout-à-fait drôle.

LE LECTEUR.

Ça, ne voit-on que des ombres chinoifes chez vous!

il prit grand ſoin d'informer le public par une circulaire dans laquelle, après avoir rappelé qu'il était le citoyen le plus petit de la capitale, & plaiſanté de bonne grâce ſur ſon frêle individu, il ajoutait : « Je ne « perdis pas courage ; j'offris mes petits talents de

SÉRAPHIN.

AIR : *L'Homme eſt une marionnette.*

D'abord, j'ai des marionnettes
Avec des coſtumes brillants ;
Puis, j'ai des feux intéreſſants
Et des pièces à chanſonnettes.
Puis des ombres & des tableaux,
Que ſincèrement on admire ;
Enfin, qui me connaît peut dire
Que je n'annonce rien de faux.

AIR : *De la parole.*

Sachez que l'artiſte Mozin
Préſide à toutes mes ſéances ;
Il y touche du clavecin
Et chante auſſi de ſes romances.
J'ai, de plus, un petit toutou,
Dont on peut dire qu'on raffole,
A mon theâtre il fait joujou...
Que lui manque-t-il !... La parole.

LE LECTEUR.

Pour le coup, vous piquez ma curioſité ; je verrai votre ſpectacle.

SÉRAPHIN.

Dans ce cas, je vous préviens que je donne une repréſentation tous les jours ; deux les dimanches & décadi, la première à cinq heures, la ſeconde à ſept heures.

LE LECTEUR.

Bon ! vous aurez ma pratique.

SÉRAPHIN.

Salut, mon lecteur. A l'avantage de vous voir.

« ſpectacle en ſpectacle & n'en trouvai plus un ſeul « de ma taille, tant ils s'étaient agrandis, élevés!...

« Cependant, il faut exiſter; il faut rendre à ma « digne & tendre mère une partie des ſoins qu'elle a « prodigués à mon enfance... Un honnête homme « m'en a offert les moyens; M. Séraphin me cède, aux « conditions les plus agréables & les plus utiles pour « moi, l'infiniment petit ſpectacle des ombres chinoi- « ſes; & le plus petit des acteurs eſt enfin devenu le « plus petit... mais, à coup ſûr, le plus zélé des di- « recteurs de Paris. »

Moreau prit poſſeſſion, le 5 ſeptembre 1790, & ouvrit par une pièce de Dorvigny, *Arlequin changé en nourrice*, précédé d'*Oreſte & Pylade*, de Landrin, & des *Forges de Vulcain*, pièce d'ombres à découvert, de la compoſition du ſieur Benoît, mécanicien & aſſocié du nouveau directeur. Il repréſenta auſſi quelques pièces de Guillemain.

L'entrepriſe périclita, & avant la fin de l'année, Séraphin rentrait dans la libre diſpoſition de ſon ſpectacle.

La liberté des théâtres ayant été décrétée en janvier 1791, Moreau, peu ſoucieux des éloges qu'il avait décernés à Séraphin, s'empreſſa d'ouvrir, dès le 28 février, ſous les galeries du Palais-Royal, dans une cave, qu'on appellerait de nos jours un *ſous-ſol* (11),

(11) Cet emplacement avait été occupé, en 1788, par un café, nommé *Café mécanique*, parce que le ſervice s'y faiſait d'une manière inviſible. En 1801, un bail fut conſenti à un ſieur Renaud, qui y établit le *Café des Aveugles*, qui n'a ceſſé d'exiſter qu'en 1872.

une petite ſalle qu'il nomma le ſpectacle des *Comédiens de bois*, & qu'il ſe vit également obligé d'abandonner au bout de quelques mois.

Cet acte d'ingratitude de la part de Moreau arracha de juſtes plaintes à Séraphin. Mais avait-il bien le droit de flétrir ce procédé déloyal, lui, qui oublieux des faveurs de la Cour, avait, vers la fin de 1789, fait jouer l'*Apothicaire patriote*, pièce dans laquelle on célébrait le courage & le patriotiſme des femmes qui étaient allées à Verſailles, les 5 & 6 octobre, chercher la famille royale pour la ramener à Paris; qui, payant un nouveau tribut aux idées dominantes du jour, fit repréſenter la *Démonſeigneuriſation*, & deux ou trois ans plus tard, la *Fédération nationale*, ſcènes à la ſilhouette; prouvant par là que nos comédiens de carton participaient, plus qu'on ne devait s'y attendre, à la fébrile effervescence de ces temps ſiniſtres : ce qui, ſelon la remarque judicieuſe de l'auteur déjà cité

L'inauguration du ſpectacle, rival de celui de Séraphin, avait eu lieu dans cet intervalle, à la date citée plus haut, par une pièce intitulée : *Les Plaiſirs du printemps*. A Pâques, il prit le titre de théâtre du Palais-Royal & joua le répertoire des Beaujolais.

Moreau, qui échoua derechef dans cette entrepriſe, alla en janvier 1792 ouvrir au boulevard du Temple un nouveau ſpectacle ſous la dénomination des *Enfants de Thalie*.

Moreau (Adrien) était né à Paris, le 23 mars 1755. Après avoir été longtemps acteur chez Audinot, il tenta la fortune, ainſi qu'on vient de le voir, ſans réuſſir jamais à la ſaiſir; il fut réduit, ſur la fin de ſa vie, à ſe donner en ſpectacle ſur les places publiques, & eſt mort miſérablement à Marſeille vers 1816.

de l'*Hiſtoire des Marionnettes*, « ne dut que médiocrement amuſer ſon auditoire enfantin? »

Le 11 pluviôſe an II (30 janvier 1794), Séraphin donna un nouveau gage de ſon civiſme en jouant au profit des indigents de la ſection de la Montagne, une nouvelle ſcène à la ſilhouette, intitulée : *La Pomme à la plus belle* ou *la Chute du Trône* (de Landrin).

Quelques mois auparavant, il avait adreſſé à la Société populaire de la ſection des Tuileries ſes regrets de ce que ſon état de ſanté le forçait à quitter le territoire de ladite ſection pour ſe rapprocher de ſon ſpectacle; & il demandait, comme une grâce, de demeurer toujours membre de la Société : ce qui lui fut accordé, vu ſes preuves de civiſme & de républicaniſme.

Décidément, Séraphin était un révolutionnaire (12).

Le 5 décembre 1800, notre *impreſario* paſſa de vie à trépas, & ſa veuve, ne ſe ſentant pas de force à continuer ſeule l'exploitation de ſon ſpectacle, s'empreſſa d'en faire la ceſſion à un neveu de ſon mari, moyennant une rente viagère, dont celui-ci n'eut pas à lui payer bien longtemps les arrérages, puiſque deux ans à peine étaient écoulés qu'elle ſuivit ſon mari dans la tombe.

(12) On lit dans un journal de l'époque : « On donne aux Ombres chi-
« noiſes force ſottiſes patriotiques pour attirer les chalands. Les places
« ſont de 24 ſols, 12 ſols & 6 ſols. — Les places de 24 ſols ſont des
« fauteuils à bras ; celles de 12 ſols, des chaiſes à dos, ſans bras ; celles
« de 6 ſols ſont des tabourets, ſans dos ni bras. »

Ce neveu, Joſeph François, qui maintint ſagement ſur l'affiche le nom attractif de Séraphin, mis ainſi prématurément en pleine poſſeſſion de cet établiſſement, y introduiſit certaines modifications qui, ſans changer préciſément ſa phyſionomie primitive, ajoutèrent à ſa variété. Voulant marcher avec le ſiècle, il repréſenta de petites pièces comiques & féeriques, dues à la plume plus ou moins exercée de quelques auteurs, qui, à la faveur de l'anonyme, ne craignirent point d'écrire pour cette modeſte ſcène.

Nous devons ajouter que le ſucceſſeur de Dominique Séraphin était un directeur conſciencieux, s'il en fût ! Loin de ſuivre les errements de ſon oncle, qui, ainſi qu'on l'a lu plus haut, fermait ſon théâtre dans l'été, lui, ne ſuſpendait jamais les repréſentations, quelque élevée que fût la température ; & il faiſait jouer pour deux ou trois ſpectateurs, ſans ſouffrir qu'on abrégeât le programme du ſpectacle, comme ſi la ſalle eût été remplie.

Il s'était voué corps & âme à ſon théâtre, dont il ne s'eſt pas éloigné dix fois dans l'eſpace de quarante ans. Il faiſait partager cette exactitude à tout ſon perſonnel, au point que ſa propre ſœur ayant épouſé un de ſes employés, il exigea que les nouveaux mariés vinſſent le ſoir jouer leurs rôles, comme de coutume. Peut-être y avait-il dans ce ſentiment du devoir une exagération dont le jeu de *Polichinelle* & de ſa *commère* ont pu, ce ſoir-là, avoir à ſouffrir quelque diſtraction, bien excuſable, d'ailleurs.

Au jeu courant de marionnettes, il ajouta des transformations mécaniques, dites Métamorphoses, & de temps à autre, pour remplir le vide des entr'actes, l'artiste musicien, qui formait à lui tout seul l'orchestre, faisait entendre, en s'accompagnant sur le piano, quelques jolies romances de sa composition (13).

On donna aussi des *Points de vue* mécaniques, à l'instar de ceux qui attirèrent la foule au spectacle de Pierre (14). Mais la vérité nous oblige à déclarer qu'ils étaient loin d'atteindre à la même perfection.

Ainsi qu'on peut en juger, ce petit spectacle ne manquait pas de variété. Aussi fut-il fort suivi pendant une longue suite d'années, & ce n'était pas en vain que l'*aboyeur* de la porte jetait d'une voix enrouée aux promeneurs des galeries ces mots sacramentels : « Entrrrez ! Entrrrez au spectacle du sieur Séraphin. Prenez vos billets, cela commence à l'instant. » (Quelle que fût l'heure, *cela commençait toujours à l'instant.*)

Qui jamais se serait douté, à l'audition de ce timbre détérioré, que l'homme enfoui sous ce vaste carrick blond, ou plutôt jaune comme sa perruque frisée,

(13) Cet artiste, nommé Théodore Mozin, auteur de la plupart des airs adaptés aux danses, dites de *caractère*, qui précédaient invariablement la représentation de la pièce principale, cumula pendant plusieurs années, avec son talent de pianiste & de compositeur, l'emploi d'huissier en chef du cabinet du préfet de la Seine.

(14) Claude (Jean-Pierre), dit Pierre, inventeur de l'ingénieux spectacle auquel il donna son nom, né à Paris, le 7 mai 1739 ; mort dans la même ville, le 27 septembre 1814. L'inauguration de son spectacle avait eu lieu le 26 floréal an X (16 mai 1802).

bouclée & ſurmontée d'un feutre en forme de tuyau de poêle, jadis gris, aujourd'hui râpé, dénonçant le carton & crânement poſé ſur l'oreille, était le ſieur Auguſte Couſin-Sainvallis, dit *Floricour*, ancien Elleviou des théâtres de Carcaſſonne, Carpentras & autres lieux? Voilà de ces phyſionomies qu'on ne retrouve plus, de ces types diſparus, comme tant d'autres choſes qu'on ſe prend à regretter (15)!

Nous venons de dire que cette humble ſcène proſpéra pendant un grand nombre d'années. Mais tout s'uſe en ce bas monde. Les enfants du temps du Conſulat & de l'Empire étaient à leur tour devenus des hommes graves; d'ailleurs, les événements de 1830 avaient quelque peu modifié le caractère national, & les pantins politiques avaient fait tort aux pantins de

(15) Cette *célébrité* n'eſt pas la ſeule à ſignaler dans les faſtes du théâtre Séraphin. Ainſi, pendant un certain temps, Franciſque jeune * compta au nombre de ſes penſionnaires, de même que cette gracieuſe Pauline Cuzent, qu'on a depuis applaudie ſi longtemps au Cirque, où dans la haute école elle ſe montra la digne émule de Caroline Loyo.

Ce petit ſpectacle était ſouvent le refuge d'anciens comédiens de province, que l'âge ou toute autre cauſe laiſſaient ſans emploi, & qui étaient trop heureux de trouver là des moyens d'exiſtence. Mais cela n'était pas toujours ſans inconvénient; car, habitués à faire des geſtes en parlant, ils oubliaient aſſez fréquemment qu'ils avaient leurs marionnettes à conduire, & remuaient leurs bras, comme s'ils euſſent été eux-mêmes en ſcène: ce qui faiſait treſſauter les pauvres figures d'une ſingulière façon & contrariaient quelque peu l'illuſion.

* Louis-Auguſte Hutin, né à Paris, le 20 juillet 1808; mort à Philippeville (Algérie), où il s'était réfugié pendant la Commune, le 29 juin 1871. Il était, depuis pluſieurs années, bibliothécaire de la Société des Auteurs dramatiques, à laquelle il avait cédé ſa riche collection théâtrale.

Séraphin ; une autre caufe ne fut également pas étrangère à leur décadence. Le déplacement qui s'était opéré depuis plufieurs années dans la claffe aifée de la population, qui fe portait de préférence vers les nouveaux quartiers de l'oueft ; la fuppreffion des jeux, l'expulfion des beautés vénales, avaient fait du Palais-Royal, jadis fi vivant, fi animé, une vafte thébaïde, & ne contribuèrent pas peu à diminuer la clientèle de Séraphin. Dans la fuite, l'heureufe transformation des Champs-Élyfées, où s'inftallèrent de nombreufes fcènes de Fantoccini (16) qui offraient aux flâneurs une diftraction & un plaifir économiques, fi bien appréciés par nombre de bourfes ; plus tard, les matinées équeftres du Cirque & celles de Robert-Houdin & de tous les exploiteurs qui vivent de la badauderie parifienne, portèrent le coup de grâce à l'établiffement fondé en 1784 par Séraphin.

En 1852, cependant, une efpèce de recrudefcence fe fit remarquer dans le goût de la population pour ce genre de fpectacle. Eft-ce au livre publié par l'érudit Magnin qu'il fallait l'attribuer ? Nous ne le penfons pas ; car, livres d'académiciens font peu à la portée du vulgaire. Toujours eft-il que du Château-d'Eau jufqu'au nouveau cirque du boulevard, on vit alors s'élever, comme par enchantement, deux falles confacrées aux ébats de Polichinelle.

(16) Ce genre de fpectacle en plein vent, auquel Guignol a légué fon nom, & défigné, dans l'argot du métier, fous la rubrique de *Caftelets*, s'eft multiplié à l'infini depuis plufieurs années.

L'une s'était installée dans le local de l'établissement, ou plutôt du *tapis-franc*, connu sous le nom de *l'Epi-Scié;* l'autre était située derrière le Château-d'Eau. Mais l'effet de ses *fantoccini* n'était point heureux, & la cause provenait du développement exagéré des poupées. Déjà, Brazier nous a appris qu'en 1810, il s'ouvrit dans l'ancienne salle de la Montansier un spectacle qui, à cause du volume des pantins, n'eut qu'un succès éphémère.

En effet, la marionnette, pour plaire, ne doit pas excéder certaines proportions qui, n'auraient-elles que l'avantage d'en rendre le jeu plus facile, serait déjà une raison déterminante.

Le neveu de Séraphin, qui lui avait succédé, étant mort le 16 juin 1844, ce fut le gendre de celui-ci, qui, malgré tant de chances défavorables, ne craignit pas de se charger à son tour des destinées du théâtre. Mis en possession du privilége, le 26 janvier 1847, bien que fort étranger jusqu'alors à ce genre d'exploitation, il comprit que la curiosité du public avait besoin d'être stimulée & que, pour ce faire, il fallait sortir de l'ornière de la routine. Actif, intelligent, homme d'imagination, il s'attacha deux ou trois artistes spéciaux pour lesquels la mécanique n'avait pas de secrets; il donna des pièces à spectacle, où les costumes & les décors rivalisaient de fraîcheur; des tableaux de fantasmagorie & un diaphanorama contribuaient alternativement à varier la soirée; enfin, outre le jeu courant & les féeries, des intermèdes de

chant n'étaient pas l'épiſode le moins agréable de la repréſentation; car, doué d'une voix charmante, qu'il conduiſait avec goût, notre directeur faiſait entendre tour à tour la romance ou la chanſonnette. L'ancienne ſalle, mieux diſpoſée & remiſe à neuf, était devenue une bonbonnière charmante où commençaient à revenir de nouveaux ſpectateurs, lorſque le vent de la Révolution vint à ſouffler derechef & remit en queſtion cette proſpérité renaiſſante.

Cependant, après avoir péniblement traverſé les triſtes épreuves de 1848, le calme paraiſſait vouloir renaître & une ère plus clémente s'ouvrir pour notre pauvre petit théâtre, lorſque, en 1858, il dut émigrer du Palais-Royal au boulevard Montmartre.

C'eſt donc le 8 ſeptembre de la même année que fut inaugurée la nouvelle ſalle où Polichinelle tranſportait ſes pénates. Plus vaſte que l'autre, elle pouvait recevoir un plus grand nombre de ſpectateurs, & le développement de la ſcène permettait d'apporter plus de ſoin & d'éclat aux repréſentations des pièces féeriques. Outre les intermèdes de chant, des ſcènes épiſodiques dans leſquelles Polichinelle avait toujours le rôle ſaillant, égayaient le ſpectacle, qui ſe terminait ſoit par les ombres chinoiſes, ſoit par le diaphanorama & la fantaſmagorie. Bref, malgré les déſavantages réſultant d'un déplacement forcé, l'avenir ſemblait ſourire aux efforts du jeune directeur, lorſque la mort en le frappant briſa du même coup la cheville ouvrière de cette

entreprise : avec Paul Royer (17) disparut sa fortune. Malgré les efforts de la veuve, secondée par un associé auquel manquait moins l'intelligence que l'activité, la vogue rebroussa chemin. L'insuccès, comme on sait, engendre volontiers le découragement; peu à peu, le sceptre de Polichinelle tomba en quenouille, & le public, qu'aucune tentative ne cherchait à retenir, s'éloigna de plus en plus. Bientôt, de quotidiennes qu'elles avaient toujours été, les représentations n'eurent plus lieu que le jeudi & le dimanche. Les autres jours de la semaine, la salle était abandonnée à un prestidigitateur ! Combien de temps aurait duré cette transformation ou plutôt cette décadence ? C'est ce que nous ne saurions dire. Quoi qu'il en soit, les déplorables événements de 1870 précipitèrent un dénouement qu'il avait été facile de pressentir, & le 15 août de cette année sinistre, le Polichinelle de Séraphin, après avoir tant amusé nos pères, avait décidément vécu, sans qu'on eût même la consolation de pouvoir s'écrier : « *Polichinelle est mort... Vive Polichinelle !* » Hélas ! renaîtra-t-il jamais ? *Sic transit gloria mundi.* Donnons-lui au moins un regret (18) !

(17) Décédé le 4 décembre 1859.

(18) Dans un de ses feuilletons hebdomadaires du *Siècle*, M. de Biéville semble s'associer à nos regrets en voyant disparaître « le nom de Séraphin, que tout Paris connaissait & aimait, pour en prendre un, peu intelligible à des enfants..... »

« Du même coup, ajoute-t-il, il a eu la barbarie de mettre au rebut la bonne grosse mère Gigogne, la femme de Polichinelle, qui accouchait si lestement, en dansant, d'une nombreuse famille de pantins, au milieu

Depuis lors s'eſt élevé ſur ſes ruines un établiſſement qui s'intitule modeſtement : *Théâtre miniature* (19). Nous ne diſconviendrons pas que l'agencement de ces marionnettes nouvelles n'annonce un certain perfectionnement, qui ne rachète pas toutefois la monotonie & la fatigue réſultant de la repréſentation d'une pièce dont la durée excède, ſans compenſation, les proportions ordinaires.

Nous avons dit que c'eſt en grande partie à ſon répertoire varié que le théâtre enfantin a dû ſa longue exiſtence. Pluſieurs écrivains, connus dans le monde des lettres, n'ont pas dédaigné de conſacrer leur plume à cette modeſte ſcène : Dorvigny, Gabiot de Salins,

deſquels on diſtinguait une autre petite mère Gigogne, qui, à ſon tour, quelques ſecondes ſeulement après ſa naiſſance, accouchait auſſi, en danſant à côté de ſa mère, d'une autre famille de tous petits pantins.

Le vaſe de fleurs qui, au grand ébahiſſement de Polichinelle, ſe tranſformait en moulin, & dont l'illuſtre boſſu faiſait alors tourner les ailes d'une façon ſi malhonnête, mais ſi réjouiſſante pour les enfants ; les Ombres chinoiſes, le Pont caſſé, les imitations naïves des contes de Perrault, accuſés d'être trop *rococos*, ont été remplacés par des réductions en miniature des grandes féeries de la Porte-Saint-Martin, de la Gaîté & du Châtelet. Les marionnettes, les décors, les machines, les trucs ont été perfectionnés. Les enfants ouvrent de plus grands yeux, mais on n'entend plus ces bruyants éclats de rire, ces battements de mains ſpontanés qui témoignaient de la grande joie du petit public. On a fait, comme dans beaucoup de grands théâtres, plus pour les yeux, moins pour l'eſprit. »

(19) L'acquéreur-directeur de ce théâtre eſt un nommé Plet, chemiſier par état, *impreſario* de *Burattini*, par goût.

C'eſt un de ſes fils, ex-acteur d'ordre inférieur au théâtre du Gymnaſe, qui s'occupe de la miſe en ſcène.

Il ne lui a été vendu que les marionnettes ; le reſte du matériel a été en partie détruit.

Maillé de Marencour, Guillemain, qui fut ſon fourniſſeur le plus actif, le ſavant Capperonnier (tout conſervateur qu'il fût à la Bibliothèque nationale), du Merſan, le numiſmate diſtingué & l'auteur de tant de vaudevilles, Duvert, Lauſanne, Edouard Plouvier, &, s'il oſe ſe compter après tant de notabilités littéraires, l'obſcur *reporter* de cette notice, ont contribué par leurs ouvrages à la variété de ſon répertoire. N'oublions pas de mentionner encore un membre de la famille du fondateur, M[lle] Pauline Séraphin, au nombre de ſes fourniſſeurs les plus féconds & les plus heureux.

Nous terminerons cet aperçu rétroſpectif en mettant ſous les yeux de nos lecteurs une liſte auſſi complète qu'il nous a été poſſible de la faire, des pièces pour marionnettes ou ſcènes à la ſilhouette du Théâtre de Séraphin, avec le nom de leurs auteurs.

Nous donnons plus loin la farce du *Pont caſſé*, comme ſpécimen du genre, ſuivi de quelques autres pièces qui donneront une idée du répertoire de ce théâtricule.





RÉPERTOIRE.

(*Les pièces pour Marionnettes ſont déſignées par la lettre* M ; *celles pour les Ombres chinoiſes, par les initiales* O. C.)

DORVIGNY A DONNÉ :

Les Embarras de Paris (O. C.).
Qui dort dîne (O. C.).
Le Poète en boutique (O. C.)
Le Bois dangereux (en vers, O. C.).
Les Caquets du matin (O. C.).
Le Cabriolet renverſé (M.).
Arlequin corſaire (O. C.), devenu plus tard Arlequin patriote.
Arlequin précepteur (M.)
Les Charrettes & le procès (O. C.).
La Poule plumée (O. C.).
Les Rivaux ſuppoſés (O. C.).
La place Maubert (O. C.).
La Poiſſarde ambaſſadrice (O. C.).
Orphée aux Enfers (O. C.).
Arlequin changé en nourrice (O. C.).
Arlequin Baudet (O. C.).
La Bataille d'Arlequin (O. C.).
L'Or faux (O. C.).
Le Cuiſinier ſuppoſé (M.).

La Perruque, le Ridicule & le Demi-Terme (O. C.).
Les Proverbes (M.).

GUILLEMAIN A DONNÉ :

Les Boſſus & les Lutins (O. C.).
La Fidélité des chiens (O. C.).
Le Peintre en portraits (O. C.).
Cateau magnétiſeuſe (O. C.).
Cateau la blanchiſſeuſe (M.).
La Chaſſe aux canards (O. C.).
Le Pont caſſé (O. C.) (1).
L'Entrepreneur de ſpectacle (M.) (2).
Polichinelle & la Sorcière (M.).
Le Maître d'école & le Ramoneur (O. C.).
La Mort tragique de Mardi-Gras (en vers, O. C.).
L'Ecrivain public (O. C.) (3).
L'Ecu de six francs (O. C.).
Le Gagne-Petit (O. C.).
Les Caquets du matin (O. C.) (4).
Le Magicien Rothomago (O. C.).
L'Embarras du ménage (O. C.).
Gilles niais (O. C.).
Madelon Friquet & Colin Tampon (M.).
La Femme battue & contente (O. C.).
La Forêt des animaux, l'âne & ſon maître (O. C.).

(1) Il s'appelait à l'origine *le Pont rompu*.

(2) Cette pochade, très-amuſante, avait été déjà repréſentée, en 1783, chez Nicolet, ſous le titre du *Directeur forain*.

(3) A la Révolution, on ajouta au titre de cette pièce l'épithète de *patriote*, que juſtifièrent quelques phraſes déclamatoires à l'ordre du jour.

(4) Cette ſcène avait d'abord porté le titre des : *Aventures du matin*.

La Demande en mariage (O. C.).
1789 & 1790 ſon fils (O. C.).
La Démonſeigneuriſation (O. C.).
Le Cabaret de grande route (O. C.).

CARON A DONNÉ :

La Sortie de l'Opéra (O. C.).
Arlequin Pluton (O. C.).
Les Pédants (O. C.).
Le Peintre en portraits (O. C.) (5).
L'Apothicaire patriote (O. C.).
Le vieux Mari en ſentinelle (O. C.).

BENOÎT A DONNÉ :

Gengis-Khan (O. C.).
Les Forges de Vulcain (O. C.).
Diſpute pour rien (O. C.).

LANDRIN A DONNÉ :

Arlequin bijoutier (O. C.).
Oreſte & Pylade (O. C.).
Les Trois Horaces (O. C.).
La Pomme à la plus belle (O. C.).
La Colère d'Achille (O. C.).
Les Lauriers du patriotiſme (O. C.).
Le Jugement de Pâris (O. C.).
Le Jugement du roi de Viſapour (O. C.).
La Fontaine de Jouvence (O. C.)

(5) Avec Guillemain.

MAILLÉ DE MARENCOURT A DONNÉ :

Les Coutumes du peuple (O. C.).
La Fédération nationale (O. C.).
Le Matelot (M.).
Cendrillon (M.).
Le Petit-Poucet (M.).
L'Enlèvement de Proſerpine (M.).
Le Triomphe d'Arlequin (M.).
Arlequin protégé par l'Amour (M.).
La Belle & la Bête (M.).
Les Fables miſes en action (O. C.).
Croquemitaine (M.).

CAPPERONNIER A DONNÉ :

L'Ile des Perroquets (O. C.).
Enée à Carthage (O. C.).

GABIOT DE SALINS A DONNÉ :

La Belle au bois dormant (M.).
La Barbe-Bleue (M.).
Les Petites Affiches (O. C.).
La Petite Orgueilleuſe punie (M.)
Le Malade & le Bucheron (O. C.).

JACQUELIN A DONNÉ :

L'Origine des noms de rues (O. C.).

A. NOISETTE A DONNÉ :

Aladin (M.).
L'Homme métamorphoſé en lion (M.).

DUPLESSIS A DONNÉ :

Riquet à la houppe (M.).
Le Nain jaune (M.).
Les Fées (M.).
La Belle aux cheveux d'or (M.).
Le Savetier & le Financier (M.).
Les Trois Souhaits (O. C. & M.).
Arlequin, directeur de ſpectacle (M.).

GUSTAVE DEYEUX A DONNÉ :

Ali-Baba (M.).
L'Etoile du bonheur (O. C.).

E. PLOUVIER A DONNÉ :

Le Voyage dans l'autre monde (M.).
Sindbad le marin (M.).
La Fée des Saules (M.).

MLLE PAULINE SÉRAPHIN A DONNÉ :

Gilles & ſon Parrain (O. C.).
Le Pêcheur de Bagdad (M.).
Le Génie de la ſageſſe (M.).
Le Taliſman aux Enfers (M.).
Madelon (O. C.).
L'Ane au ſalon (O. C.).
L'Ecolier pareſſeux (O. C.).
Le Royaume des groſſes Têtes (M.)
La Perruque de Caſſandre (M.).
Le Déménagement de Polichinelle (M.).
Les Menſonges de Paillaſſe (M.)

Les deux Tirelires (O. C.).
La Sortie de Penſion (O. C.).
La Jument griſe (O. C.).

VITALIS A DONNÉ :

Peau d'âne (M.).
Le Chat botté (M.).

CARMOUCHE, SAINTINE ET DE COURCY ONT DONNÉ :

L'Enchanteur Parafaragaramus (M.) (6).

Mlle CÉLESTINE ROUX A DONNÉ :

La Princeſſe Joliette (M.).

LAMIRAL A DONNÉ :

La Boule d'or (M.).
La Statue parlante (M.).
Le Prêteur ſur gages (O. C.).
La Petite Glaneuſe (O. C.).
Le Lion de Salerne (M.).
Les Petits Maraudeurs (O. C.).
Les Ecoliers en vacances (O. C.).
Les Petits Penſionnaires (O. C.).

LAMBERT A DONNÉ :

M. & Mme Denis (M.).
Le Violon enchanté (M.).
Le Roi Pétaud (M.).

(6) Cette pièce avait été repréſentée, en 1832, au théâtre du Palais-Royal, ſous le titre de *Pecquinet*.

HENRI SIMON A DONNÉ :

La Vieille Sorcière (M.).

DU MERSAN A DONNÉ :

La Biche blanche (M.)
Le Rameau d'or (M.).
Les Rivaux ſuppoſés (M.).
Arlequin dans la Baleine (M.).

DU MERSAN ET THÉAULON ONT DONNÉ :

L'Oiſeau bleu (M.).

PAUL ROYER A DONNÉ :

L'Ile des Singes (O. C.).
Le Secret du Laboureur (O. C.).
Le Petit Chaperon rouge (M.).
Le Château des fleurs (M.).

SAILLANT A DONNÉ :

La Caverne de la Forêt-Noire (M.).

FOLIGUET A DONNÉ :

Le Prince Fatal & le Prince Fortuné (M.).

LÉON ROYER A DONNÉ :

Tout n'eſt pas roſe (M.).
Revue.

INCONNUS.

Le Combat des Poiſſardes (O. C.).

La Mort de Socrate (O. C.).
La Conquête de la Chine (O. C.).
La Matinée du Sultan (O. C.).
L'Argent vient en chantant (O).
Le roi Tampon (O. C.).
Le Monde renverſé (O. C.).
Les Poiſſardes ambaſſadrices (O. C.).
La Caverne des Voleurs (M.).
Les Gras & les Maigres (O. C.).
La Maiſon ruſtique (O. C.).
La Caserne de la Forêt noire (M.).
Le Port de Breſt (O. C.).
Les Solutions (O. C.).
Reſte à deux (O. C.).
Les Contes à Robert mon oncle (O. C.).
La Brouette renverſée (O. C.).
Le Fagot enchanté (M.).

RÉSUMÉ :

Pour les Marionnettes.	65 pièces.
Pour les Ombres chinoiſes.	95 »
	160 pièces.

Nous avons penſé qu'afin de préſenter un aperçu complet des éléments divers dont ſe compoſait ce ſpectacle il n'était pas inutile de donner ici le tableau complet des figures de Marionnettes formant ce qu'on appelait en terme de métier : *le jeu courant*, & qui prenait ſur l'affiche la déſignation de : *Danſes de caractère;* ainſi que l'énumération des *intermèdes* & des pièces mécaniques à *métamorphoſes*.

JEU COURANT.

Polichinelle.
La Mère Gigogne.
Le Petit Polichinelle.
Arlequin.
Le Jockey.
Le Jongleur.
L'Efpagnol.
Le Bâtonifte.
Pierrot & Pierrette.
La Valfeufe mafquée.
Le Nain.
Les Folies.
Léonard.
Les Cinq n'en font qu'un.
Le Janiffaire.
Le Ballon.
Les Échaffes.
L'Anglais.
Les Deux danfeurs Chinois.
Le Huffard.
Les Nègres.
Les Sauvages.
Chinois & Chinoifes.
Les Groffes Têtes.
Danfeurs en quadrille.

INTERMÈDES.

L'Ivrogne.
Arlequin gaftronome.
Le Matelot.
La Meunière.
La Bouquetière.

MÉTAMORPHOSES.





LE PONT CASSÉ [1]

Le tableau tranſparent repréſente un payſage traverſé par une rivière, ſur laquelle eſt jeté un pont dont une arche eſt briſée. Sur la droite & dans un plan reculé, on aperçoit une maiſon avec une enſeigne.

Au début de la ſcène, un petit bonhomme arrive en chantant & ſe met à piocher le tablier du pont.

(1) On trouve dans le recueil de la veuve Oudot, intitulé *Chanſons ambiguës*, une chanſon qui nous paraît être le type du fameux *Pont caſſé*.

DIALOGUE ENTRE UN PRINCE ET UN BERGER.

Le Prince. — Hé, berger !
Le Berger. — Plaît-il, mon beau monſieur ?
— La rivière eſt-elle profonde ?
— Les cailloux touchent à la terre,
O lironfla, lirondère,
O lironfla, lirondé...

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PETIT GAS.

Tralalalalaire, tirelirelaire. Ah! ah! il eſt encore de bonne heure & l'on n'aperçoit pas un chat dans la campagne; je ſuis le premier levé. Allons, mettons-nous vite à l'ouvrage, &, pour faire paſſer le temps plus vite, en avant la petite chanſon. *Tralalalalaire.....*

(*Tandis qu'il pioche avec ardeur, arrive précipitamment, à l'extrémité oppoſée du pont, un voyageur, qui s'arrête ſubitement en voyant que le pont eſt rompu.*)

— Peut-on paſſer la rivière à gué?
— Les canards l'ont bien paſſée...
O lironfla, &c.
— Berger, où va ce chemin-là?
— Il ne va ni il ne bouge, *ô lironfla*, &c. *.
— Berger, vend-on du vin dans ce cabaret?
— Croyez-vous qu'on le donne?
— Y b....-t-on l'hôteſſe?
— Croyez-vous qu'on b.... l'hôte?
— Berger, ſi je vais là-bas, je te donnerai des coups de bâton.
Le berger. — J'en rends grâce à la rivière.

* Ce paſſage du vieux fabliau ſe retrouve dans le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac :

« *Je te demande où va le chemin que tu ſuis! — Il ne va ni ne bouge.* »...

Molière l'a également imité dans le *Dépit amoureux*, ſcène de Gros-René & de Marinette.

SCÈNE II.

Le petit Gas, le Voyageur.

LE VOYAGEUR.

J'allais faire une belle affaire avec ma précipitation : un peu plus, & j'étais lancé dans la rivière. On m'avait pourtant dit que c'était le chemin le plus court pour aller à la ville voiſine ; mais on ne m'avait pas dit que le pont était en ruines & que je ne pourrais paſſer deſſus. *Cap de Dious!* cela me retarde bien, & je ne ſais à qui m'adreſſer..... Oh! mais j'aperçois, de l'autre côté du pont, un jeune garçon ; je vais m'adreſſer à lui. (*Il l'appelle.*) Ohé! l'ami!

LE PETIT GAS, *qui avait toujours pioché juſque-là, levant la tête.*

Qui m'appelle ? (*Il ſe remet à piocher.*)

LE VOYAGEUR.

Hé donc! C'eſt moi, mon pétit bonhomme. Pourrais-tu me dire ſi la rivière elle eſt profonde ?

LE PETIT GAS.

Les cailloux touchent à la terre,
Lire lire laire!
Les cailloux touchent à la terre,
Lire lon pha!

LE VOYAGEUR.

Eh! *troun de l'air*, je le fais bien, & tu ne m'apprends là rien de nouveau! Mais, dis-moi, l'ami?

LE PETIT GAS.

Hé! monfieur?

LE VOYAGEUR.

Dis-moi donc, mon pétit, fi je pourrais paffer l'eau?

LE PETIT GAS.

Tiens, cette bêtife! Pourquoi ne la pafferiez-vous pas?

Les canards l'ont bien paffée (2),
Lire lire laire!
Les canards l'ont bien paffée,
Lire lon pha!

(2) Dorvigny avait pris, dit-on, l'idée première de fa fcène à la filhouette dans un ancien fabliau intitulé : *Dialogue du Prince & du Berger*, publié, en 1718, chez la veuve Oudot, dans lequel on trouve le paffage fuivant, prefque textuellement reproduit par l'auteur moderne :

LE PRINCE.

Paffe-t-on la rivière à gué!

LE BERGER.

Les canards l'ont bien paffée,
O lironda, lirondé!

(Ch. MAGNIN, *Hift. des Marionnettes*, déjà citée. Nous l'avons donné plus haut en entier.)

LE VOYAGEUR.

Hé! dis-donc là-bas, monfieur le mal-appris, eft-ce que tu me prends pour un canard?

LE PETIT GAS, *fautant & riant.*

Oh! que nenni! Vous me faites plutôt l'effet d'un gros dindon.

LE VOYAGEUR.

Voyez un peu l'impertinent! Mais c'eft jeune & cela veut rire..... Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Hé! monfieur?

LE VOYAGEUR.

Pourrais-tu me dire à qui appartient cette belle maifon que je vois là-bas?

LE PETIT GAS.

A qui elle appartient? Pardine, faut pas être malin pour ça:

Elle appartient à fon maître,
Lire lire laire!
Lire lire laire!
Elle appartient à fon maître,
Lire lon pha!

LE VOYAGEUR.

Lire lon pha! lire lon pha!..... Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Hé! monſieur?

LE VOYAGEUR.

Y vend-on du vin, au moins, dans cette maiſon?

LE PETIT GAS.

Si on y vend du vin?

On en vend plus qu'on n'en donne,
Lire lire laire! &c.

LE VOYAGEUR.

Bagaſſe! je voudrais ſavoir s'il eſt bon?

LE PETIT GAS.

Si bon qu'il ſe laiſſe boire,
Lire lire laire! &c.

LE VOYAGEUR.

Je commence à croire décidément que le pétit drôle ſe moque de moi. Il faut que je ſache ſon nom, afin de me plaindre aux autorités. Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Plaît-il, mon bon monſieur?

LE VOYAGEUR.

Dis-moi, mon joli pétit, comment eſt-ce que tu te nommes?

LE PETIT GAS.

Tiens! vous voulez ſavoir mon nom? Et qu'eſt-ce que vous en voulez faire de mon nom?

LE VOYAGEUR.

Hé! dis toujours, tu le verras.

LE PETIT GAS.

Eh bien! monſieur,

Je m'appelle comme mon père,
Lire lire laire! &c.

LE VOYAGEUR.

Ah! tu t'appelles comme ton père, bagaſſe, pétit farceur! Eh bien! tu crois être bien malin, mais je vais t'y prendre. Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Plaît-il, monſieur.

LE VOYAGEUR.

Dis-moi donc, mon *pichoun*, comment s'appelle ton père? — Hé donc! te voilà pris; comment te tireras-tu de celle-là?

LE PETIT GAS.

Vous voulez ſavoir comment s'appelle mon père? Vous croyez me tenir, pas vrai?

LE VOYAGEUR.

Eh oui! ſans doute, que je te tiens.

LE PETIT GAS.

Pardine, mon bon monſieur..... le nom de mon père

C'eſt le ſecret de ma mère,
Lire lire laire! &c.

LE VOYAGEUR.

Oh! le pétit drôle! Mais je m'aperçois que je perds mon temps, & je n'arriverai jamais à mon rendez-vous; la journée s'avance. (*Tirant ſa montre.*) *Troun de l'air!* ma montre elle eſt arrêtée..... Oh! mais ce pétit bonhomme ne refuſera pas de me dire l'heure qu'il eſt. Hé! l'ami!

LE PETIT GAS.

Quoi que vous me voulez, monſieur?

LE VOYAGEUR.

Dis-moi, mon pétit, ma montre ne marche pas & je voudrais bien favoir l'heure : peux-tu me la dire?

LE PETIT GAS.

Oh! je crois bien, monfieur : j'ai une excellente montre, & à répétition encore.

LE VOYAGEUR.

Ah! tu as une montre à répétition?

LE PETIT GAS.

Oui, monfieur..... Tenez, regardez. (*Il fe retourne & lui montre le derrière.*)

Voilà mon cadran folaire,
Lire lire laire!
Voilà mon cadran folaire,
Lire lon pha!

LE VOYAGEUR.

Voyez-vous le poliffon! Attends, attends, pétit infolent, je vais t'en donner d'une drôle de façon de ton cadran folaire. Mais j'aperçois un batelier..... (*Il appelle.*) Holà, hé, du bateau! Veux-tu me faire paffer l'eau, mon ami?

LE BATELIER.

Tout de même. Defcendez par ici, not' bourgeois.

(*On voit paffer le bateau dans lequel eft le voyageur.*)

LE VOYAGEUR.

Dites-moi donc, mon cher, qu'eft-ce donc qu'un pétit poliffon qui travaille à l'autre bout du pont & qui, à toutes les queftions qu'on lui fait, ne répond que par des *tire lire laire, lire lon pha?*

LE BATELIER.

Oh! pardine, not' bourgeois, c'eft un méchant gas, qu'il n'en faudrait pas beaucoup de cette graine-là.

(*Au moment où le bateau arrive au-deffous de l'arche démolie, on entend le gamin dire, en jetant des pierres avec fa pioche : Gare l'eau! gare l'eau!*)

LE BATELIER, *hors du tableau.*

Voyez-vous le mauvais garnement? — Mais nous voilà abordés, not' bourgeois.

LE VOYAGEUR, *de même.*

Tiens, mon ami, je fuis content de toi; voilà deux fous pour ta peine.

LE BATELIER.

V'là-t-il pas une belle régalade!

LE VOYAGEUR.

Et de quoi te plains-tu? Si j'avais ſu, je n'aurais pas été ſi généreux.

(*Le petit gas, qui n'a pas ceſſé de piocher, s'arrête & jette les yeux de l'autre côté du pont.*)

LE PETIT GAS.

Tiens, où donc eſt-il paſſé? Je ne le vois plus, ce monſieur. C'eſt dommage : il m'amuſait.

LE VOYAGEUR, *arrivant ſur lui, la canne levée.*

Ah! je t'amuſais, drôle? Je vais t'en donner de l'amuſement, ſur lequel tu ne comptais pas. (*Il s'avance & lui applique pluſieurs coups de canne.*) Tiens! tiens! En veux-tu? en voilà. Voici, mon pétit, pour t'apprendre à me chanter *lire lon pha, c'eſt le ſecret de ma mère.* Tiens encore..... Pan, pan.

LE PETIT GAS, *criant & ſe défendant avec ſa pioche.*

Veux-tu bien finir? grand lâche, qui bat un enfant.

LE VOYAGEUR.

J'ai caſſé le verre de ta montre à répétition, ſans doute? C'eſt fâcheux, mais tu te ſouviendras de la leçon. (*Il ſort.*)



ARLEQUIN CORSAIRE (1)

PIÈCE A LA SILHOUETTE.

PERSONNAGES :

ARLEQUIN, *Corſaire*,
Son Lieutenant,
Première Recrue,
Deuxième Recrue.

(1) Devenu à l'époque de la Révolution *Arlequin patriote*.

Nous n'avons pu nous procurer le manuſcrit de la pièce ſous cette nouvelle forme; mais il eſt facile de ſe figurer les modifications à l'ordre du jour introduites dans la pièce originale.

SCÈNE PREMIÈRE.

Arlequin, le Lieutenant.

LE LIEUTENANT.

Oui, mon capitaine, ce ſont des jeunes gens que l'amour de la gloire engage à ſe ranger ſous vos drapeaux. Je vous les préſente pour que vous les examiniez & jugiez par vous-même s'ils ſont convenables.

ARLEQUIN.

C'eſt bon, lieutenant. Allez à mon vaiſſeau & dites-lui qu'il ſe tienne prêt à mettre à la voile cet après-midi.

LE LIEUTENANT.

Si vous vouliez, capitaine, le vent eſt bon, & nous pourrions partir ce matin même.

ARLEQUIN.

Non pas, ſangodemi, monſieur le lieutenant; je veux dîner auparavant. On dit que quand un vaiſſeau eſt bien leſté, il marche mieux; hé bien, mon ventre reſſemble à un navire : il faut qu'il ait ſa charge avant de démarrer. Ecoutez, vous direz à mes canons de ſe bien garnir la gueule, afin de pouvoir cracher au nez de l'ennemi, s'il vient à nous regarder de travers.

LE LIEUTENANT.

C'eſt bien, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Vous ferez auſſi boire la goutte à tous les gens de l'équipage, afin qu'ils aient plus de cœur à me défendre, ſi nous venions à en découdre.

LE LIEUTENANT.

Çà ſuffit, ils vont la boire à votre ſanté.

ARLEQUIN.

A ma ſanté! Attendez donc; çà me fait faire une réflexion. Ils en boiraient ainſi dix verres à ma ſanté, que çà ne la rendrait pas meilleure; mais vous attendrez que je ſois arrivé; je trinquerai avec eux & ma ſanté s'en ſentira davantage.

LE LIEUTENANT.

Je crois que vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Oui, j'ai comme çà tout plein de *revenez-y* qui ne ſont pas d'un ſot, voyez-vous; & çà me fait penſer encore à une choſe: Avez-vous engagé un cambuſier?

LE LIEUTENANT.

Non, mon capitaine, pas encore. Comme c'eſt à cet homme-là que ſont confiées les clefs du vin, de l'eau-de-vie & des liqueurs, on ne ſaurait le choiſir trop fidèle.

ARLEQUIN.

Vous dites bien, & vous n'en engagerez pas, entendez-vous, c'eſt une charge que je ſupprime. Dorénavant, dans les vaiſſeaux que je commanderai, je garderai les clefs de la cave moi-même. Allez à préſent, & envoyez-moi les recrues.

(*Le lieutenant ſort.*)

SCÈNE II.

Arlequin, première Recrue.

LA RECRUE, *avec un accent traînard.*

Salut, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Comment t'appelles-tu ?

LA RECRUE.

Qu'eſt-ce que çà vous fait.

ARLEQUIN.

Comment, qu'eſt-ce que çà me fait? Çà me fait que je veux le ſavoir, puiſque je te le demande. Voyons, comment eſt-ce que tu t'appelles?

LA RECRUE.

Qu'eſt-ce que çà vous fait, encore une fois.

ARLEQUIN.

Hé mais, mon drôle, je te trouve bien impertinent! Eſt-ce que l'on parle comme cela à un capitaine, & à un capitaine de corſaires?

LA RECRUE.

Mais, mon capitaine, je ne peux pas parler autrement. Vous me demandez mon nom, n'eſt-ce pas?

ARLEQUIN, *le contrefaiſant.*

Vous me demandez mon nom, n'eſt-ce pas?.. Sans doute, que je te le demande.

LA RECRUE.

Hé bien, mon capitaine, je vous le répète, *Qu'eſt-ce que çà vous fait.*

ARLEQUIN.

Mais çà me fait tout, animal. Eſt-ce que je peux t'engager ſans ſavoir ton nom?

LA RECRUE.

Hé bien, vous le ſavez auſſi, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Çà n'eſt pas vrai, je ne le ſais pas, puiſque quand je te le demande, tu me réponds toujours: *Qu'eſt-ce que ça vous fait?*

LA RECRUE.

Mais je ne puis pas vous répondre autrement.

ARLEQUIN.

Tu ne le ſais donc pas toi-même, ton nom?

LA RECRUE, *riant niaiſement*

Oh! que ſi fait, que je le ſais.

ARLEQUIN.

Alors, dis-le moi.

LA RECRUE.

Voilà une heure que je vous dis, *Qu'eſt-ce que çà vous fait.*

ARLEQUIN.

Oïmé! voilà encore ſon dïable de qu'eſt-ce que çà vous fait. Ah! çà, veux-tu parier que je te vas rincer les épaules, & nous verrons qu'eſt-ce que çà te fera, à ton tour.

LA RECRUE.

Mais, mon capitaine, vous vous fâchez mal-à-propos, ou vous ne voulez pas me comprendre : Vous me demandez mon nom, pas vrai? Hé bien, voilà quatre ou cinq fois que je vous le dis.

ARLEQUIN.

Mais non, mais non. Tu ne m'as jamais dit autre choſe que : Qu'eſt-ce que çà vous fait?

LA RECRUE.

Certainement, puiſque c'eſt mon nom.

ARLEQUIN, *riant.*

Comment, c'eſt ton nom? Tu t'appelles *Qu'eſt-ce que çà me fait?*

LA RECRUE.

Je ne vous dit pas : *Qu'eſt-ce que çà me fait;* mais *Qu'eſt-ce que çà vous fait... vous fait...* là!

ARLEQUIN.

Ah! vous fait!... Qu'eſt-ce que çà vous fait? Voilà un ſingulier nom : Il n'eſt pas bon pour les curieux, par exemple. Et c'eſt ton nom de famille, çà?

LA RECRUE.

Oui, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Mais eſt-ce que tu n'en aurais pas un autre plus commode & plus poli?

LA RECRUE.

Oh! ſi, mon capitaine, j'ai un nom de guerre.

ARLEQUIN.

Eh bien, dis-le moi, ton nom de guerre.

LA RECRUE.

Je le veux bien, *Çà m'eſt égal.*

ARLEQUIN.

Je le crois bien, mais çà ne me l'eſt pas à moi. Allons, dis-moi vîte ton nom.

LA RECRUE.

Oh! mon Dieu, mon capitaine, *Çà m'eſt égal.*

ARLEQUIN.

Sangodémi, mon luron, eſt-ce que tu vas encore recommencer tes impertinences? Sais-tu bien que je n'ai pas de temps à perdre? Que voilà encore des gaillards qu'il faut que j'interroge avant d'aller dîner & que j'ai faim? Allons, ton nom, tout-à-l'heure?

LA RECRUE.

Mais, mon capitaine, comme vous avez donc l'oreille dure, je vous le dis, *Çà m'eſt égal.*

ARLEQUIN.

Hé, pourquoi çà t'eſt-il égal, animal?

LA RECRUE.

Comment pourquoi? Parce que c'eſt mon nom

ARLEQUIN.

Çà m'eſt égal, c'eſt ton nom?

LA RECRUE.

Oui, mon capitaine, mon nom de guerre.

ARLEQUIN.

Et ton nom de famille, *Qu'eſt-ce que çà vous fait?*

LA RECRUE.

Sans doute, mon capitaine, vous les ſavez tous les deux à préſent.

ARLEQUIN.

Hé bien, que le bon Dieu te patafiole! Puiſqu'il en eſt ainſi, va faire inſcrire ces beaux noms-là par mon lieutenant; car moi j'ai la colique rien qu'à les entendre. Allons, vas-t-en et envoie-moi tes camarades.

LA RECRUE.

Oui, mon capitaine (*en ſortant, à la cantonnade*). Allons, toi, vas parler au capitaine.

SCÈNE III.

Arlequin, deuxième Recrue.

LA RECRUE. (*Il parle très-vite.*)

Bonjour, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Comment t'appelles-tu ?

LA RECRUE.

Je m'appelle *Comme vous.*

ARLEQUIN.

Voilà une plaiſante rencontre, par exemple ! Eſt-ce que tu ſais mon nom ?

LA RECRUE.

Non, mon capitaine.

ARLEQUIN.

Eh bien, animal, ſi tu ne ſais pas mon nom, pourquoi dis-tu que tu t'appelles comme moi ?

LA RECRUE.

Je ne dis pas *Comme moi;* je dis *Comme vous.*

ARLEQUIN.

Cette bête, qui me donne un démenti encore! Je m'appelle Arlequin, tu t'appelles donc Arlequin auſſi, toi?

LA RECRUE.

Non, certainement, que je ne m'appelle pas Arlequin, puiſque je m'appelle *Comme vous.*

ARLEQUIN.

Ah! çà, voyez, s'il ne me ferait pas donner au diable! Il s'appelle comme moi, & il ne veut pas s'appeler Arlequin.

LA RECRUE.

Mais, encore une fois, je ne dis pas *Comme moi;* je dis *Comme vous.*

ARLEQUIN.

Oh! la chienne de tête! hé bien, butor que tu es, je te dis que je m'appelle Arlequin.

LA RECRUE.

J'entends bien... moi, je m'appelle *Comme vous.*

ARLEQUIN.

Alors, çà fait deux Arlequins.

LA RECRUE.

Mais non, mon capitaine, cela n'en fait toujours qu'un.

ARLEQUIN.

Et lequel eſt-ce de nous deux ?

LA RECRUE.

Pardine, c'eſt vous.

ARLEQUIN.

Allons, c'eſt-encore bien heureux. Et toi, à préſent ?

LA RECRUE.

Moi, je m'appelle *Comme vous.*

ARLEQUIN.

Le diable te torde le cou! Il me fera devenir fou, ſangodémi. Eh bien, je ne veux pas que tu t'appelles comme moi. M'entends-tu, maintenant?

LA RECRUE.

Mais je ne m'appelle pas *Comme moi*, non plus; car, j'enrage que vous ne vouliez pas m'entendre. Je vous dis que je m'appelle *Comme vous*. C'eſt-il clair? *Comme vous*, *comme vous*.

ARLEQUIN.

Comme vous? Ah! oui, oui, tu t'appelles comme vous toi, & non pas comme moi vous.

LA RECRUE.

Hé, pardon, mon capitaine, je vous ai toujours dit comme vous moi & non pas comme moi vous.

ARLEQUIN.

Sangodémi, c'eſt préciſément ce qui me trompait. Quelle peſte de nom *Comme vous!* Mais ce nom-là m'embrouillerait toujours; j'aime mieux te donner un nom de guerre. En as tu un?

LA RECRUE.

Oui-dà, que j'en ai un, & un beau encore!

ARLEQUIN.

Hé bien, dis-le moi.

LA RECRUE, *enflant sa voix.*

Ventre-à-terre.

ARLEQUIN, *se jetant à terre.*

Miséricorde!... hé, *Comme vous?*

LA RECRUE.

Plaît-il, mon capitaine.

ARLEQUIN, *de même.*

Sont-ils partis?

LA RECRUE.

Qui çà?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Les ennemis.

LA RECRUE.

Je n'en fais rien.

ARLEQUIN.

Ont-ils tiré ?

LA RECRUE.

Je n'en fais rien, je n'ai pas entendu.

ARLEQUIN.

Etaient-ils beaucoup de monde ?

LA RECRUE.

Je n'en fais rien, je n'ai vu perfonne.

ARLEQUIN.

Comment, tu n'as vu perfonne ? Mais alors, pourquoi donc eft-ce que tu m'as crié ventre à terre ?

LA RECRUE.

Par la morguenne, c'eft mon nom de guerre.

ARLEQUIN, *ſe relevant.*

Ton nom de guerre, miſérable? Mais c'eſt un nom à mettre toute une armée en déroute. Que la peſte te crève! J'ai cru que la bombe éclatait au-deſſus de ma tête. — Allons, vas trouver mon lieutenant & qu'il achève de t'enregiſtrer. Allons, va-t-en.

(Il ſort.)

SCÈNE IV.

Arlequin, ſeul.

Diavolo, encore deux ſignalements pareils & cela me ferait l'effet d'une bataille. J'ai déjà eu des ſoldats à commander, quand j'avais l'honneur d'être capitaine de flibustiers; mais ils n'avaient pas des noms baroques & tapageurs comme celui-là. C'était *Joli-cœur*, c'était *Brin-d'amour*, c'était *Saute-aux-poules* ou *Prêt-à-boire*, tous jolis noms choiſis... mais *Ventre-à-terre!* Oh! ſangodémi, je crois que de la culbute qu'il m'a fait faire, j'ai eu trois côtes enfoncées. Ah! voici mon lieutenant.

SCÈNE V.

Arlequin, le Lieutenant.

LE LIEUTENANT.

Mon capitaine, je viens vous dire que la table eſt ſervie. Le gigot à l'ail eſt rôti, les macaronis ſont prêts.

ARLEQUIN.

C'eſt très-bien, monſieur le lieutenant, je vous ſuis. Mais, auparavant, j'ai un mot à dire ici.

(*Au public.*)

Air : *Mon père était pot.*

Meſſieurs, je vous fais mes adieux,
Car, je pars en voyage ;
Mais avant de quitter ces lieux,
Je brigu' votre ſuffrage.
Ragoûts & rôtis,
Bons macaronis,
Me font fort agréables ;
Mais votre agrément,
Vaut aſſurément,
Les plus ſplendides tables.





L'ENTREPRENEUR DE SPECTACLES

Par Guillemain.

PIÈCE EN VAUDEVILLE POUR LES MARIONNETTES.

(Remiſe à ce théâtre, en 1858, avec quelques modifications, & jouée, en guiſe de prologue, pour l'inauguration de la nouvelle ſalle du boulevard Montmartre, le 8 septembre 1858.)

PERSONNAGES:

ARLEQUIN, *Directeur*,
LA MÈCHE, *Allumeur*,
Mlle PAMÉLA, *Actrice*,
Mme DUPONT,
NICOLAS,
FLONFLON, *Poète*.

SCÈNE PREMIÈRE.

Arlequin, ſeul.

Grâce au ciel & à mon architecte, voilà ma ſalle faite, & je puis maintenant l'ouvrir quand je voudrai ; il ne manque plus que des acteurs & des pièces. Quant à celles-ci, j'en aurai dès demain.... je n'ai qu'à faire un appel aux auteurs ; il y en a à Paris autant que de limonadiers, & l'on y fait aujourd'hui plus de comédies, qu'il ne s'y avale de bavaroiſes. C'eſt ſi facile, puiſqu'avec les procédés nouveaux on eſt toujours ſûr de réuſſir.

Air : *Ainſi jadis un grand prophète.*

Tout le monde d'écrire a la rage,
Pour ce métier chacun ſe croit fait ;
Auſſi voit-on plus d'un ouvrage
Manquer de plan & d'intérêt.
Mais grâce aux billets qu'il prodigue,
L'auteur atteint le but qu'il s'eſt promis,
Et ſi ſa pièce manque d'intrigue,
L'auteur du moins ne manque pas d'amis.

Pour les acteurs, je ne ſuis pas plus embarraſſé, ils pullulent de tous les côtés comme des champignons ; il n'y a qu'à choiſir. D'ailleurs, j'ai inſtruit mes correſpondants que je formais ma troupe, & ils ne manqueront pas de m'adreſſer quelques ſujets. Juſtement, j'entends quelqu'un.

SCÈNE II.

Arlequin, Lamèche.

LAMÈCHE, *chantant.*

Moi, j'allume (*bis*),
C'eſt grâce à moi qu'on conſume...

J'ai l'honneur de vous ſaluer, monſieur.

ARLEQUIN.

Bien le bonjour, monſieur. A qui ai-je l'avantage de parler ?

LAMÈCHE.

Monſieur, tel que vous me voyez, c'eſt moi qui fais le jour & la nuit.

ARLEQUIN.

Comment, vous faites le jour & la nuit ? Expliquez-vous, car je ne vous comprends pas.

LAMÈCHE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ce que l' ſoleil eſt dans les cieux,
Moi, je l' ſuis pour la comédie ;

En vain l'on ouvrirait d' grands yeux,
Sans moi qu' verrait-on, je vous prie?
J'éclaire le palais des grands;
J'éclair' la modeſte chaumière :
Enfin avec mes verres blancs,
Du ſoleil j'remplis l' miniſtère.

ARLEQUIN.

Ah! je comprends! Vous êtes, pour parler en ſtyle vulgaire, vous êtes l'allumeur.

LAMÈCHE.

Oui, monſieur, Iſaac Lamèche, tout à votre ſervice. J'ai commencé mes premières armes à la Comédie-Françaiſe... Oh! que cela allait bien alors! C'était le bon temps, où l'on ne jouait que du claſſique! Mais, un beau jour, ne s'aviſe-t-on pas de remplacer l'huile par le gaz hydrogène, & Racine & Corneille, par MM. Tel & Tel... Il n'y avait plus mèche; mais, par *Agamemnon*, m'écriai-je...

AIR : *De l'homme vert.*

A quoi tient donc cette manie
De vouloir innover en tout?
A cette nouvelle folie,
Je ne pouvais pas prendre goût.
Çà m'parut d'abord une ſottiſe;
Mais j'vas vous dir' c'que j'ai penſé :
Dans l' romantique y a tant de bêtiſes,
Qu'il était bon qu' çà fût *gazé*.

ARLEQUIN.

Pefte! des calembourgs, monfieur Lamèche!

LAMECHE.

Excufez-moi, monfieur, c'eft une faibleffe; j'ai vu fi longtemps des tragédies... Je vous difais donc que je fus obligé de quitter ma place, & j'entrai aux Funambules. Mais, voilà-t-il pas que les Funambules fe donnèrent à leur tour le genre du gaz. Enfoncé de rechef, & ayant entendu parler de la réouverture de votre joli petit théâtre, j'ai quitté le boulevard du Temple, & je viens vous propofer mes fervices & mes lumières.

ARLEQUIN.

C'eft que je tiens effentiellement à ce que ma falle foit bien éclairée, à caufe de mes actrices (*montrant la falle*); vous la voyez.

LAMECHE.

J'entends votre affaire : j'ai juftement apporté avec moi deux jolis quinquets à deux becs, qui, il y a trente ans, éclairaient le bal Dourlens.

ARLEQUIN.

Le bal Dourlens? Qu'eft-ce que celà? Connais pas. Plaifantez-vous? Que parlez-vous de quinquets? Je veux être éclairé en bougies du Mans.

LAMÈCHE.

Oui, oui, bien & duement.

ARLEQUIN.

Encore un calembourg. De grâce, parlons férieufement.

LAMÈCHE.

Une queftion. Monfieur paiera-t-il comptant?

ARLEQUIN.

N'ayez aucune inquiétude à cet égard.

LAMÈCHE.

C'eft que je m'en vais vous dire : la lune fera bientôt comme une écumoire : les directeurs de fpectacles y font tant de trous! Le charpentier & le menuifier reprennent leurs bois; le ferrurier, fes ferrailles; le maçon remporte fes moëllons; mais moi, monfieur, ma cire & mon huile font ufées par ma mèche; ma mèche eft confumée par le feu; le feu s'en va en fumée... Comment, diable! voulez-vous que je courre après ma fumée, fi vous me brûlez la politeffe?

ARLEQUIN.

Encore une fois, n'ayez point d'inquiétude.

LAMÈCHE.

Puiſque monſieur payera, il peut compter ſur moi. Je reviendrai demain prendre l'état de ce qu'il faudra vous fournir. (*A Arlequin qui ne bouge pas :*) Ne vous dérangez donc pas, je vous prie ; je fais le chemin. (*Il ſort.*)

SCÈNE III.

Arlequin, ſeul.

Vous paierez! vous paierez! Ils ſont ſinguliers, ces gens-là! Ils ne veulent rien perdre. Hé oui, je paierai... ſi je fais des recettes. Autrement, votre ſerviteur de tout mon cœur.

SCENE IV.

Arlequin, Mlle Paméla, en poiſſarde.

PAMÉLA.

Je vous ſalue, monſieur.

ARLEQUIN.

Bonjour, ma belle enfant.

PAMÉLA.

Vous voyez en moi un joli petit poiffon.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà un fingulier langage. (*Haut.*) Vous dites que je vois en vous un petit poiffon? Je ne comprends pas trop... Expliquez-vous, ma petite chatte.

PAMÉLA.

J'entends par là que je fuis bonne à toute fauce.

ARLEQUIN.

En effet, vous feriez un joli petit ragoût! Vous êtes actrice, fans doute?

PAMÉLA.

A votre fervice, mon cher directeur.

AIR : *Quand nous y vivions enfemble.*

Oui, de mon art idolâtre,
Voilà bien déjà deux ans
Que je figure au théâtre,
Où j'eus des fuccès brillans.
Forte fur la pantomime,
Le coup d'fabre ne m'effraye pas;
Contre quatre homm's je m'efcrime
Et fans leur céder d'un pas.

Je montre auſſi du mérite
Dans ma danſe & dans mon chant ;
De plus encore, on me cite
Pour le traveſtiſſement.
Bref, partout j'ai fait merveille ;
J'obtins beaucoup de ſuccès
Dans les pièces de Corneille...
A Londres... chez les Anglais.
Enfin, dans la comédie,
Comme c'eſt un fait réel,
J' puis dire avec modeſtie
Mon talent univerſel.

Auſſi faut voir comme tous ces petits auteurs me font des rôles. Ils s'attachent tous à mon char ; ils ſoupirent pour moi... Mais je fais la cruelle... Cela change un peu mes habitudes, & puis cela fait mouſſer ma réputation.

ARLEQUIN.

Au fait, c'eſt un moyen tout comme un autre.

PAMÉLA.

Oui, mais je ſuis la première femme qui le mette en uſage.

ARLEQUIN.

D'après ce que vous m'avez dit, ma bonne amie, aucun genre ne vous eſt étranger ?

PAMÉLA.

Aucun, monſieur, mais je ſuis modeſte, & il ne m'appartient pas de faire mon éloge.

ARLEQUIN.

Vous m'avez dit, je crois, que dans la tragédie vous étiez...

PAMÉLA.

Délicieuſe, cher ami. Si vous me voyiez ſur un trône, je ſuis gentille à croquer. Mon pied n'eſt pas plus gêné dans le cothurne que dans le brodequin, quand celui-ci n'eſt pas trop étroit & que j'ai coupé mes cors.

ARLEQUIN.

Mais ſi en homme j'avais votre pendant, je n'aurais beſoin que de deux ſujets pour former ma troupe. Votre nom, ma belle ?

PAMÉLA.

Paméla.

ARLEQUIN.

Votre demeure ?

PAMÉLA.

Rue Percée, hôtel de la Chaſte-Suzanne.

ARLEQUIN.

Demain, au plus tard, j'aurai l'honneur de vous écrire.

PAMÉLA.

Votre lettre ſera reçue à bras ouverts. Votre ſervante, monſieur.

ARLEQUIN.

Votre ſerviteur, mon cœur. (*Il la conduit & revient.*) Oh! la drôle de créature. J'ai bien fait de l'éconduire, elle & ſa modeſtie. Mais, qui vient?... Par la batte de mon père, c'eſt Mme Dupont, une vieille connaiſſance.

SCÈNE V.

Arlequin, Mme Dupont.

Mme DUPONT.

Bonjour, mon cher Arlequin; comment vous portez-vous?

ARLEQUIN.

Fort bien, madame Dupont. Vous auffi, à ce qu'il me paraît ; car vous avez bon vifage.

Mme DUPONT.

Au contraire, mon ami. J'ai le foie attaqué, un rhumatifme affreux & une migraine épouvantable.

ARLEQUIN.

Hé, madame, pourquoi alors fortir dans cet état ! Il fallait refter chez vous.

Mme DUPONT.

Au contraire... J'ai lu ce matin dans les journaux l'annonce de la prochaine ouverture de votre fpectacle, & je viens vous donner des confeils.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop aimable.

Mme DUPONT.

Au contraire... Un devoir rigoureux veut qu'on faffe tout pour fes amis.

ARLEQUIN.

Charmé d'être le vôtre. Je vous dirai donc que je cherche des acteurs : l'effentiel eft d'en avoir de bons.

Mme DUPONT.

Au contraire.

ARLEQUIN.

Comment, au contraire ?

Mme DUPONT.

J'entends par là que vous devez plutôt chercher à avoir de belles actrices. C'eft un point plus important qu'on ne penfe, pour attirer le public.

ARLEQUIN.

Je crois que vous pouvez avoir raifon.

Mme DUPONT.

Au contraire.

ARLEQUIN.

Vous dites pourtant que cela contribuera beaucoup à amener le public.

Mme DUPONT.

Au contraire, mon cher. Ce ſont les pièces qui vous feront faire des recettes.

ARLEQUIN.

Auſſi compté-je ne garder de mon ancien répertoire que les ouvrages les plus amuſants, & donner force nouveautés... A propos de nouveautés, j'ai un certain *Nain Jaune* ſur lequel je compte beaucoup. On m'a promis un ſalmigondis dans le genre à la mode.

Mme DUPONT.

Mais c'eſt moins au poëme qu'à la muſique qu'il faut s'attacher.

ARLEQUIN.

Qu'à cela ne tienne; j'aurai, quand je le voudrai, d'excellente muſique. Ainſi, nous voici d'accord.

Mme DUPONT.

Mais au contraire.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous donc encore? Car nous avons preſque tout dit... Au reſte, madame *au contraire*, mêlez-vous de vos affaires & laiſſez-moi conduire les miennes à ma fantaiſie.

Mme DUPONT.

Mais, au contraire! l'amitié veut que je vous empêche de faire des ſottiſes.

ARLEQUIN.

Si j'en veux faire, moi! Et obligez-moi de vous en retourner chez vous...

Mme DUPONT.

Au contraire; je ſuis venue pour dîner avec vous & je dînerai.

ARLEQUIN, *la contrefaiſant.*

Au contraire! Quoi! vous parlez de dîner & vous avez une migraine affreuſe?

Mme DUPONT.

Au contraire, mon ami, je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Que le diable vous emporte, vous & vos *au contraire!*

Mme DUPONT.

Mais, mon cher ami...

ARLEQUIN.

Moi, votre ami? Au contraire, ventrebleu! au contraire! Et paſſez-moi vite la porte.

Mme DUPONT.

Si vous faiſiez bien, vous ſuivriez mes conſeils.

ARLEQUIN.

Au contraire.

Mme DUPONT.

Vous ne vous ferez pas de partiſans.

ARLEQUIN.

Je n'en veux pas de votre eſpèce. (*Il la pouſſe dehors.*)

Mme DUPONT, *revenant en ſcène.*

Mais au contraire! au contraire!

SCÈNE VI.

Arlequin, ſeul.

A-t-on jamais vu une femme pareille? Avec ſon diable d'eſprit à l'envers de tous les autres. (*On entend du bruit.*) Eſt-ce elle qui revient encore? Qui va là?

SCÈNE VII.

Arlequin, Nicolas.

NICOLAS.

C'eſt moi, monſieur.

ARLEQUIN.

Comment vous appelez-vous?

NICOLAS.

Ah! Je vas vous dire. N, i, ni, c, o, co, las, las. *Nicolas.*

ARLEQUIN

Quelle eſt votre profeſſion?

NICOLAS.

Je fais de tout.

ARLEQUIN.

Cela prouve en faveur de votre complaisance.

NICOLAS.

Point du tout, monsieur; cela dépend surtout de l'argent qu'on me donne.

ARLEQUIN, *à part.*

Il est naïf! C'est sûrement un acteur qui vient se proposer pour jouer les niais & qui veut rire.

NICOLAS.

C'est-il pas vous qui êtes couché de tout votre long...

ARLEQUIN.

Comment, qui suis couché de tout mon long?

NICOLAS.

Laissez-moi donc dire... dans le journal... pour un valet qu'il vous faut?

ARLEQUIN.

Sangodémi, c'eſt ma foi vrai, monſieur.

NICOLAS.

Oh ! monſieur Arlequin, vous êtes trop honnête en me donnant du monſieur. Donnez-moi du Nicolas tout court. Hé bien, ce valet que vous demandiez, il eſt tout trouvé.

ARLEQUIN, *à part.*

Je l'avais bien penſé. Et quelles ſont vos prétentions ?

NICOLAS.

Oh ! mon Dieu, je ne ſuis pas exagéré.

AIR : *Il était tems.*

Pour cent vingt francs (*bis*)
Je promets d' faire
Votre affaire ;

J' vous conſacre mes p'tits talens,
Pour cent vingt francs (*bis*).
Nous pourrons, j'eſpère, nous entendre...
J'aurai tout le zèle qu'on peut attendre
Pour cent vingt francs.

Mais je ſuis homme à me relâcher juſqu'à cent francs.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas cher.

NICOLAS.

Je ſuis ſuperbe quand il faut m'acquitter d'une commiſſion!

ARLEQUIN.

Comment, d'une commiſſion? Eſt-ce que vous ne jouez pas la comédie?

NICOLAS.

Je ne joue jamais... Je perds toujours, & un pauvre domeſtique n'a pas le moyen.

ARLEQUIN.

Domeſtique, dites-vous? Il paraît que je me ſuis joliment trompé.

NICOLAS.

Oui, c'eſt en cette qualité que je me préſente chez vous.

ARLEQUIN.

Oh! ſangodémi, la mépriſe était bonne! C'eſt un valet de comédie que je demandais. Mais n'importe... me voici Directeur; il eſt bon que j'augmente mon train de maiſon.

NICOLAS.

Hé bien, nous arrangeons-nous? D'abord, je ſuis d'un très-bon caractère, moi.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi; quelquefois pourtant je jure... mais c'eſt quand je ſuis en colère.

NICOLAS.

Oh! ben, une taloche de plus ou de moins, c'eſt pas çà qui fait; j'y ſuis habitué.

ARLEQUIN.

En ce cas, mon cher, puiſque tu es ſi accommodant, je te prends à mon ſervice. Mais j'aperçois quelqu'un. Je te parlerai dans un moment. Vas à la cuiſine.

NICOLAS.

Oui, monſieur, je vais y attendre vos ordres.

(Il entre dans la cuiſine.)

SCENE VIII.

Arlequin, Flonflon.

ARLEQUIN.

Monſieur, j'ai l'honneur d'être votre ſerviteur.

FLONFLON, *chantant.*

Mon cher monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

ARLEQUIN.

Puis-je, monſieur, ſavoir qui vous êtes?

FLONFLON.

C'eſt trop juſte.

AIR : *Reſtez, reſtez, troupe jolie.*

Bravant les ris & la critique,
Viſant l'univerſalité,
De vers je tiens une fabrique
Pour le talent & la gaîté,
L'eſprit, la jeuneſſ', la beauté,
Même, en m' prévenant huit jours d'avance,

Je fais, n'en ſoyez pas ſurpris,
Des impromptus de circonſtance...
Et le tout au plus juſte prix.

ARLEQUIN.

J'entends; monſieur eſt poëte. Mais quel eſt le genre que vous cultivez de préférence?

FLONFLON.

Le vaudeville, le vaudeville. C'eſt le ſeul genre un peu propre, ſurtout quand on le traite à ma manière. Car vous n'ignorez pas... (*Chantant.*)

Que c'eſt la façon de faire qui fait tout.

ARLEQUIN.

J'aime beaucoup les vaudevilles; mais il me faut auſſi d'autres pièces.

FLONFLON, *chantant.*

« N'en demandez pas davantage. »

ARLEQUIN

Mais, monſieur, remarquez...

FLONFLON, *chantant.*

« Non, mon ami Thomas,
« Tu n' fais pas c' que tu veux dire ;
« Non, mon ami Thomas,
« Non, je ne t'écoute pas. »

ARLEQUIN.

Vous êtes pas mal malhonnête; quand je vous parle, c'eſt pour être écouté.

FLONFLON.

Soit! je vous écoute.

ARLEQUIN.

C'eſt une tragédie qu'il me faut, & dans le genre d'*Hernani*, par exemple.

FLONFLON.

Ah! Monſieur aime le théâtre étranger... hé bien, prenez mon vaudeville.

ARLEQUIN.

Il eſt fou. (*Haut.*) Une tragédie en vaudeville.

FLONFLON.

« Vraiment, mon compère, voire,
« Vraiment, mon compère, oui. »

Et le public y courrait. Cela aurait au moins l'attrait de la nouveauté.

AIR : *Des Cancans.*

Du nouveau
Du nouveau
Du nouveau.
C'eſt ce qu'il faut ;
Du nouveau
Du nouveau...
C'eſt un mot
Qui fait écho.

Que demande le marchand ?
Que demande le chaland ?
Que demandent les ſpectateurs ?
Que ne trouvent pas les auteurs ?
Du nouveau
Du nouveau
Du nouveau,
C'eſt ce qu'il faut.

Penſez-vous que pluſieurs tragédies n'offrent pas des ſituations qui prêtent au vaudeville. Par exemple, Mithridate mourant unit Xipharès & Monime, ne peut-il leur dire :

Allez-vous-en gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

Pyrrhus pourſuit Andromaque, dont il veut obtenir la main... Andromaque, qu'il ennuie, lui répond :

Tu n'auras pas ma rose,
Car tu la flétrirais.

Iphygénie est sauvée du sacrifice que Calchas voulait en faire. Croyez-vous qu'elle ne peut pas chanter?

Ah! il m'en souviendra, larira,
Du curé de Pompone!

Et pour choisir un exemple plus moderne: Don Gomez de Silva demande à Hernani, qu'il surprend aux genoux de doña Sol, ce qu'il comptait faire de lui; Hernani peut naturellement lui répondre:

(*Il chante sur l'air du* Carillon de Dunkerque.)

Tra la, tra la, la, lère, &c.

Ce qui s'adapte merveilleusement à la situation.

ARLEQUIN.

Voilà une extravagance à laquelle je ne m'attendais pas. Mais il faut vous prendre comme vous êtes, & nous pourrions bien nous arranger ensemble. Pourriez-vous me chanter quelques-uns de vos couplets?

FLONFLON.

Je n'ai pas de couplets, je n'ai que des refrains.

Ce sont des navets, navets, navets,
Ce sont des navets au sucre.

ARLEQUIN.

C'est bon pour une fricassée, mais pour une pièce..,

FLONFLON.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac,
Tu n'en auras pas.

Quand je dis *tu n'en auras pas*, je ne dis pas cela pour vous. Au contraire, ſi vous voulez accepter mon vaudeville, opéra-diabolico-dramatico-féerie, dont le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire célèbre & mémorable du fameux *Riquet à la houppe*, je vous tiens en réſerve encore d'autres jolies pièces, dont voici les titres : *le Chat botté*, *la Belle aux cheveux d'or*, *les Trois ſouhaits*, &c., &c., &, de plus, je ferai votre reſtaurateur.

ARLEQUIN.

Comment mon reſtaurateur ?

FLONFLON.

Je veux dire par là, que pour mettre votre répertoire à l'uniſſon de votre ſalle reſtaurée, de vos acteurs renouvelés, je donnerai à vos anciennes pièces un nouveau coloris, en y ajuſtant des airs nouveaux de mon invention, que je prendrai dans la Clef du Caveau.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! vous me faites là une propoſition qui me ſourit fort. Mais ne faudrait-il pas que je connuſſe votre pièce de Riquet ?

FLONFLON.

Inutile : vous en ferez content, auffi vrai que je m'appelle *Flonflon.*

Flon-Flon, lariradondaine,
Flon-Flon, lariradondé.

ARLEQUIN.

Hé bien, monfieur Flonflon, nous allons paffer dans mon cabinet, & nous pourrons, peut-être, faire affaire enfemble.

FLONFLON.

Tout comme il vous plaira. (*Il chante.*)

Hé gai gai, mon officier,
Allons à la guinguette...

(*Il entre à droite.*)

ARLEQUIN.

Je vous rejoins, je n'ai plus qu'un mot à adreffer à l'aimable compagnie que je vois là.

AIR : *de Mme Scarron.*

Dans cette efquiffe légère
Notre auteur eut le deffein
De faire rire & de plaire :
Son fort eft dans votre main.

Que de Flon-Flon chaque ouvrage
De vous tienne ſon éclat
Et que votre ſuffrage
Scelle notre contrat.

Approuvez (*bis*)
Cette œuvre légère ;
Et vous nous prouvez
Que nos efforts ont ſu vous plaire.
Mais pour loi,
Oui, pour loi,
Prenez l'indulgence,
Et chacun, je penſe,
Aura bien rempli ſon emploi.





LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

PIÈCE FÉERIE, EN TROIS ACTES

1844

PERSONNAGES :

AZÉLIE, ſurnommée la Belle aux cheveux d'or,
AVENANT, *Ambaſſadeur du roi Potestas,*
ZÉPHYRINE, *Suivante de la Reine,*
ARLEQUIN-CABRIOLE, *Écuyer d'Avenant.*
GALIFRON, *Géant.*
Suite, payſans.

Le théâtre repréſente un ſite champêtre. Sur l'un des côtés, vers le fond, on aperçoit une rivière qui s'en va fuyant. Elle eſt bordée d'herbes, de roſeaux, &c.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

AVENANT, *entrant ſuivi d'un carlin.*

Éloignons-nous un peu de ma ſuite & reſpirons en liberté la fraîcheur de cet ombrage qui invite au repos & à la méditation. Aſſeyons-nous au bord de cette petite rivière. (*Il s'aſſied & ſon chien ſe couche près de lui.*) Que l'on eſt bien ici! Loin du tumulte des cours, on y peut au moins goûter quelque calme... Oui! ſeul, en ces lieux, avec mon petit Cabriole, je m'y plais mieux que dans ces vaſtes palais, dont la pompe me fatigue, qu'au milieu de ces courtiſans, dont le langage convient ſi peu à mon caractère, & qui, tout en vous ſerrant la main, n'ont ſouvent qu'un déſir : celui de vous remplacer dans la faveur du maître. Me voilà donc chargé par le roi *Poteſtas*, mon ſouverain, d'une ambaſſade auprès de cette beauté célèbre qu'on a ſurnommée la *Belle aux cheveux d'or*, dont il s'eſt violemment épris. Il paraît que le cœur de cette princeſſe n'eſt pas auſſi facile à toucher; car, nombre de prétendants ont échoué. Hélas! je ne ſerai peut-être pas plus heureux que tous ceux qui m'ont précédé!... Si je reviens ſans elle ou ſans ſon aveu, à la cour du roi mon maître, ma perte eſt certaine. (*Se levant.*) Allons, à la grâce de Dieu! Je ne négligerai rien pour réuſſir, &, ſi

j'échoue, quelque ſoit mon ſort, je ſaurai le ſupporter avec réſignation.

Air : de *Voltaire chez Ninon.*

Inſpire-moi, Dieu des amours,
Viens me prêter ton aſſiſtance !
Je veux, pour vaincre, avoir recours
A ta ſéduiſante éloquence.
Malgré ſon dédain, ſes mépris,
Son orgueil & ſes injuſtices,
Cœur qui réſiſte eſt bientôt pris,
Quand on épouſe ſes caprices !

(*Cabriole, qui eſt ſur le bord de la rivière, va & vient & jappe d'un air inquiet.*)

Cabriole, qu'as-tu donc à tant te remuer ? Ah ! ah ! c'eſt une belle carpe dorée qui, en s'élançant, a ſauté ſur l'herbe ! La pauvre bête eſt à l'agonie... rendons-lui la vie en la mettant dans l'eau bien doucement... (*Il prend la carpe & la met dans la rivière.*) Comme elle ſaute ! Comme elle frétille ! C'eſt un plaiſir de la voir ! Mon petit Cabriole, c'eſt à toi que je dois cette bonne action.

Une voix dans l'eau.

Avenant ! Avenant !

AVENANT.

Qui m'appelle ?

LA VOIX.

Baiſſe-toi, regarde ſur le bord de la rivière.

AVÊNANT, *regardant.*

Je crois, en vérité, que c'eſt Mme La Carpe.

LA CARPE.

Et tu ne te trompes pas. Je te remercie du ſervice que tu m'as rendu. Tu m'as ſauvé la vie; mais ſois ſûr que je te le revaudrai.

AVENANT.

Ah! Mme la Carpe, je ſuis trop payé par le plaiſir que je vous ai fait.

LA CARPE

Je veux d'abord récompenſer ton joli petit Cabriole qui, le premier, s'eſt aperçu de ma triſte poſition ſur l'herbe. Ordonne-lui de ſe jeter à l'eau, & ne crains rien pour lui. Je ſuis la fée Carpillonne, & je veux te donner dans Cabriole un confident plus digne de toi.

AVENANT.

Je vous crois incapable de me tromper. (*A Cabriole.*) Cabriole! Hop là!... à l'eau, mon toutou, à l'eau. (*Cabriole s'élance dans la rivière, d'où il reſſort ſous la forme d'Arlequin.*) O ciel! quel prodige!

LA CARPE.

Voilà ta première récompenſe. Adieu, aimable Avenant; je ne ſuis pas encore quitte avec toi & nous nous reverrons.

SCÈNE II.

Avenant, Arlequin.

AVENANT.

Je ne reviens pas de ma ſurpriſe... Eh quoi, mon petit Cabriole ?...

ARLEQUIN.

Eſt toujours le même ſous une autre forme, mon cher maître. Oui, je vous ferai toujours attaché & vous pouvez compter ſur ma fidélité qui tiendra du caniche.

AVENANT.

Quelle heureuſe aventure ! Combien je ſais de gré à cette bonne fée de m'avoir donné un compagnon tel que toi.

ARLEQUIN.

Et moi donc, mon bon maître, qui, lorſque je n'étais qu'un carlin, vous aimais tant, & qui maintenant pourrai vous le dire !

AIR : *De galop.*

A vous chérir,
Comme à vous obéir,
En ferviteur fidèle,
Mettant mon zèle
En tout temps
En tout temps
Je tiendrai mes ferments.
Puifque je vous dois
Ici ma nouvelle exiftence,
Ma reconnaiffance
Sur mon cœur prouvera vos droits.
A vous fervir, &c.

AVENANT.

J'en fuis perfuadé, mon cher Arlequin. Je veux pourtant que tu conferves ton premier nom.

ARLEQUIN.

Comme cela je m'appellerai Cabriole-Arlequin ou Arlequin-Cabriole... Vous avez bien raifon. Ce nom de chien me rappellera ce que j'étais avant d'être devenu un joli garçon et cela m'empêchera d'être trop vain de mes avantages.

AIR : *De madame Favart.*

Lorfque je n'étais qu'une bête,
J'avais certain raifonnement,
Qui me difait : Sois doux, honnête,
Ne grogne pas trop fréquemment ;
Chacun te trouvera charmant.

Mais, hélas ! au ſiècle où nous ſommes,
L'origine de bien des maux
Vient de c' que les trois quarts des hommes
Ont moins d' raiſon qu' les animaux.

(*A cet inſtant un corbeau traverſe en volant le théâtre ; un vautour le pourſuit.*)

LE CORBEAU.

Croâ ! croâ ! croâ !

AVENANT.

Voilà un pauvre corbeau bien en peine !

ARLEQUIN.

Je le crois bien ! Le malheureux oiſeau eſt pourſuivi par un vautour. S'il l'attrape il n'en fera qu'une bouchée.

AVENANT.

Hé bien, je vais le préſerver de cette triſte fin, en tuant ſon ennemi d'un coup de flèche.

(*Avenant, qui n'a pas ceſſé de tenir ſon arc à la main, diſparaît un inſtant du côté par lequel ont diſparu le corbeau & le vautour, qu'il eſt cenſé tuer avec une flèche.*)

ARLEQUIN, *regardant dans la couliſſe.*

Oh ! comme il l'ajuſte ! Crac... voilà M. le mangeur de corbeaux à bas !... C'eſt bien fait ! comme dit le proverbe : « *Qui mal veut, mal lui arrive.* »

AVENANT, *qui eſt rentré en ſcène.*

Je puis dire que ſans moi c'en était fait de ce pauvre corbeau.

LE CORBEAU, *revenant & ſe perchant ſur un arbre.*

Généreux Avenant, vous n'avez pas dédaigné de me ſecourir, moi, qui ne ſuis qu'un obſcur corbeau ; mais je ne ſerai pas ingrat, je vous le jure, & croyez bien que, tôt ou tard, je vous le revaudrai. (*Il s'envole.*)

ARLEQUIN.

Ce corbeau-là parle comme un avocat. Il a l'air d'un commiſſaire avec ſa robe noire ; il ne lui manque que le rabat. (*Regardant dans la couliſſe.*) Oh ! là là ! qu'eſt-ce que je vois entre les arbres ? Regardez par ici, mon cher maître. Ne voyez-vous pas de ce côté un gros oiſeau qui ſe débat... Il a des yeux ronds comme des boules de loto & qui reluiſent comme des chandelles romaines... Hé ! mais c'eſt un hibou qui s'eſt laiſſé prendre dans un filet.

AVENANT.

Quel eſt donc le plaiſir que trouvent les hommes à tourmenter ainſi de pauvres animaux qui ne leur font aucun mal ! Attends-moi : Je vais bientôt lui avoir rendu ſa liberté. (*Il ſort.*)

ARLEQUIN.

Mon cher maître, prenez bien garde. Ce monſieur Hibou-

là n'a pas la physionomie avantageuſe : il a une mine renfrognée.

AVENANT, *rentrant.*

Quand on rend ſervice, il ne faut conſidérer ni la tournure, ni la figure de celui qu'on veut obliger.

LE HIBOU, *paraiſſant ſur le tronc d'un vieil arbre.*

Avenant, il eſt inutile que je vous faſſe une longue harangue pour vous exprimer toute l'obligation que je vous ai ; elle parle aſſez d'elle-même. Les chaſſeurs allaient venir, ſans vous j'étais mort; mais j'ai le cœur reconnaiſſant & je vous le revaudrai. (*Il disparaît.*)

ARLEQUIN.

Hé bien, il gagne à être vu de près. Il eſt joli comme un petit amour... Sa figure me plaît infiniment... depuis qu'il a parlé.

AVENANT.

Tu le vois, Arlequin, il ne faut pas toujours juger d'après les premières apparences. Mais le jour s'avance. Il eſt temps d'aller retrouver ma ſuite qui pourrait bien s'inquiéter d'une plus longue abſence. Puis, nous nous mettrons ſur-le-champ en route pour le palais de la Belle aux cheveux d'or, qu'on ne doit pas tarder à apercevoir.

(*Ils ſortent.*)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre repréfente un riche falon du palais de la Belle aux cheveux d'or.

Azélia, Zéphyrine.

ZÉPHYRINE.

Oui, belle princeffe, le nouvel ambaffadeur Avenant eft bien nommé ; car il eft beau comme l'amour.

AZÉLIA.

Mais, Zéphyrine, comment favez-vous cela ?

ZÉPHYRINE.

C'est que la curiofité nous a toutes fait monter fur la terraffe du palais, quand l'ambaffadeur du roi Poteftas & fa fuite font entrés dans la grande avenue.

AZÉLIA.

Hé quoi, vous avez quitté vos occupations, pour voir paſſer cet étranger? Savez-vous bien qu'un tel empreſſement eſt blâmable & que vous en devriez rougir. Pour moi, je le recevrai, parce que je dois le recevoir; mais je ne penſe pas que ce nouveau négociateur ſoit plus heureux que tous ceux qui l'ont précédé. La renommée, j'en conviens, publie les louanges du roi Poteſtas; mais je ne me ſens aucune inclination à compromettre ma liberté. Qu'ai-je à déſirer? Je règne, je ſuis indépendante... & un mari, quelqu'aimable qu'il ſoit, eſt toujours un mari, c'eſt-à-dire un maître.

AIR: *Lorſque c'eſt la fidélité.*

En vain l'hymen avec des fleurs
Couvre les nœuds du mariage :
Peut-il adoucir les rigueurs
Qu'offre un éternel eſclavage?
Être ſoumise à ſon époux
C'eſt un devoir ou c'eſt faibleſſe!...
Et je trouve beaucoup plus doux
De reſter toujours ſa maîtreſſe.

ZÉPHYRINE.

Ah! madame, s'il m'était permis de vous répondre...

AZÉLIA.

Que pourrais-tu me dire? Parle; je te permets de m'expliquer ta façon de penſer ſur ce ſujet.

ZÉPHYRINE.

Librement?

AZÉLIA.

Oui... en toute fécurité.

ZÉPHYRINE.

Hé bien, voici ce que je répondrais à Votre Majefté :

AIR : *De Céline.*

Vivre dans un autre foi-même
Au fein d'une douce amitié ;
Mettre avec celui que l'on aime
Tous fes fentiments de moitié.
Entre deux ne former qu'une âme,
Qu'un efprit, qu'une volonté...
Près d'un époux, voilà, Madame,
Le bonheur en réalité.

AZÉLIA.

Tu me fais là un tableau qui pourrait me féduire, fi je n'avais précifément le mariage en averfion.

ZÉPHYRINE.

Ah! Princeffe, c'eft que perfonne n'a encore eu le bonheur de vous plaire ; & bien certainement vous n'auriez pas refufé par avance le roi Poteftas, s'il avait fu vous intéreffer. S'il faut pourtant en croire tout le bien qu'on publie de fa perfonne...

AZÉLIA.

Je voudrais ſavoir ce qu'il peut attendre de cette ſeconde ambaſſade, quand déjà j'ai congédié la première avec un refus formel.

ZÉPHYRINE.

Il aura penſé qu'Avenant, plus adroit que ſon prédéceſſeur, trouverait moyen d'obtenir votre conſentement... & cela pourrait bien advenir ainſi.

AZÉLIA.

Oh ! j'en doute fort.

ZÉPHYRINE.

Vous ne pouvez cependant pas toujours reſter fille ; vos peuples ont le plus vif déſir de vous voir faire choix d'un époux, & ſans doute que ſi vous refuſez un monarque aimable, ce n'eſt pas pour accorder votre main au géant Galifron qui vous obſède de ſes inſtances & qui, pour ſe venger de vos refus, dépeuple vos États en croquant tous vos ſujets, & finira par vous dévorer vous-même, ſi vous n'avez là perſonne pour vous défendre contre lui.

AZÉLIA.

Oh ! il y a un terme à tout, & peut-être, à la fin, ſe trouvera-t-il à ma cour quelque chevalier vaillant, plus dévoué & plus heureux que les autres, qui ſaura combattre & vaincre cet odieux géant.

ZÉPHYRINE.

Jufqu'ici, tous ceux qui l'ont tenté ont été fes victimes, & je crains bien que fa rage ne le pouffe à quelque acte de violence qui vous oblige à le prendre pour mari.

AZÉLIA.

Plutôt mille fois la mort!

ZÉPHYRINE.

En ce cas, accueillez donc l'hommage du roi Poteftas qui, pour la feconde fois, vous fait offrir fon cœur & fes richeffes.

AZÉLIA.

J'y réfléchirai... Mais j'entends du bruit; c'eft fans doute l'ambaffadeur Avenant qui fe rend dans mon palais pour l'audience que je lui ai accordée. Montons fur mon trône pour le recevoir.

ZÉPHYRINE.

Puiffe-t-il réuffir à toucher le cœur de la Belle aux cheveux d'or, & obtenir un fuccès qui, en affurant votre bonheur, comblera les vœux de tous vos fujets!

(La Belle aux cheveux d'or fe place fur fon trône; Zéphyrine eft affife auprès d'elle fur un pliant.)

SCÈNE II.

Azélia, Zéphyrine, Avenant, Arlequin portant une riche corbeille, gardes, suite.

CHOEUR.

AIR : *Des Poletais.*

Succès, honneur, victoire,
Au bel ambaffadeur !
Lui feul aura la gloire
De fubjuguer fon cœur.

Reprife.

AVENANT.

Grande Reine, fouffrez que je mette à vos pieds l'hommage du Roi mon maître. Il vous offre par ma voix fon cœur & fa couronne, & n'a pas de plus ardent défir que de vous voir les accepter l'une & l'autre.

AZÉLIA.

Gentil Avenant, je fuis certainement flattée des fentiments que vous m'exprimez au nom de votre prince ; & s'il dépendait de moi de faire un choix, je puis vous affurer que je me déciderais en fa faveur.

AVENANT.

Belle Princeſſe, vous me déſeſpérez! J'avais cru qu'en vous faiſant connaître tout l'amour que vous avez inſpiré à mon Souverain, j'aurais le bonheur de vous ramener avec moi, ou du moins, de remporter votre conſentement... Mais je vois combien était grande mon erreur! Le roi Poteſtas croira que je l'ai trompé... & ma perte eſt inévitable.

AZÉLIA.

Votre prédéceſſeur n'a pas péri, & pourtant il avait échoué comme vous.

AVENANT.

Rien de plus vrai, Princeſſe; mais ma poſition eſt bien différente : je me ſuis fait fort de réuſſir auprès de vous, & le roi ne manquera pas de châtier une préſomption auſſi téméraire.

AZÉLIA.

Vous avez, en effet, pris là un engagement bien irréfléchi... Cependant, ſi vous ne vous rebutez pas des obſtacles & que vous ſoyez homme à lutter contre eux de courage & d'adreſſe, hé bien... je ne dis pas... je ne dis pas que vous deviez renoncer à tout eſpoir.

AVENANT.

Ah! Madame, expliquez-vous; il n'eſt rien que je ne ſois prêt à tenter pour vous prouver mon dévouement & mon obéiſſance.

AZÉLIA, *defcendant du trône.*

Sachez d'abord qu'il y a un mois environ, me promenant fur le bord de la rivière, j'y laiffai tomber une bague à laquelle je tenais plus qu'à tout mon royaume. Quelque peine qu'on fe foit donnée, il me fut impoffible de la retrouver... Dès lors, je me fuis juré, dans mon chagrin, de ne jamais écouter une propofition de mariage, que l'ambaffadeur qui me la tranfmettrait, ne m'eût rapporté ma bague.

AVENANT.

Ce que vous me dites, Reine, équivaut prefque à un refus. Comment puis-je efpérer retrouver une bague perdue depuis fi longtemps & de cette façon ? N'importe ; je rifquerai tout pour y parvenir &...

AZÉLIA.

J'ai auffi un autre défir à fatisfaire. Il y a dans le voifinage une grotte profonde, dont l'entrée eft gardée par deux dragons qui vomiffent feu & flammes. C'eft là qu'eft la fource de l'Eau de beauté, & je veux abfolument avoir de cette eau une bonne provifion, avant de quitter mon royaume.

AVENANT.

Oh ! vous êtes fi belle, que cette eau vous eft bien inutile... & pourtant je braverai encore cette épreuve.

AZÉLIA.

Oh ! ce n'eft pas tout encore.

ARLEQUIN, *à part.*

Et de trois! quand nous ferons à dix, nous ferons une croix.

AZÉLIA.

Il y a ici près un vilain géant, nommé Galifron, qui s'eft mis en tête de m'époufer : vous penfez bien que je l'ai refufé. Depuis ce temps, pour fe venger de mes dédains, il tue tous mes fujets. Avant de rien conclure, j'exige que vous vous battiez avec lui & que vous m'apportiez fa tête.

AVENANT.

Je vois, madame, que vous voulez ma mort. Vous ferez obéie, je combattrai Galifron.

ARLEQUIN, *à part.*

Pauvre maître! Avec la certitude de n'en pas revenir.

AZÉLIA.

Voilà à quelles conditions eft attaché le don de ma main; mais je fuis la première à vous confeiller de ne pas effayer de les remplir. Je ferais fâchée qu'il vous arrivât malheur à caufe de moi.

AVENANT.

AIR : *Du baifer impofteur.*

De mon roi j'ai la confiance,
Et la tromper ferait un tort;

Sa juſtice & ſa bienveillance
Ont toujours veillé ſur mon ſort.
Pour me donner de l'énergie,
Je n'ai qu'à conſulter mon cœur;
Et, s'il le faut, aux dépens de ma vie,
Je dois aſſurer ſon bonheur;
Aux dépens de ma propre vie
Je dois aſſurer ſon bonheur.

Oui, Princeſſe, duſſé-je trouver la mort en vous ſervant, je veux que le roi Poteſtas ſache qu'il a eu raiſon de compter ſur le dévouement de ſon ambaſſadeur.

AZÉLIA.

Allez donc, aimable Avenant, ſuivez votre deſtinée; les Dieux, ſans doute, vous ſeront favorables.

(*La reine & ſa ſuite ſortent.*)

SCENE III.

Avenant, Arlequin.

ARLEQUIN.

Hé bien, mon cher maître, voilà une fâcheuſe aventure!

AVENANT.

Devais-je prévoir de ſemblables difficultés?

ARLEQUIN.

J'efpère que nous allons repartir & que vous ne vous prêterez en rien aux vilaines fantaifies de cette belle mijaurée.

AVENANT, *févèrement.*

Silence, Arlequin!... Loin de partir, je vais me mettre en mefure de fatisfaire aux exigences de la Belle aux cheveux d'or. Tu vas fonger à m'accompagner à la Fontaine de beauté.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Oh! là, là..., où çà?... Mais vous avez donc oublié qu'elle eft gardée par des dragons qui n'ont peut-être pas dîné depuis huit jours? Rien que d'y penfer, j'en ai la chair de poule.

(*Avenant va pour fortir, Arlequin l'arrête.*)

Hé quoi, mon cher maître, vous perfiftez dans vos projets?

AVENANT.

Allons, viens, te dis-je, obéis-moi.

La décoration change & repréfente l'intérieur d'une grotte fauvage. A gauche eft une efpèce d'excavation entourée de joncs, de plantes rampantes; c'eft là qu'eft la fource de l'Eau de beauté.

SCÈNE IV.

Arlequin, entrant ſeul avec précaution.

Oh! là là! que c'eſt noir par ici. Faut-il que mon maître ait le diable au corps pour s'obſtiner à venir puiſer de l'Eau de beauté pour cette belle ſi exigeante?... Il m'a forcé de le précéder dans cette caverne; j'ai dû lui obéir, mais je meurs de peur & je ſuis ſûr que je dois être tout pâle... Avec çà que je ſuis à jeun... Je n'ai rien pris depuis la dernière fois que j'ai mangé... & je commence à ſentir que la faim me tourmente... Auſſi, quelle manie a donc cette princeſſe de vouloir ſe débarbouiller plutôt avec cette eau-là qu'avec une autre? (*Il croit entendre du bruit.*) Qui va là? Chantons un peu; çà m'ôtera de la tête ce je ne ſais quoi qui me trotte dans l'imagination. (*Il chante à tue-tête.*)

AVENANT, *dans la couliſſe.*

Arlequin!

ARLEQUIN.

Hé, mon Dieu, qu'eſt-ce qui m'appelle?

AVENANT.

C'eſt moi... où es tu?

ARLEQUIN.

Par ici, notre maître ; par ici.

SCÈNE V.

Avenant, Arlequin.

AVENANT.

Tu chantais tout-à-l'heure ; eſt-ce que tu avais peur ?

ARLEQUIN.

Non, ſeigneur.

AVENANT.

Tu chantais pourtant ?

ARLEQUIN.

Vous ſavez que c'eſt ma coutume quand je ſuis ſeul.

AVENANT.

Mais ne perdons pas de temps pour entrer dans la grotte. Éclaire-moi.

ARLEQUIN.

Comment! vous allez entrer dans ce vilain trou-là? Mais c'eſt noir comme l'âme d'un corbeau.

AVENANT.

Allons, trève à tes ſottes réflexions. Eclaire-moi.

(*Avenant s'approche de la grotte, eſcorté d'Arlequin qui l'éclaire. Chaque fois qu'il fait un pas en avant, des flammes ſortent du trou. Arlequin tombe ſur le derrière.*)

UNE VOIX.

Avenant! Avenant!

AVENANT.

Quelle voix m'appelle?

LA VOIX.

Regarde de ce côté. Avenant, je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi. Approche ſans crainte & paſſe-moi cette bouteille autour du cou; puis, attends avec confiance & ne t'embarraſſe pas du reſte.

(*Avenant paſſe dans la couliſſe où il eſt cenſé attacher la bouteille au cou du hibou qu'on voit, un inſtant après, s'élancer dans le puits d'où ſortent des flammes.*)

ARLEQUIN.

En voici bien d'une autre! Un hibou qui parle comme ferait un académicien.

AVENANT.

C'eſt mon hibou de ce matin, qui ſe montre reconnaiſſant du ſervice que je lui ai rendu.

LE HIBOU, *reparaiſſant à l'orifice.*

Tiens, Avenant, ta fiole eſt remplie juſqu'au goulot, de cette Eau de beauté que déſire la Belle aux cheveux d'or : porte-la-lui. Tu vois bien que je n'oublie pas le bien que l'on m'a fait.

(*Avenant a détaché la fiole du cou de l'oiſeau qui s'envole.*)

AVENANT.

Maintenant, au géant Galifron !

ARLEQUIN.

Il ne manquait plus que cela.

AIR : *Avec adreſſe il faut.*

Je me ſens tout tremblant...
Grands Dieux ! quelle triſte ambaſſade !
Faut-il abſolument
Vous ſair' mettre en capilotade?

AVENANT.

Va ! tu n'es qu'un poltron.

ARLEQUIN.

Monſieur, vous êtes bien bon !
Mais écoutez la raiſon :
Revenez à la maiſon.
Comme un vrai marron,
Au riſque d'en être malade,
L'affreux Galifron
Va vous croquer... queli' régalade !

Repriſe.

Faut-il abſolument, &c.

AVENANT.

Va, ton raiſonnement
Me ſemble on ne peut plus mauſſade ;
Il part, aſſurément,
D'un cerveau quelque peu malade.

ACTE III

Le théâtre repréfente une campagne fauvage.

SCÈNE PREMIÈRE.

Arlequin, une broche à la main.

Je cours comme un fou... je vais, je viens, fans favoir ce que je fais. Mon pauvre maître n'a pas fermé l'œil de la nuit, & ce matin, il eft forti fans me réveiller. Je fuis défefpéré... car il fera allé combattre Galifron, ainfi qu'il me l'avait dit. Il aura penfé que je lui ferais inutile... Hé bien, non... Il ne s'expofera pas feul aux coups de cet affreux géant. J'irai, s'il le faut, le combattre en perfonne, &, à cet effet, je me fuis déjà muni d'une arme. Ah! mais! ah! mais!!!

AIR : *Du Braffeur de Prefton.*

Je veux déployer mon courage
Et combattre ici vaillamment;
Je faurai bien braver fa rage,
En m'y prenant adroitement.
Je ferai ferme comme un roc;
Je fuis courageux comme un coq...
Avec une broche, d'un feul bloc,
Je foutiendrai fort bien le choc,

De taille & d'eſtoc,
Mais au moindre danger ad hoc,
Mon cœur fera tic-toc ..
Je veux déployer mon courage..., &c.

(*Après le chant, il fait beaucoup de rodomontades.*)

Il n'a qu'à bien ſe tenir... Je lui en ferai voir de ſévères. Cric, crac, pif, paf, pouf... Ah! il ne viendra pas aiſément à bout de moi. Je ſauterai & je cabriolerai ſi bien, qu'il ne ſera plus poſſible de m'attraper. Il ſemble que j'y ſuis déjà! Pif, paf, pouf, zig, zag. (*Il ſe démène comme un furieux &, à l'entrée d'Avenant, il tombe aſſis.*)

SCÈNE II.

Arlequin, Avenant.

AVENANT.

Que faiſais-tu là à te démener comme un fou?

ARLEQUIN.

Je m'eſſayais à combattre le géant Galifron.

AVENANT.

Avec une broche?... Tu me fais rire, pauvre ſot.

ARLEQUIN.

Vous verrez, vous verrez.

AVENANT.

Ah ! ça, pourquoi es-tu à terre ?

ARLEQUIN.

J'étais tombé de faibleſſe. (*Se relevant.*) Mais, mon cher maître, oſerai-je vous demander quelle eſt cette bague qui brille ſi fort à votre doigt ?

AVENANT.

Apprends, fidèle Arlequin, & mon bonheur & l'aventure incroyable qui vient de m'arriver.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce donc ?

AVENANT.

J'ai trouvé...

ARLEQUIN.

Pas le géant Galifron, j'eſpère ?

AVENANT.

Hé non !... Mais une carpe...

ARLEQUIN.

Comment, mon Seigneur, vous vous feriez régalé d'une friture. Vous auriez bien dû m'en réferver.

AVENANT.

Tais-toi donc, imbécile, & écoute-moi. C'eſt la bague de la Reine que j'ai retrouvée.

ARLEQUIN.

Et par quel miracle ?

AVENANT.

J'étais ſorti dès le point du jour & me promenais au bord de la rivière en rêvant à mon triſte ſort, lorſque j'entendis, à deux repriſes, prononcer mon nom. C'était une belle carpe qui me dit : « Avenant, vous m'avez hier ſecourue, lorſque j'allais périr ſur l'herbe où j'étais tombée ; je vous ai alors promis de reconnaître ce ſervice à la première occaſion, & cette occaſion, elle ſe préſente aujourd'hui même. Ne vous tourmentez plus à propos de la bague de la Belle aux cheveux d'or : je vais vous la rapporter. » A ces mots, la carpe plonge & reparaît bientôt avec la bague. Je la ſaiſis, je remercie l'obligeante carpe, &, tout joyeux, je me diſpoſe à reporter ce matin à la Reine ce bijoux auquel elle ſemble attacher tant de prix.

ARLEQUIN, *ſautant.*

Parlez-moi d'obliger des gens reconnaiſſants ! Allez, allez

vite, mon cher maître. Peut-être que la capricieuſe Azélia en voyant ſa bague retrouvée, vous tiendra quitte de la dernière condition qu'elle nous a impoſée.

AVENANT.

Et ta valeur s'en arrangerait aſſez, n'eſt-ce pas?... Tiens, veux-tu que je te diſe? Tu avais plus de courage lorſque tu n'étais qu'un ſimple carlin... Je me rends au palais. Si dans l'intervalle Galifron vient à ſe montrer, dis-lui qu'un chevalier inconnu brûle de ſe meſurer avec lui.

ARLEQUIN.

Mon cher maître, vous me mettez du cœur au ventre, & vous verrez qu'Arlequin auſſi poſſède quelques ſentiments généreux.

(*Avenant ſort.*)

SCÈNE III.

Arlequin, ſeul.

Moi auſſi, je brûle de le meſurer avec ma broche, l'aventure de la bague retrouvée me paraît de favorable augure. J'eſpère bien venir à bout de ma valeureuſe entrepriſe & je prétends :

« Qu'on puiſſe lire un jour, écrit en lettres d'or :
« Vivat Arlequinus Galifronis victor. »

(On entend dans le lointain une eſpèce de tumulte & comme des cris d'effroi qui groſſiſſent en ſe rapprochant.) Qu'eſt-ce que c'eſt que ce remue-ménage? *(Il regarde dans la couliſſe.)* Hé bon Dieu, comme tout le monde ſe ſauve par ici! c'eſt, ſans doute, le géant qui les fait fuir... Sont-ils poltrons!... Je n'ai pas peur, moi... *(il parle en tremblant)* & je l'attends ſans trembler... C'eſt ſingulier le premier effet!... Allons, ſurmontons cette légère venette.

SCÈNE IV.

Arlequin, dans un coin du théâtre, Galifron, ſans le voir.

GALIFRON, *ſa maſſue ſur l'épaule.*

Les coquins ont ſagement fait de ſe ſauver; je n'en aurais pas laiſſé un ſeul vivant. Oui, par les mille millions de tonnerres, je détruirai tous les ſujets de l'orgueilleuſe Belle aux cheveux d'or, qui perſiſte à refuſer ma main.

ARLEQUIN, *à part.*

Quand je dis!... la main de ce monſieur! Avec ça, qu'elle eſt jolie... elle reſſemble à une patte.

GALIFRON.

Il m'a ſemblé qu'on avait parlé en deſſous de moi.

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai envie de lui jeter un caillou pour l'agacer.

GALIFRON, *apercevant Arlequin.*

Je ne me trompais pas. Qui va là ? (*Il fe baiffe & regarde.*) Qu'eft-ce que c'eft que cette miférable bamboche ?

ARLEQUIN.

Bamboche ?... Hé bien, attends un peu, je vais t'en faire des bamboches, moi !

GALIFRON.

Miférable avorton ! pauvre mirmidon ! Il ne vaut, en vérité, pas une chiquenaude.

ARLEQUIN.

Apprends donc ta langue, animal. On dit pichenette.

GALIFRON, *le pouffant du pied.*

Tiens, marmoufet, voilà un léger à-compte.

ARLEQUIN, *tombant affis.*

Oh ! le butor ! Je fuis mort !... à la garde !... au fecours !

GALIFRON, *levant ſa maſſue.*

Tu cries?... Je vais t'aſſommer.

ARLEQUIN, *qui s'eſt relevé.*

Si je pouvais l'embrocher.

(Il s'approche de Galifron & veut lui porter un coup de broche; mais le géant le voit & lui aſſène un coup de maſſue qui renverſe de nouveau Arlequin.)

GALIFRON, *agitant ſa maſſue.*

Quand ils feraient une centaine, je les exterminerais tous!

ARLEQUIN.

En vérité!

AIR: *J'en dirai tant, tant.*

Déteſtable garnement,
Voyez comme il ſe démène!
Tu te donn's trop de mouv'ment;
Tu vas gagner la migraine.
Je veux que cet inſtrument
En te crevant la bedaine,
Je veux que cet inſtrument
Te mette ici ſur le flanc.

Mais, Dieu merci! voici mon maître. Il va te travailler le caſaquin. A moi, Seigneur!

SCÈNE V.

Arlequin, Galifron, Avenant, un Corbeau.

AVENANT, *accourant l'épée à la main.*

Ah! mon pauvre Arlequin.

(*Galifron, à l'entrée d'Avenant, s'eſt retourné de ſon côté. Arlequin en profite pour lui donner un coup de ſa broche. — L'orcheſtre joue l'air :* On va lui percer le flanc, *en ſourdine.*)

ARLEQUIN.

Tiens, attrape toujours cela.

GALIFRON.

Cinq cent trente millions de rochers!

AVENANT.

O cruelle princeſſe, à quel danger m'exposez-vous! Mais prenons courage.

GALIFRON.

Ah! tête! ah! ventre! ah! mort!

(*Il lève ſa maſſue contre Avenant; mais un corbeau vient ſe percher ſur ſa tête & lui crève les yeux à coups de bec.*)

AVENANT.

Oh! Dieux! quel prodige! un corbeau lui crève les yeux.

(*Galifron s'agite avec fureur.*)

ARLEQUIN, *lui donnant des coups de broche.*

Tiens, voilà pour me venger de tes coups de pied.

(*Avenant lui allonge un grand coup d'épée.*)

GALIFRON, *tombant.*

O rage! les forces m'abandonnent... Je fuccombe & fans vengeance!

ARLEQUIN.

Voilà la fin de tous les méchants.

AVENANT.

Grâce au ciel qui protége l'innocence.

LE CORBEAU.

Avenant, j'ai voulu reconnaître le fervice que tu m'as rendu. Nous fommes quittes. Croâ... Croâ... Croâ... (*Il s'envole.*)

ARLEQUIN.

Oui, vraiment, c'eſt ce corbeau que mon maître a ſauvé des griffes du vautour; je l'ai reconnu à ſon air diſtingué & à ſon œil gauche qui louche un peu. (*Regardant dans la couliſſe.*) Bon, voilà mon maître qui tranche la tête de M. de Galifron ! Oh ! qu'il eſt laid !

(*Avenant rentre tenant à la main la tête du Géant. Il eſt ſuivi du peuple.*)

CHOEUR.

AIR : *Des Polonais.*

Célébrons la valeur
De ce héros aimable.
D'un monſtre abominable
Le ciel le rend vainqueur.

AVENANT.

Rendons-nous au palais de la Princeſſe. Arlequin, ſuis-moi.

Repriſe du chœur.

(*Tous ſortent.*)

La décoration change & repréſente une ſuperbe ſalle du palais de la Reine.

SCÈNE VI.

Azélia, ſeule.

Je ne ſais où porter mes pas... J'erre dans ce palais, ſans pouvoir prendre une détermination... Je ne puis deviner ce qui ſe paſſe en moi. Le ſort de l'aimable Avenant excite ſi fort mon intérêt, que la crainte des périls auxquels je l'ai inhumainement expoſé, trouble ſans ceſſe la tranquillité de mon cœur. Ah ! ſi je l'avais ſu auſſi docile à mes caprices, ſi j'avais cru trouver en lui une ſi grande abnégation, je me ferais bien gardée de lui oppoſer tant de difficultés... Je croyais le rebuter. Hélas ! le ciel me punit de ma longue indifférence & l'amour ſe venge en m'inſpirant un ſentiment qui, de quelque façon que les événements tournent, fera le malheur de ma vie. Oui, ſi Avenant a péri, ma mort ſuivra la ſienne... & s'il revient victorieux des épreuves auxquelles j'ai ſoumis ſon courage, il faudra alors que j'épouſe le roi Poteſtas, & mon ſort ne ſera pas moins affreux !

AIR : *De l'Héritière.*

Amour, dont j'ai bravé les armes,
Mets fin à mes tourments ſecrets !
Fais que mon cœur, rempli d'alarmes,
Retrouve le calme & la paix.
O ciel ! quelle peine eſt la mienne,
Et combien eſt grand mon ennui,
S'il faut, hélas, qu'un autre obtienne
L'amour que je reſſens pour lui !

SCÈNE VII.

Azélia, Zéphyrine.

AZÉLIA.

Ah ! Zéphyrine, tu arrives bien à propos pour calmer l'agitation de mon âme.

ZÉPHYRINE.

Je vous cherchais partout, Madame, & ne ſavais de quel côté vous étiez... Vous paraiſſez nous fuir toutes, & il me ſemble que l'inquiétude où vous êtes ne vous laiſſe pas un inſtant de tranquillité.

AZÉLIA.

Oui, je te l'avoue, ma chère Zéphyrine, je ſuis déſolée des conditions que j'ai impoſées au malheureux Avenant.

ZÈPHYRINE.

Ah ! Madame, ces regrets ſont trop tardifs. Si j'avais été à votre place, lorſqu'il eſt revenu avec tant de joie & d'empreſſement vous rapporter votre bague, ce qu'il n'a pu faire ſans un ſecours ſurnaturel, je l'aurais diſpenſé des deux autres épreuves.

AZÉLIA.

Ah ! rends-moi juſtice, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher d'aller combattre l'odieux Galifron. S'il fallait qu'il eût péri dans cette lutte, je me reprocherais ſa mort toute ma vie... ou plutôt je ſens que je ne lui ſurvivrais pas !

ZÉPHYRINE.

Je me ſuis bien doutée, Madame, que l'aimable Avenant trouverait votre cœur ſenſible.

AZÉLIA.

Oui, j'en fais l'aveu, & ce qui met le comble à ma douleur, c'eſt que je dois être pour lui un objet de haine.

(*On entend dans le lointain le chœur.*)

O ciel, quel eſt ce bruit ? Ah ! c'eſt ſans doute la mort d'Avenant qui cauſe cette rumeur.

ZÉPHYRINE.

Détrompez-vous, Madame, ce ſont des chants d'allégreſſe.

(*On entend diſtinctement la repriſe du chœur :*

Célébrons la valeur, &c.)

SCÈNE VIII.

Azélia, Avenant, Arlequin, Zéphyrine, fuite.

AVENANT.

Vous me revoyez triomphant, grande Reine, votre ennemi n'eft plus.

ARLEQUIN.

Pour ma part, je l'ai lardé comme un bœuf à la mode.

AVENANT.

Le ciel, favorable à mes vœux, m'a fait remplir deux conditions bien périlleufes, & je vous crois, Madame, trop jufte pour ne pas tenir à préfent la promeffe que vous avez daigné me faire.

(*Zéphyrine fort.*)

AZÉLIA.

Vous l'emportez, brave Avenant! Je me rends à vos inftances, & dès demain, je pars avec vous.

AVENANT.

Ah! Princeffe, que de bontés! Combien le roi, mon

maître, va fe trouver heureux quand il faura que la Belle aux cheveux d'or confent à lui donner fa main.

AZÉLIA.

Il ne tiendra qu'à vous, Avenant, de m'éviter ce voyage, fi vous voulez m'époufer.

AVENANT.

Pardon, Madame ; quoique votre propofition foit à mes yeux d'un prix ineftimable, je ne trahirai point la confiance de mon roi.

ARLEQUIN, *à part.*

Bah ! acceptez toujours.

AZÉLIA.

Je ne puis blâmer votre délicate façon de penfer, Avenant; mais je fuis libre de difpofer de ma main en faveur de qui bon me femble &...

AVENANT.

Ah ! belle Reine, vous cefferiez de m'eftimer, fi je trahiffais ainfi la confiance de mon prince.

ZÉPHYRINE, *rentrant précipitamment.*

Madame, madame, rien ne s'oppofe plus à vos vœux.

AZÉLIA.

Que veux-tu dire ?

ZÉPHYRINE.

Un courrier, chargé de dépêches importantes, vient d'apporter la nouvelle de la mort du grand roi Poteſtas, qui a ſuccombé, il y a trois jours, aux ſuites d'une chute de cheval qu'il a faite à la chaſſe. Cet événement funeſte dégage le bel Avenant de tout ſerment de fidélité.

AVENANT.

Que m'apprenez-vous ? ô ciel !

AZÉLIA.

Avenant, les Dieux l'ont voulu, & puiſque le deſtin en a décidé ainſi, vous ſerez mon époux & je vous fais Roi de mon peuple.

AVENANT.

Ah ! Princeſſe, que de grâces à vous rendre pour tant de bienfaits, & comment m'acquitter jamais ?...

AZÉLIA.

En m'aimant & en faiſant le bonheur de mes ſujets.

ARLEQUIN.

O mon cher maître ! ô mon Roi ! vous méritez le haut rang où cette illuſtre Reine vous élève... Quand on eſt comme vous généreux & bienfaiſant, on eſt ſûr de régner ſur les cœurs.

Reprise du chœur.

Célébrons la valeur
De ce héros aimable.
D'un monſtre abominable
Le ciel le rend vainqueur.





LA PERRUQUE DE CASSANDRE

PIÈCE FÉERIE EN TROIS ACTES

par Mlle Pauline Séraphin

Repréſentée ſur le théâtre Séraphin, le 2 août 1846.

PERSONNAGES :

CASSANDRE,
ARLEQUIN,
PIERROT,
Un Notaire,
COLOMBINE,
La Fée CARABOSSE,
La Fée BLANCHETTE,
Un Lion,
Un Renard,
Un Perroquet,
Un Singe,
Une Pie.

ACTE I.

SCENE PREMIÈRE.

Le théâtre repréſente une chambre ruſtique.

Caſſandre, Arlequin, Colombine.

CASSANDRE.

Ah ça! aurez-vous bientôt fini vos jérémiades & vos lamentations, tous les deux? En vérité, voilà des figures bien gaies pour un jour de noce.

ARLEQUIN.

Eh! n'avons-nous pas ſujet de nous déſoler?... Nous nous aimons, Colombine & moi, depuis notre enfance, &, au lieu de nous marier enſemble, vous la donnez à Pierrot, un imbécille qui a une quantité innombrable de défauts.

CASSANDRE.

Dis donc, tu arranges bien mon neveu.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi je ſuis votre neveu, puiſque j'étais celui de votre femme. Ainſi nos droits étaient égaux ; pourquoi l'avez-vous choiſi ?

COLOMBINE.

Il a raiſon, pourquoi l'avez-vous choiſi ?

CASSANDRE.

Voulez-vous bien vous taire, mademoiſelle : en donnant la préférence à Pierrot j'ai agi dans votre intérêt, car il eſt le meilleur pâtiſſier du pays, & c'eſt un état avec lequel on gagnera toujours de l'argent, car on fera toujours des brioches.

ARLEQUIN.

Le fait eſt qu'il eſt très-fort ſur les brioches.

CASSANDRE.

Enſuite, étant le filleul de la fée Caraboſſe, il peut prétendre à tout.

ARLEQUIN.

Eſt-il heureux, ce maudit Pierrot, d'avoir une fée pour marraine !

CASSANDRE.

Tu vois bien que, franchement, je ne pouvais pas te préférer à lui, toi qui n'es qu'un pauvre garçon perruquier.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis qu'un pauvre garçon perruquier, c'eſt vrai, mais j'ai du talent dans mon état, & puis je ſuis un chimiſte très-diſtingué.

CASSANDRE.

Eh bien! à la bonne heure, tu ne te dis pas de ſottiſes.

ARLEQUIN.

Ah! c'eſt que je ſuis enchanté de ma nouvelle invention.

CASSANDRE.

Quelle invention?

ARLEQUIN.

Eh bien! ma pommade miraculeuſe, qui a la vertu de faire pouſſer les cheveux; je n'attends plus, pour la livrer au public, que de lui avoir trouvé un beau nom.

CASSANDRE.

Laiſſe-nous donc tranquilles avec ta pommade.

ARLEQUIN.

Ah ! vous doutez de ſa vertu, mon oncle, eh bien ! voulez-vous en eſſayer ?

CASSANDRE.

Je m'en garderais bien.

ARLEQUIN.

Je me charge de faire repouſſer vos cheveux, cela vaudra mieux que votre groſſe vilaine perruque.

CASSANDRE.

Mais tu ne ſais donc pas combien elle m'eſt précieuſe ? Apprends qu'autrefois j'avais une très-mauvaiſe ſanté, j'étais toujours malade, enfin j'étais l'homme le plus enrhumé, le plus goutteux, le plus douloureux de toute l'Italie, lorſque, le jour du baptême de Pierrot, la fée Caraboſſe, touchée de mes ſouffrances, me donna cette perruque merveilleuſe. A peine l'eut-elle poſée ſur ma tête que tous mes maux ceſſèrent comme par enchantement, & depuis je n'ai pas reſſenti la plus légère ſouffrance ; auſſi ne la donnerais-je pas pour tout l'or du monde.

PIERROT, *dans la couliſſe.*

Mon oncle ! mon oncle !

CASSANDRE.

Mais j'entends Pierrot.

SCÈNE II.

Les précédents, Pierrot, un notaire.

PIERROT.

Oui, mon oncle, c'eſt moi ; j'amène le notaire pour la ſignature du contrat. (*S'approchant de Colombine.*) Ma jolie couſine, je viens vous exprimer le... les... enfin... je... bientôt...

ARLEQUIN.

Allons, tu n'en ſortiras pas, tu ferais mieux de te taire.

PIERROT.

Veux-tu me laiſſer tranquille, vilain moricaud, de quoi te mêles-tu ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que tu crois pouvoir m'impoſer ſilence, viſage de farine ?

CASSANDRE.

Ah ça ! eſt-ce que vous n'allez pas vous taire ! Ces deux êtres-là ſont inſupportables pour ſe quereller ſans ceſſe, ils n'ont jamais pu ſe ſouffrir.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que, quoique étant tous deux vos neveux, nous ne ſommes guères couſins enſemble.

CASSANDRE.

Arlequin, tu commences à m'échauffer les oreilles ; ſi tu dis encore un mot, je te mets à la porte... par la fenêtre.... Mais les témoins ne ſont pas encore arrivés ; en les attendant, je vais déjeûner ; d'ailleurs j'ai pour habitude de ne jamais parler affaires avant ce repas ; avec cela qu'aujourd'hui j'ai un mets extraordinaire, je ſuis ſûr que perſonne n'en a encore mangé.

PIERROT.

Oh ! qu'eſt-ce que c'eſt donc, mon oncle?

COLOMBINE.

Le vilain gourmand !

CASSANDRE.

C'eſt un œuf de Rock que j'ai eu l'adreſſe de dénicher ce matin.

ARLEQUIN.

Savez-vous, mon oncle, que c'eſt très-imprudent ce que vous avez fait là.

CASSANDRE.

Je le fais bien, car le Rock eft l'oifeau le plus fort & le plus féroce; mais enfin il ne m'a pas vu & j'en profite.... Pierrot, va me chercher mon œuf, & furtout prends garde de le laiffer tomber. (*Pierrot fort.*) J'ai commandé qu'on le faffe cuire à la coque, pour le voir entier le plus longtemps pof-fible.

PIERROT, *rentrant avec l'œuf.*

Le voilà, mon oncle. Dieu ! quel œuf! j'en ai ma charge; il y a de quoi faire une omelette pour vingt perfonnes. Vous m'en donnerez, n'eft-ce pas, mon oncle ?

CASSANDRE.

Oui, & je vais... (*Au moment où il commence à caffer l'œuf, un petit oifeau en fort.*) Ah ! quel prodige ! (*Le Rock paraît & enlève la perruque de Caffandre.*)

TOUT LE MONDE.

Ah ! le Rock ! le Rock !

CASSANDRE.

Mais il m'enlève ma perruque. Au fecours ! je fuis perdu, je fens tous mes maux qui reviennent. (*Il touffe.*) Aïe ! aïe! aïe ! mon catarrhe. (*Il veut fe relever.*) Aïe, aïe, aïe, ma goutte, je ne puis plus marcher.

ARLEQUIN.

Mon pauvre oncle!

PIERROT.

Comme c'eſt contrariant pour la noce!

CASSANDRE.

Va-t-en au diable, toi, avec ta noce! Eſt-ce que je peux marier ma fille dans un état pareil? Le mariage n'aura lieu que lorſque j'aurai retrouvé ma perruque.

PIERROT.

Ah! mon Dieu! que dit-il là?

CASSANDRE.

Partez tous, je ne donnerai ma fille qu'à celui qui me la rapportera... ma perruque.

ARLEQUIN.

Je vais me mettre en route ſur-le-champ. Tout eſpoir n'eſt pas encore perdu, ma petite Colombine.

PIERROT.

Mais, mon oncle...

CASSANDRE.

C'eſt mon dernier mot; invoque ta marraine, elle eſt puiſſante & te donnera, ſans doute, le moyen de la retrouver. Allons, conduiſez-moi dans ma chambre, car je ne peux plus bouger.

(Il ſort avec Pierrot & Colombine.)

SCÈNE III.

Arlequin, ſeul.

C'eſt vrai, il a ſa marraine qui le fera réuſſir, tandis que moi je n'ai perſonne pour me protéger.

SCÈNE IV.

La fée Blanchette, Arlequin.

LA FÉE, *ſortant d'un bahut.*

Tu te trompes, Arlequin.

ARLEQUIN.

Que vois-je?

LA FÉE.

La fée Blanchette. Je ſuis touchée de ton amour pour Colombine, & viens à ton ſecours. Malheureuſement je ſuis reçue depuis peu de temps à la cour des ſées, & n'ai pas autant de pouvoir que la fée Caraboſſe, qui en eſt la doyenne; cependant j'eſpère t'être utile plus tard; mais pour le moment je t'engage à ne pas quitter Pierrot un ſeul inſtant.

ARLEQUIN.

Je vous obéirai, madame la fée, quoique cela doive m'être peu agréable.

LA FÉE.

Il le faut... Mais je l'aperçois, il va venir invoquer ſa marraine; cache-toi; adieu, du courage!

SCÈNE V.

Arlequin, ſeul.

Je ne reviens pas de ma ſurpriſe. Mais voilà Pierrot, cachons-nous, comme madame Blanchette me l'a dit.

SCÈNE VI.

Arlequin, caché, Pierrot.

PIERROT.

Il n'y a pas moyen de faire entendre raiſon à mon oncle. Ah! s'il n'était pas ſi riche, comme je le laiſſerais là, lui, ſa fille & ſa perruque. Voyons, invoquons ma marraine. Puiſſante fée Caraboſſe, venez à mon ſecours.

SCÈNE VII

Pierrot, la fée Caraboſſe. (Elle deſcend ſur un manche à balai.)

LA FÉE CARABOSSE.

Me voici, mon garçon, je ſais ce dont il s'agit; ainſi ne perdons pas de temps en paroles inutiles. La perruque de Caſſandre eſt maintenant dans l'île des Bêtes; je te donnerai les moyens d'y pénétrer, mais ce ne ſera pas ſans de grandes difficultés, car le Rock eſt tout-puiſſant, & il en veut mortellement à ton oncle de lui avoir enlevé ſon œuf.

PIERROT.

Oui, j'ai entendu dire que le Rock avait le cœur très-dur. Mais, dites donc, marraine, j'ai peur d'être dévoré, dans l'île des bêtes.

LA FÉE.

J'efpère que tu y feras bien reçu, mais il faut d'abord fortir d'ici; viens te placer à côté de moi.

PIERROT.

Sur votre manche à balai?

LA FÉE.

Sans doute.

PIERROT.

Mais, dites donc, marraine, c'eft bien étroit, je vais tomber.

LA FÉE.

Ne crains rien.

PIERROT.

Vous me donnerez la main, n'eft-ce pas?

LA FÉE.

Sois tranquille.

(*Pierrot fe place près de la fée Carabosse. Au moment où ils s'enlèvent, Arlequin faifit la jambe de Pierrot & dit :*)

ARLEQUIN.

Maintenant, je ne te quitte plus.

PIERROT, *criant.*

Aïe! aïe! aïe! Qui eſt-ce qui me tire la jambe comme cela?

(*La toile tombe.*)

ACTE II

Le théâtre repréſente le bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

Pierrot, Arlequin.

PIERROT.

Ouf! il était temps que ma marraine me faſſe prendre pied ici, car le ſiége ſur lequel elle voyage eſt terriblement dur; je ſuis bien fatigué.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi.

PIERROT.

Je te confeille de te plaindre, tu m'as prefque brifé la jambe en t'accrochant après moi.

ARLEQUIN.

Il m'eût été difficile de te fuivre autrement.

PIERROT.

Je me ferais bien paffé de toi, car je connais ton projet; tu efpères profiter de la protection de ma marraine pour retrouver la perruque de mon oncle, mais tu n'y parviendras pas, car fi la fée Caraboffe n'a pu t'empêcher de me fuivre jusqu'ici, je faurai bien me débarraffer de toi.

ARLEQUIN, *à part.*

C'eft ce que nous verrons.

(Pendant la tirade de Pierrot, il a marché de long en large & Arlequin l'a fuivi pas à pas.)

PIERROT, *fe retournant brufquement.*

Ah ça! veux-tu me laiffer tranquille?

ARLEQUIN.

Mais je te laiffe parfaitement tranquille.

PIERROT, *à part.*

Et dire que ma marraine m'a prévenu en route qu'elle ne pouvait l'empêcher de me ſuivre! Si je pouvais, cependant, avec adreſſe... Eſſayons... Dis donc, Arlequin?

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que tu veux?

PIERROT.

Je penſe que, puiſque tu ne veux pas me quitter, & que nous devons voyager enſemble, il vaut mieux être bons amis.

ARLEQUIN.

Je ne demande pas mieux.

PIERROT.

Faiſons la paix.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. (*A part.*) Il eſt trop aimable, tenons-nous ſur nos gardes.

PIERROT.

Ne trouves-tu pas que c'eſt charmant ici?

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt très-joli, très-joli.

PIERROT.

Avant de nous remettre en route, je vais aller viſiter les environs. Attends-moi un inſtant, je reviens tout de ſuite.
(*Il ſort en courant.*)

SCÈNE II.

Arlequin, ſeul.

Ah! tu n'es pas adroit, cher ami, tu crois pouvoir me laiſſer là, mais je ſuis plus habile que toi à la courſe; tu as beau courir, je t'aurai bien vite rattrapé. (*Il va pour ſortir.*)

PIERROT, *dans la couliſſe.*

Au ſecours! au ſecours!

ARLEQUIN.

Mais, que vois-je! Il eſt dévoré par un crocodile. Diable! je n'ai pourtant pas envie de le ſuivre juſque-là.

SCÈNE III.

(*Le crocodile paraît, tenant Pierrot dans ſa gueule.*)

PIERROT.

Au ſecours! Arlequin, ſauve-moi.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je faſſe?

PIERROT.

J'étouffe, dépêche-toi.

ARLEQUIN.

Dépêche-toi, dépêche-toi, c'eſt bien aiſé à dire. En vérité, il eſt ſi méchant que j'ai bien envie de laiſſer le crocodile le digérer tranquillement. Mais il faut être meilleur que lui; d'ailleurs, lui ſeul peut me faire arriver dans l'île des Bêtes; mais comment faire pour le ſortir de là?

PIERROT.

J'étouffe!

ARLEQUIN.

Tâche de ſortir par où tu es entré.

PIERROT.

Je ne peux pas, l'animal a les dents ferrées.

ARLEQUIN.

Tâche de trouver une porte de derrière. Sangodémi! c'eſt qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ah! il me vient une idée.

(*Il saute sur le poisson & piétine dessus*). Je vais peut-être l'étouffer tout-à-fait, mais, ma foi, je risque le tout pour le tout. (*Pierrot commence à sortir.*) Ah ! je l'aperçois. Attends, je vais te donner la main. (*Il va dans la coulisse & tire Pierrot, qui sort du poisson extrêmement long & mince.*) Sangodémi ! comme il a grandi dans le corps de ce poisson ! J'ai beau tirer, je n'en vois pas la fin. Je crois, cependant, que c'est fini, mais le malheureux n'a plus forme humaine.

SCÈNE IV.

Pierrot, Arlequin.

(*Pierrot reparaît sous sa forme naturelle.*)

ARLEQUIN.

Tiens ! tu n'es pas plus grand ! Ah ça, es-tu bien rajusté ?

PIERROT.

Je crois que oui, mais j'ai eu bien peur.

ARLEQUIN.

Cela t'apprendra à vouloir me quitter.

PIERROT.

C'est étonnant comme mon passage dans cet animal m'a

creufé l'eftomac, je voudrais bien pouvoir me reftaurer. (*Une table fervie paraît.*) Ah ! quel bonheur !

ARLEQUIN.

Oui, c'eft heureux, car j'ai bien faim auffi.

PIERROT.

Mais, dis donc, cette table eft envoyée par ma marraine, bien fûr, & je ne veux pas que tu y touches.

ARLEQUIN.

Gourmand, va ! Décidément, Pierrot, ça me fait de la peine pour toi, mais tu as tous les défauts... Comment ! tu refufes de me laiffer partager ton repas, quand je viens de te fauver la vie !

PIERROT.

Tiens ! il n'y en a pas trop pour moi, & je vais... (*Au moment où il va manger, fa tête fe retourne.*) Ah ! mon Dieu ! ma tête qui regarde mon dos, à préfent.

ARLEQUIN, *riant.*

C'eft pour te punir de ta gourmandife.

(*Arlequin mange.*)

PIERROT.

Eft-ce que je vais refter comme cela ? (*Sa tête fe remet.*) A la bonne heure ! voyons, mangeons. (*Sa tête fe retourne.*) Déci-

dément, ça commence à m'inquiéter. (*Sa tête tourne très-vite.*) Ah! ma tête qui tourne comme un tonton, à préfent. Arlequin! mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

C'eft cela, tu as recours à moi dans les moments difficiles, & quand je t'ai tiré d'embarras, tu me maltraites; ma foi, que ta tête tourne, fi elle veut, pendant ce temps je vais finir le macaroni. (*Il mange & boit.*) Là! j'ai fini; tu difais bien, Pierrot, il n'y en avait pas de trop pour une perfonne.

(*La table difparaît.*)

PIERROT.

Enfin, ma tête refte en place! mais j'ai l'eftomac encore plus creux qu'auparavant.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que tu es puni de tes mauvais procédés envers moi; mais il faut fonger à fortir d'ici.

(*Un bateau paraît.*)

PIERROT.

Juftement, voilà un bateau.

ARLEQUIN.

Pour arriver à une île, c'eft de première néceffité.

(*Ils fautent tous deux dans le bateau, s'affeyant de côté oppofé, & rament chacun de leur côté.*)

PIERROT.

C'eſt de mon côté qu'il faut ramer.

ARLEQUIN.

Non; d'après notre première direction, ce doit être du mien.

PIERROT.

Je ſuis ſûr que non.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſûr que ſi.

PIERROT.

Mais ſi nous ramons toujours de côté oppoſé, nous n'arriverons jamais.

ARLEQUIN.

Pourquoi ne veux-tu pas m'écouter?

PIERROT

Parce que c'eſt moi qui ai raiſon.

ARLEQUIN.

Et moi, je ſuis ſûr du contraire.

(*Le bateau ſe ſépare en deux.*)

PIERROT.

Pour le coup, nous voilà ſéparés.

ARLEQUIN.

Et moi qui ne devais pas le quitter!

(*La toile tombe.*)

ACTE III

Le théâtre repréſente l'île des Bêtes. — *Chaque perſonnage doit avoir la tète & les pattes de l'animal dont il porte le nom.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Renard, le Perroquet.

LE PERROQUET.

Avez-vous remarqué, ſeigneur Renard, comme le roi eſt triſte depuis quelque temps?

LE RENARD.

Oui, ſeigneur Perroquet, & Sa Majeſté a bien ſujet de s'affliger, car ſa crinière, qui était citée pour ſa beauté, di-

minue tous les jours; auffi y a-t-il une forte récompenfe promife à celui de fes fujets qui pourra remédier à cet inconvénient en lui procurant une perruque.

Une voix dans la couliffe: Le Roi!

(*Le Renard & le Perroquet s'inclinent.*)

SCÈNE II.

Le Lion, le Renard, le Perroquet.

LE LION.

Bonjour, mes fidèles miniftres. Eh bien, pendant mon abfence, a-t-on apporté l'objet que j'ai fait demander?

LE PERROQUET.

Votre perruque?... Non, Sire.

LE LION.

Ne prononcez pas ce nom, feigneur Perroquet, car mon cœur fe brife à l'idée d'employer ce fubterfuge, moi qui avais la plus belle crinière de tout mon royaume.

LE RENARD.

Je vous affure, Sire, que votre crinière était trop groffe autrefois, & que les traits fi nobles & fi beaux de Votre Majefté gagnent à ce qu'elle foit légèrement diminuée.

LE LION.

Miniftre Renard, vous êtes un flatteur, mais je fais à quoi m'en tenir; je réuffis beaucoup moins auprès des lionnes & des panthères, & le feigneur Perroquet me difait encore ce matin que ma crinière était le fujet de toutes les converfations.

LE PERROQUET.

Sire, mon opinion...

LE LION.

Eh! mon cher Perroquet, je ne vous demande pas votre opinion, car je fais que vous n'en avez pas; vous ne parlez que d'après les autres, & voilà pourquoi je m'en rapporte à vous pour favoir ce qui fe paffe. Mais je commence à être très-inquiet, car, malgré la récompenfe promife, peut-être ne pourrai-je obtenir cet objet tant défiré. Mais, que nous veut notre grand-chambellan?

SCÈNE III.

Les précédents, le Singe.

LE SINGE.

Sire, l'ambaſſadrice de votre illuſtre couſin, le grand-duc le Rock, déſire parler à Votre Majeſté à l'inſtant même.

LE LION.

Faites entrer.

(*Une voix dans la couliſſe.*)

Madame la comteſſe la Pie.

SCÈNE IV.

Les précédents, la Pie.

LA PIE.

(*Elle parle très-vite.*) Pardonnez-moi, Sire, de me préſenter ſi bruſquement devant Votre Majeſté; mais l'affaire qui m'amène étant de la plus haute importance, ne pouvait ſouffrir de retard.

LE LION.

Je vous écoute, madame.

LA PIE.

Je vais vous expliquer en peu de mots le motif de mon ambaſſade : le grand-duc, monſeigneur le Rock, ayant appris que vous déſiriez une perruque, m'a chargée de vous apporter celle-ci; il l'a enlevée à un nommé Caſſandre, pour le punir d'avoir eu l'audace de lui prendre un de ſes œufs.

LE LION.

Je vous prie, madame, d'exprimer ma ſincère reconnaiſſance à mon cher couſin, & de lui dire que je tâcherai de reconnaître un ſi grand ſervice.

LA PIE.

Monſeigneur le Rock ſait que les deux neveux de Caſſandre ſont en route pour venir demander cette perruque à Votre Majeſté, & il déſire, pour toute récompenſe, que vous vengiez ſur eux l'outrage que leur oncle lui a fait.

LE LION.

Il ſera obéi.

SCÈNE V.

Les précédents, le Singe.

LE SINGE.

Sire, deux voyageurs qui viennent d'arriver dans votre île, l'un au nord, l'autre au midi, réclament l'honneur de vous être préſentés.

LE LION.

Ce ſont ſans doute ceux que nous attendons. Faites entrer. (*Le Singe ſort.*)

SCÈNE VI.

Les précédents, Pierrot, Arlequin.

PIERROT,

Sire, je viens...

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Sire, le ſujet qui m'amène...

PIERROT, *de même.*

Je demande pardon à Votre Majeſté...

ARLEQUIN, *de même.*

Je fupplie Votre Majefté de me pardonner...

LE LION.

Voulez-vous bien vous taire, meffieurs. Je connais le but de votre voyage; vous venez me demander la perruque de votre oncle, mais vous ne l'aurez pas, d'abord parce que notre cher coufin, le grand-duc le Rock, qui vient de me l'envoyer, veut venger fur vous la témérité de votre oncle, & enfuite parce que je veux la garder pour mon ufage. Maintenant, meffieurs, je veux bien vous accorder la faveur de choifir vous-mêmes celui de mes fujets par lequel vous préférez être dévorés.

PIERROT, *à part.*

Ah! que dit-il? Je fens mes jambes qui fléchiffent fous moi.

ARLEQUIN, *à part.*

Diable! Il ne plaifante pas. Comment fortir de là?

LE LION.

Eh bien! meffieurs, avez-vous fait votre choix?

ARLEQUIN.

Pardon, Sire, mais je fuis un peu curieux, & avant de mourir, je voudrais bien favoir en quoi cette perruque peut vous être utile.

LE LION.

Vous êtes bien hardi de m'adreſſer une pareille queſtion. Cependant, comme c'eſt la dernière, je veux bien y répondre. Je compte me ſervir de cette perruque pour ſuppléer à ma crinière, qui diminue tous les jours.

ARLEQUIN.

Eh bien! Sire, au lieu de vous affubler de cette perruque qui vous enlaidirait, je vous offre de faire repouſſer votre crinière auſſi belle que poſſible, avec une pommade miraculeuſe que j'ai compoſée.

LE LION.

Ah! cela ſerait merveilleux.

ARLEQUIN.

Je ne demande que quelques heures pour la préparer.

LE LION.

Eh bien! on ajournera ta mort jusque-là. Mais ce ſurſis ne concerne pas ton compagnon.

PIERROT.

Sire, ne l'écoutez pas, il vous en impoſe avec ſa pommade.

ARLEQUIN.

Ah ! ſi je pouvais en avoir de ſuite, je prouverais à Votre Majeſté..... (*Un pot de pommade paraît ſur une table.*) Juſtement, en voici.

PIERROT.

Je vous répète, Sire, que c'eſt un impoſteur, & qu'au contraire ſa pommade eſt nuiſible.

LE LION.

En ce cas, je veux qu'on en faſſe l'eſſai ſur toi.

(*Arlequin frotte la tête de Pierrot, dont le ſerre-tête diſparaît, & qui paraît avec une chevelure qui lui cache la figure & tombe preſque juſqu'à terre.*)

TOUS.

Ah! quel prodige!

LE LION.

C'eſt miraculeux! Arlequin, non-ſeulement je t'accorde la perruque de ton oncle, mais je veux breveter ta pommade en lui donnant mon nom.

ARLEQUIN.

Ah! Sire, que de bontés! Ma petite Colombine, je te reverrai enfin.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

Les précédents, la fée Blanchette, Caſſandre, Colombine.
(Ils arrivent dans un nuage.)

LA FÉE.

Nous venons te féliciter, Arlequin.

ARLEQUIN.

Combien je vous remercie, madame la fée ! C'eſt à votre protection que je dois mon bonheur. Eh bien, mon oncle ?

CASSANDRE.

Eh bien, je ſuis prêt à tenir ma promeſſe.

ARLEQUIN.

Vous ne nierez plus, j'eſpère, l'efficacité de mes inventions, & la pommade du lion fera ma fortune.

LE LION.

Madame l'ambaſſadrice, vous direz, je vous prie, à mon cher couſin que j'eſpère qu'il voudra bien pardonner à Caſſandre, en faveur du ſervice que ſon neveu m'a rendu.

(La pie s'envole.)

PIERROT.

Et moi, eſt-ce que je vais reſter comme cela ?

LA FÉE.

Oui, car en voyant ton mauvais caractère, ta marraine t'a retiré ſa protection.

ARLEQUIN.

C'eſt cela, tu feras mon enſeigne vivante.

PIERROT.

Oh ! Arlequin, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Le fait eſt que tu es ſi laid comme cela, que tu me fais de la peine. Allons, conſole-toi, ſi tu te comportes bien, je compoſerai une autre pommade pour te faire tomber tes cheveux.

COUPLET FINAL.

AIR : *de Partie & Revanche.*

ARLEQUIN, *au public.*

Nos acteurs ſont les vrais modèles
De ces vertus qu'on cherche à l'opéra.

Chez nous, ni ſoucis, ni querelles,
Cabale, envie, & cætera...
Nous ne connaiſſons pas cela.
Aucun travail ne nous rebute;
Jamais de fièvre ou d'enrouement.
Nous ne redoutons qu'une chute,
Car nous nous caſſons en tombant.

TOUS.

Nous ne redoutons qu'une chute,
Car nous nous caſſons en tombant.





LES FÉES

COMÉDIE-FÉERIE

PERSONNAGES :

Arlequin,
Le Prince Almanzor,
La Fée Sensible,
Dorothée,
Fanchon,
Mathurine, leur mère,
Louison, leur servante,

SCÈNE PREMIÈRE

Le Prince, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ouf! je n'en puis plus, je ſuis éreinté! Ah! çà, mon prince, eſt-ce que vous allez nous faire courir la pretentaine pendant longtemps encore? Croyez-moi, mettez dans votre poche ce portrait dont la vue vous rendra fou, & retournons-nous-en de ſuite chez votre illuſtre père.

LE PRINCE.

Retourner chez mon père? Es-tu fou toi-même? Que viens-je faire ici?

ARLEQUIN.

Il eſt bien temps de le demander. Quoi! vous n'en ſavez rien!

LE PRINCE.

J'y viens chercher une beauté que j'adore, & je ne partirai pas que je ne l'aie rencontrée.

ARLEQUIN.

Voilà une perſpective bien agréable.

LE PRINCE.

J'ai trouvé, il y a un mois, ce portrait à mon réveil, avec ce mot d'écrit : « *Je t'attends au bout du monde*, » & cet écrit était ſigné de la main de ma marraine, la fée Senſible. Un feu cruel s'eſt emparé de mon âme; en vain j'ai cherché à l'éteindre ; entraîné par mon étoile & par mon amour, je ne prétends renoncer à mes voyages que quand j'aurai parcouru infructueuſement la terre entière.

ARLEQUIN.

Eh bien ! nous voilà jolis garçons ! La peſte ſoit de la fée qui vous a ſuggéré une penſée ſi fatale à mon repos & au vôtre ?

LE PRINCE.

Que dis-tu, malheureux?

ARLEQUIN.

Je dis, je dis que je crains fort que votre marraine, la fée Senſible, ne ſe ſoit moquée de vous, & que, pour ma part, je la maudis de bon cœur...

(*Coup de tonnerre violent. Une voix formidable fait entendre ce mot :* Le téméraire !)

ARLEQUIN, *tombant à la renverſe.*

Oh ! là là ! madame la fée, ne me faites pas de mal ; je ſuis un miſérable, un malotru... mais je ne penſais pas ce que je diſais.

SCÈNE II.

(L'arbre qui eſt au milieu du théâtre s'ouvre, & la fée Senſible en ſort.)

LA FÉE SENSIBLE.

Raſſurez-vous, Almanzor, je viens en amie ; mais cependant je ne puis laiſſer impunie l'inſolence de votre valet, qui a pu ſoupçonner ma bonne foi.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Oh ! là là ! que va-t-elle me faire ? ſangodémi !

LA FÉE.

Pour le châtier, je le condamne à plaire à la première femme qu'il rencontrera au terme de votre voyage.

ARLEQUIN, *raſſuré.*

Tiens, cela n'eſt pas ſi mauvais, ni ſi difficile ! La nature m'a déjà tenu, en cela, lieu de fée & m'a doué, grâce à mon phyſique, du don de plaire à qui je voudrai.

LE PRINCE.

Le butor !

LA FÉE.

Oui, mais à dater d'aujourd'hui, je veux, au moment que tu aimeras ou que tu feras aimé, que tu fentes une faim que rien ne pourra raffafier.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je mangerai toujours.

LA FÉE.

Non pas : les mets difparaîtront fitôt que tu les toucheras.

ARLEQUIN.

Ohimé ! eft-ce tout de bon que vous dites cela ?

LA FÉE SENSIBLE.

L'arrêt eft prononcé, il eft irrévocable... Quant à vous, Almanzor, ne vous découragez pas. Il ne m'eft pas permis de vous dire encore où réfide celle que vous cherchez ; qu'il vous fuffife de favoir que votre marraine veille toujours fur vous.

(*Un nuage defcend & enlève la fée.*)

SCÈNE III.

Le Prince, Arlequin.

LE PRINCE.

Ces paroles confolantes de la bonne fée raffermiffent ma réfolution, & je me fens plus décidé que jamais à perfévérer dans mon entreprife. Allons, viens, Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon prince, fi vous le permettez, je m'en vais prendre congé de vous.

LE PRINCE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai pas envie de m'expofer à mourir de faim pour les beaux yeux de la première venue.

LE PRINCE.

Imbécille! Ne te figures-tu pas, réellement, que tu es fait pour infpirer de l'amour? Ma marraine a voulu fe venger, en fe moquant de toi. Viens, te dis-je.

ARLEQUIN, *regardant dans la couliſſe.*

Oh ! je ſuis perdu, je ſuis un homme mort !

LE PRINCE.

Qu'as-tu donc ? qu'as-tu ? réponds.

ARLEQUIN, *mettant les mains devant ſes yeux.*

J'ai... j'ai... que je crois déjà ſentir un appétit dévorant. C'eſt fait de moi, ſi elle me voit, je vais la rendre amoureuſe, c'eſt ſûr.

LE PRINCE.

M'expliqueras-tu, maraud, ce que ſignifient ces exclamations ?

ARLEQUIN.

Hé ! mon prince, voyez plutôt vous-même... là bas, dans ce chemin creux... cette jeune fille qui porte une cruche.

LE PRINCE.

Quoi ! c'eſt là ce qui te fait peur ?

ARLEQUIN.

Sangodémi ! la menace de la fée n'eſt pas faite pour me raſſurer.

LE PRINCE, *qui a toujours regardé dans la couliſſe.*

Que vois-je? ô ciel! Arlequin, mon cher Arlequin, je l'ai trouvé, l'objet de mes recherches, cette adorable perſonne dont une main inviſible m'a envoyé le portrait.

ARLEQUIN.

Ce que vous dites eſt-il poſſible?

LE PRINCE, *lui montrant le portrait.*

Tiens, juge toi-même.

ARLEQUIN, *regardant.*

C'eſt la vérité véritablement véritable.

LE PRINCE.

Elle s'approche, éloignons-nous un peu. Notre préſence pourrait l'effrayer, & je ſuis bien aiſe de l'obſerver avant d'en être connu.

(*Ils ſe retirent.*)

ARLEQUIN, *en ſortant.*

Ah! morbleu, il m'a ſemblé qu'elle jetait les yeux de mon côté; n'allons pas nous faire aimer d'elle, ce ſerait du propre. Cachons-nous.

SCÈNE IV.

Dorothée, paraiſſant. Elle porte une cruche à la main.

Bon Dieu ! bon Dieu, que je ſuis donc malheureuſe ! Je tâche d'être douce, polie envers tout le monde ; j'aime tendrement ma mère, quoiqu'elle me gronde ſans ceſſe ; j'aime auſſi ma ſœur, quoiqu'elle me traite plus mal qu'une ſervante & qu'elle me batte ſouvent pour un rien, & cependant mon ſort ne paraît pas devoir changer. Pourquoi faut-il qu'il y ait des perſonnes plus malheureuſes les unes que les autres ? C'eſt réellement déſolant. N'eſt-il pas pénible pour moi de venir tous les jours chercher de l'eau à la fontaine des Saules, qui eſt à près d'une demi-lieue de chez nous ? D'ailleurs, pourquoi ma ſœur, qui fait tant la renchérie, n'y viendrait-elle pas à ſon tour ? Mais à quoi bon me plaindre ? Soumettons-nous plutôt. Je le dis ſans héſiter, je préfèrerais la mort cent fois. Ah ! vraiment, je ſuis bien à plaindre. Qui prendra pitié de mon ſort ? Mais, que dis-je ? Ne ferait-il pas plus ſage de me taire ſur mes ennuis, car tôt ou tard Dieu vous tient compte de la réſignation. Ne murmurons donc plus & occupons-nous de notre tâche.

SCÈNE V.

Dorothée, la fée Senſible, ſous les habits d'une vieille femme.

LA FÉE SENSIBLE.

Ma belle, ſeriez-vous aſſez complaiſante pour me donner à boire. Je ſuis trop vieille pour pouvoir me baiſſer juſqu'à la fontaine. Je vous ſerais bien obligée ſi vous vouliez m'éviter cette peine.

DOROTHÉE.

Oui dà, ma bonne mère, avec grand plaiſir; laiſſez-moi rincer ma cruche, & je vous donnerai l'eau la plus claire.

(*Elle rince la cruche qu'elle ſecoue, & puis, après l'avoir remplie, elle la préſente à la fée.*)

LA FÉE.

Vous êtes bien bonne, mon enfant.

DOROTHÉE.

Approchez-vous, ma pauvre vieille, je vais ſoutenir ma cruche, afin de vous donner plus de facilité pour boire.

LA FÉE.

Oh! que je vous ai d'obligations, ma chère fille!

DOROTHÉE, *quand la fée a bu, remplit de nouveau ſa cruche.*

Cela ne vaut pas la peine d'un remerciement.

LA FÉE.

Pardonnez-moi, & je vais vous prouver ma reconnaiſſance. Apprenez que je ſuis la fée Senſible. (*Métamorphoſe.*) J'ai voulu éprouver votre bon cœur. Je ſuis contente de vous & je veux vous en récompenſer. Je veux, chaque fois que vous rapporterez de l'eau de la fontaine, que cette eau ſe métamorphoſe en perles, en diamants, en pierres précieuſes; mais cependant rappelez-vous qu'il n'en ſortirait rien, ſi vous aviez quelque mouvement de dépit ou de colère.

DOROTHÉE.

Oh! que je vais être heureuſe de pouvoir enrichir ma pauvre mère! (*Elle renverſe un peu ſa cruche, il en ſort des diamants.*) Oh! quel prodige!

LA FÉE.

Vous voyez ce que je vous ai dit.

DOROTHÉE.

Oh! comme ma ſœur va enrager, quand elle verra toutes ces pierres précieuſes! (*Elle ſecoue la cruche, dont il ne ſort plus rien.*) Tiens, il ne ſort plus rien!

LA FÉE.

C'eſt parce que vous venez d'avoir une mauvaiſe penſée. N'oubliez pas ce que je vous ai dit, ma chère Dorothée, & profitez de mon avis. Adieu.

(*Elle diſparaît.*)

DOROTHÉE.

Oh! oui, j'en profiterai. Courons vite faire part de ce bonheur à ma mère. (*Elle ſort par le côté où elle était entrée.*)

SCÈNE VI.

Le Prince, Arlequin.

LE PRINCE.

Elle s'éloigne! Suivons-la. Je veux m'aſſurer du lieu où elle demeure, avant de me préſenter à elle.

ARLEQUIN, *à part.*

Une petite femme comme cela me conviendrait aſſez, ſi je n'avais pas peur de devenir trop affamé.

LE PRINCE.

Viendras-tu?

ARLEQUIN.

Mon prince, toute réflexion faite, accordez-moi la faveur d'attendre ici votre retour : je ne veux pas faire le malheur de cette jeune fille.

LE PRINCE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Hé, ſangodémi ! dès qu'elle va me voir, elle n'a qu'à tomber épriſe de moi !

LE PRINCE.

Imbécile ! ne crains rien.

ARLEQUIN.

Ou bien, je n'ai qu'à me prendre de belle paſſion pour elle.

LE PRINCE.

Insolent ! Il ne te manquerait plus que d'aller ſur mes briſées. Viens, te dis-je, & ne réplique pas.

ARLEQUIN, *à part.*

Il eſt vraiment fort agréable d'être domeſtique, on ne peut jamais faire ſes volontés.

(Ils ſortent.)

ACTE II.

Le théâtre repréſente une habitation modeſte.

SCÈNE PREMIERE

MATHURINE, *ſeule.*

Mais, voyez donc cette petite ſotte de Dorothée! Reſter ſi longtemps à la fontaine, jamais cela ne lui eſt arrivé; il faut qu'elle ſe ſoit amuſée en route. Il y a quelque choſe là-deſſous... Oh! je vais l'arranger de la bonne façon quand elle va rentrer. Mais j'entends quelqu'un... c'eſt peut-être elle... juſtement.

SCÈNE II.

Mathurine, Dorothée.

MATHURINE.

Eh! d'où venez-vous donc, mademoiſelle la muſarde? Vous avez été cueillir des noiſettes, des fleurs, ſans doute? Je vais vous corriger d'importance.

DOROTHÉE.

Veuillez m'écouter, ma mère, &...

MATHURINE.

Que pourrez-vous dire pour vous juſtifier, mauvais ſujet?

DOROTHÉE.

J'ai trouvé à la fontaine une pauvre vieille femme qui m'a demandé à boire; je me ſuis empreſſée de lui en donner. Quel a été mon étonnement lorſque ſes haillons ont fait place à un coſtume magnifique! Cette pauvre femme était une fée qui, pour me récompenſer de ma complaiſance, m'a dit que chaque fois que je me rendrais à la fontaine des Saules pour y puiſer de l'eau, ma cruche ſe remplirait de diamants, de topazes, de rubis... J'ai tout de ſuite penſé à vous, ma mère, que ce don va rendre heureuſe à jamais. Tenez, voyez plutôt.

(*Elle ſecoue la cruche, dont il ſort des perles, &c.*)

MATHURINE.

O ciel! quelle merveille! cela n'eſt pas croyable. Mais il ne ferait pas juſte que votre ſœur, mademoiſelle, n'ait pas le même bonheur. (*Elle appelle.*) Fanchon! Fanchon!

FANCHON, *brutalement, dans la couliſſe.*

Eh bien! qu'eſt-ce que vous me voulez, encore? Vous êtes toujours à dire.

MATHURINE.

Fanchon, ma petite Fanchon, viens vite, viens voir... viens, ma poule, viens, ma cocotte.

FANCHON, *de même.*

Oh! Dieu, que c'eſt ennuyeux !

SCÈNE III.

Les mêmes, Fanchon.

FANCHON.

Vous ne pouvez donc pas me laiſſer un moment tranquille? Qu'eſt-ce qu'il y a donc de ſi preſſé?

DOROTHÉE.

Ah! ſi tu ſavais, ma bonne petite ſœur!

MATHURINE.

Tiens, vois les belles choſes qui ſortent de ſa cruche.

FANCHON.

Tant mieux pour elle: qu'eſt-ce que ça me fait?

MATHURINE.

Il faut, ma petite bi-biche, que tu ailles auffi à la fontaine ; tu y trouveras une vieille femme qui te demandera à boire, & quand tu lui en auras donné, elle te récompenfera comme ta fœur.

FANCHON.

Il ferait beau voir, vraiment, que j'allaffe à la fontaine, avec une cruche fur la tête! J'aurais une belle tournure, une fille comme moi! et cela pour donner à boire à une vieille fempiternelle. Ma foi, non. Que Dorothée y retourne, ou envoyez-y qui vous voudrez, fi cela vous convient.

MATHURINE.

Je veux que tu y ailles, mon rat-rat. Prends mon grand gobelet d'argent au lieu de la cruche; cela fera plus honnête & cela te fatiguera moins. Va, ma bien-aimée, va.

FANCHON.

J'y vais, mais c'eft bien à contre-cœur.

(*Elle fort.*)

MATHURINE.

Vous, venez déjeûner, mademoifelle; débarraffez-vous de votre cruche. Vous devez être fatiguée.

(*Elles fortent.*)

SCÈNE IV.

Arlequin, entrant avec précaution.

Tiens, la porte eſt ouverte... C'eſt bien ici que la jeune fille eſt entrée... Sangodémi! L'intérieur répond aſſez bien à l'extérieur... Cela ne reſpire pas l'opulence, en ces lieux. Il faut convenir que les princes ont quelquefois de ſinguliers caprices... Ils vont chercher bien loin ce qu'ils ont à foiſon ſous la main. Je vous demande un peu ſi mon maître avait bien beſoin de s'amouracher d'un portrait, et... Mais, acquittons-nous de ſa commiſſion. Il s'eſt arrêté à peu de diſtance de cette maiſon & m'a envoyé en avant pour reconnaître le terrain... Je ne vois perſonne... les informations ne feront pas longues... Je ne ſais ce que cela ſignifie, je viens de dîner ce qu'on appelle à fond, & cependant je me ſens, depuis un inſtant, un appétit déſordonné. Oh! là la! je crois que la menace de la fée s'accomplit... je n'aime pourtant perſonne! qu'eſt-ce que cela fait? je ſuis aimé, ſans doute; quelque beauté ſoupire en ſecret pour moi & va me faire mourir de faim! Qui pourrait-ce être? je n'ai vu perſonne.

SCENE V.

Arlequin, Dorothée.

DOROTHÉE.

J'ai entendu du bruit... c'eſt un étranger. Que demandez-vous, monſieur?

ARLEQUIN.

Oh! le ragoûtant minois! Mais, morbleu! ne la regardons guère ; c'eſt juſtement celle dont mon maître eſt amouraché.

DOROTHÉE.

Cet homme a un ſingulier air! (*Haut.*) Encore une fois, monſieur, voulez-vous bien me faire part du motif qui vous amène ici ?

ARLEQUIN, *lui tournant le dos.*

Je ne fais plus que dire... je ſuis tout troublé. Me voilà le rival du prince, à préſent.

DOROTHÉE.

Votre ſilence m'étonne, je l'avoue.

ARLEQUIN, *de même.*

Je ſuis bien à plaindre. Oh! bon Dieu, eſt-ce que, par haſard, je l'aimerais tout de bon ? Je ſens un appétit horrible.

DOROTHÉE.

En vérité, votre conduite eſt inconcevable! Venez-vous parler à ma mère, ou bien...

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! chienne de fée Senſible!

DOROTHÉE.

Je vous en prie, expliquez-vous.

ARLEQUIN, *ſans ſe retourner.*

Oh! tenez, accordez-moi une grâce... Il eſt écrit dans les grimoires du diable, qu'en cas que je ſois aimé ou que j'aime, je ſerai dévoré d'une faim effroyable, & je ſens, depuis que vous êtes là, que vous m'adorez.

DOROTHÉE.

Moi! mais nullement, je vous jure.

ARLEQUIN.

Alors il faut que ce ſoit moi qui vous aime, & cela revient au même pour mon eſtomac. Par pitié, faites-moi ſervir à dîner tout de ſuite, car je mangerais toute une garenne.

DOROTHÉE.

Nous ne ſommes pas riches, mais je puis contenter votre envie.

ARLEQUIN, *ſe retournant.*

Venez, que je vous embraſſe! Mais, que dis-je? j'omettais la plus cruelle circonſtance : tous les mets qu'on me préſentera doivent diſparaître dès que je voudrai y toucher.

DOROTHÉE.

Hé! bon Dieu, à qui devez-vous donc cette diſgrâce?

ARLEQUIN.

A la marraine du prince Almanzor, mon maître, qui eſt fée & qui m'a ainſi puni pour avoir mal parlé d'elle.

DOROTHÉE.

Je vous plains.

ARLEQUIN.

Je le crois bien. A-t-on jamais éprouvé un pareil ſupplice? Vivre & ne point manger. La peſte ſoit de l'amour que j'éprouve pour vous!... Encore ſi j'eſpérais guérir de cette maudite tendreſſe !... Tenez, mon enfant, ayez pitié de moi... c'eſt votre vue qui cauſe mes tourments, éloignez-vous; cela va ſans doute ſe paſſer.

DOROTHÉE.

Allons, j'y conſens pour vous obliger. Je viendrai dans quelques inſtants ſavoir ce que vous nous voulez.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

Arlequin, ſeul.

Et nous, décampons au plus vite. Elle ſe trompe fort, ſi elle croit que je vais l'attendre. Ah! çà, mais qu'eſt-ce que je dirai à mon maître, au ſujet de ſa connaiſſance ? Ma foi,

mon génie m'infpirera... Diable ! un appétit avide comme le mien, c'eft effrayant ! Il ne me manquerait plus que la pépie.

(*Il fort.*)

ACTE III

Le théâtre repréfente le même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

Fanchon, feule.

Ah ! que je fuis laffe ! les mauvais chemins ! Moi qui ai les pieds fi délicats, les voilà tout meurtris. J'en ferai malade plus de quinze jours... Eh bien, où eft-elle donc, cette vieille ?.... Je ne fais où me repofer, en l'attendant ; l'herbe eft trop fraîche, les pierres font trop dures... Il faut donc que je refte debout comme une fentinelle... C'eft vraiment bien ennuyeux ; mais ma fœur me payera la peine que je me donne ici.

SCÈNE II.

Fanchon, la fée Senfible en belle dame.

FANCHON.

Tiens, qu'eft-ce que c'eft donc que cette fuperbe madame

qui a l'air de faire tant l'importante, parce qu'elle a une belle robe?

LA FÉE, *allant vers Fanchon.*

Ma jeune fille, je meurs de soif... Voulez-vous bien avoir la complaisance, puisque vous avez un gobelet en main, de me le prêter pour boire à cette fontaine?

FANCHON.

Vraiment?... buvez dans le creux de votre main, si vous avez soif. Ah! oui, sans doute, j'aurai apporté exprès un beau gobelet d'argent pour donner à boire à une inconnue. En voilà d'une bonne, par exemple! Faites comme je vous l'ai dit, buvez à même le bassin de la fontaine.

LA FÉE, *sévèrement.*

Puisque vous êtes si peu généreuse & si insolente, je vais vous punir comme vous le méritez.

FANCHON.

Oh! je me moque bien de vous.

LA FÉE.

Hé bien! puisque vous avez le cœur si corrompu, que votre figure soit à l'avenant; qu'elle devienne noire comme votre âme. (*La figure de Fanchon est devenue toute noire.*) Voilà comme on punit les méchants. (*Elle disparaît.*)

FANCHON, *ſeule.*

O ciel! que dit-elle là? C'eſt une fée que j'ai offenſée. (*Se regardant dans la fontaine.*) Grands dieux! quelle horrible figure! Ah! regagnons notre demeure & cachons-nous à la terre entière.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE III.

Le théâtre change & repréſente la maiſon de Mathurine.

Mathurine, Dorothée.

DOROTHÉE.

Oui, ma mère, il était ici il n'y a qu'un inſtant, & je lui avais fait promettre de nous attendre. Mais il paraît qu'il ſe ſera impatienté.

MATHURINE.

D'après ce que tu m'as dit, cela m'a l'air d'un fou & j'aime autant qu'il ne revienne pas. Mais ce n'eſt pas de lui qu'il s'agit, c'eſt de notre bonheur... Voilà, grâce au don que tu as reçu, notre fortune faite... Ah çà, il faudra avoir ſoin de ne pas nous laiſſer manquer d'eau. Toi & ta ſœur, vous irez chacune à votre tour à la fontaine; mais je ne ſaurais trop t'engager à ne pas apprendre à tout le monde ce qui nous arrive, car les habitants miſérables de ce village, & Dieu ſait s'il y en a, tomberaient tous chez nous.

DOROTHÉE.

Ma mère, il ſerait pourtant ſi doux de les ſoulager !

MATHURINE.

Pardine oui, un tas de gueux comme ça. Ils n'ont qu'à travailler. Mais j'entends du bruit, c'eſt ſans doute Fanchon.

SCÈNE IV.

Les mêmes, Fanchon, accourant.

FANCHON.

Ah ! ma mère, je ſuis perdue.

MATHURINE.

Oh ! Dieu, quelle horreur !

FANCHON.

C'eſt ma ſœur qui eſt cauſe de mon infortune.

DOROTHÉE.

Hélas ! ma pauvre sœur, en quoi ſuis-je coupable ?

MATHURINE.

Oui, monſtre, c'eſt toi qui cauſes ſon malheur ; tu l'as trompée pour la perdre. Sors d'ici, malheureuſe ! ſors de cette maiſon... Je ne ſais ce qui me retient que je ne t'aſſomme !

DOROTHÉE.

Quoi ! ma mère, vous me chaſſez ?

MATHURINE.

Oui, pour jamais !

DOROTHÉE, *ſe dirigeant vers la porte.*

Grands Dieux ! que vais-je devenir ?

SCÈNE V.

Les mêmes, la Fée, le Prince, Arlequin.

(*Au moment où Dorothée va ſortir, la fée paraît & l'arrête.*)

LA FÉE.

Reſtez, Dorothée, c'eſt moi qui vous en prie.

ARLEQUIN, *à part.*

La pauvre petite est dans les larmes. Eſt-ce que ce ferait de ne plus m'avoir vu ?

FANCHON.

O ciel ! c'eſt la méchante Fée à qui je dois mon affreux viſage.

(*Elle veut ſortir.*)

LA FÉE.

Reſtez auſſi, je vous l'ordonne.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh ! le vilain laideron ! Pourvu qu'elle ne devienne pas amoureuſe de moi. Je ne ſerais pas flatté de jeûner pour elle !

LA FÉE.

Dorothée, je n'ai pas oublié que, lorſque j'étais ſous les habits d'une pauvre vieille, vous m'avez tendu une main généreuſe ; j'ai voulu vous en récompenſer. Mais ſachez, ma chère enfant, que ce n'eſt point le haſard qui m'avait amenée près de vous ; depuis longtemps je vous portais un vif intérêt. Vos vertus vous méritaient un ſort heureux ; j'avais fait parvenir au prince Almanzor, mon filleul, votre portrait, pour le rendre amoureux de vous.

LE PRINCE.

Oui, divine Dorothée, ſans ſavoir en quel lieu du monde vous réſidiez, je me ſuis mis en route pour vous trouver. Le haſard ou plutôt ma bonne marraine, à mon inſçu, m'a rendu témoin de votre bon cœur & m'a fortifié, plus que jamais, dans l'intention de vous épouſer...

DOROTHÉE.

Qu'entends-je ! Se peut-il ?...

ARLEQUIN.

La vérité, la belle, & qui pis eſt, je ne ſuis plus amoureux de vous.

DOROTHÉE.

Mais ma mère, ma pauvre ſœur ?

LA FÉE.

Quoique votre mère ait été injuſte à votre égard, je veux bien lui pardonner.

MATHURINE.

Que de bonté ! (*A Dorothée.*) Va, ma pauvre enfant, je me repens bien de t'avoir maltraitée.

LA FÉE.

Quant à Fanchon, elle s'eſt montrée trop endurcie pour que je ne prolonge pas ſa pénitence ; mais ſi elle peut ſe repentir, je lui promets, en votre faveur, de l'abréger.

(*Fanchon s'éloigne en levant les mains au ciel.*)

Soyez heureux tous les deux, & n'oubliez jamais qu'un bienfait obtient toujours ſa récompenſe.





LA MANIE CORRIGÉE

OU

ARLEQUIN-PLUTON

PIÈCE FÉERIQUE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES :

M. RICHARD, *propriétaire;*
Mme RICHARD, *ſa femme;*
ARLEQUIN, *leur domeſtique;*
LISETTE, *leur ſervante;*
HORTENSE, *leur fille;*
VALÈRE, *le prétendu d'Hortenſe;*
UN DIABLE.

ACTE I

Le théâtre repréſente une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

Richard, Arlequin.

RICHARD, *qu'on ne voit pas.*

Sors d'ici, coquin, ſors au plus tôt ou je t'aſſomme ; ce ſerait trop d'honneur pour toi que de te pendre.

ARLEQUIN, *ſortant de la maiſon.*

Oh ! oh ! oh ! Le plaiſant original ! Voyez donc le bel honneur que celui d'être pendu. Oh ! oh ! Quel diable de vertigo le tourmente ; mais je ris là comme un butor, c'eſt bien plutôt pour moi le moment de pleurer. Hi ! hi ! hi ! Pauvre Arlequin, que vas-tu devenir ? Si j'avais touché mes gages, j'aurais encore quelque reſſource ; mais je ſuis ſans le ſou & ſans la maille. Hi ! hi ! hi ! J'ai une faim d'enragé ; il devait bien attendre, ce monſieur Richard, que j'euſſe dîné pour me renvoyer ; mais on ouvre la porte, ſauvons-nous, ſauvons-nous.

SCÈNE II.

Lisette, Arlequin.

LISETTE.

Arlequin, Arlequin !

ARLEQUIN, *se retournant.*

Ah ! c'eſt toi, Liſette.

LISETTE.

Comme tu te ſauves.

ARLEQUIN.

Oh ! je craignais que ce ne fût ce vilain monſieur Richard qui ſe mît à mes trouſſes ; mais toi, mon petit bouchon, tu ne me fais pas peur.

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

ARLEQUIN.

Ah ! tendre mignonne, je te quitte; adieu, mon petit pigeon, adieu pour jamais.

LISETTE.

Mais dis-moi donc le ſujet?

ARLEQUIN.

Monſieur Richard me met à la porte.

LISETTE.

Et pour quelle raiſon ?

ARLEQUIN.

Il veut me faire pendre & je m'y refuſe : un joli garçon comme moi à la fleur de ſon âge, faire la grimace à la lune, fi, fi donc.

LISETTE.

Te faire pendre, tu lui as donc volé quelques effets?

ARLEQUIN.

Volé ! ce ſoupçon de ta part me déchire le gégier ! Ai-je donc la mine d'un voleur ?

LISETTE.

Je ne te comprends pas.

ARLEQUIN.

Oui, me faire pendre & lui auſſi.

LISETTE.

Tu extravagues. Le pauvre garçon ! Explique-toi donc mieux.

ARLEQUIN.

Comment, petite poulette, tu ne fais pas quelle eft la manie de monfieur Richard ? Il a fait, il y dix-huit mois, un voyage en Angleterre.

LISETTE.

Je fais cela. Eh bien !

ARLEQUIN.

Eh bien ! depuis ce maudit voyage, la vie, à ce qu'il dit, lui paraît un fardeau trop lourd ; il veut le mettre bas, en un mot, il veut mourir.

LISETTE.

Cependant il vit encore.

ARLEQUIN.

C'eft vrai ; mais aujourd'hui il voulait que nous nous pendiffions tous deux ; j'aurais encore accepté la partie s'il avait voulu mettre fon premier enjeu ; mais non, le bourreau voulait que ce fût moi. Là-deffus bien des débats, bien des menaces, enfin, à la porte ! Hi ! hi ! hi !

LISETTE.

Que je te plains, pauvre Arlequin ! Mais que dit madame Richard à toutes ces extravagances ?

ARLEQUIN.

Elle en rit, elle en pleure.

LISETTE.

Comment ? Elle en rit, elle en pleure ?

ARLEQUIN.

Oui, elle rit de voir que ſon cher époux veut ſe donner la mort, & elle pleure de ce qu'il n'en a réellement pas la force.

(*On appelle Liſette.*)

Mais j'entends qu'on t'appelle, je ferais fâché que tu fuſſes grondée. Rentre, mon petit trognon, & dis pour la dernière fois adieu à ton petit brunet qui va chercher un maître qui n'aime pas la pendaiſon.

LISETTE.

Il eſt tout trouvé, ce maître.

ARLEQUIN.

Oui, déjà !

LISETTE.

Tu connais bien monſieur Valère ?

ARLEQUIN.

Sûrement, qui aime la fille de monſieur Richard, la charmante Hortenſe, & dont le conjungo eſt arrêté pour aujourd'hui.

LISETTE.

Hé bien! C'eſt à moi qu'il eſt redevable de cet hyménée ; & à ma ſollicitation, il ne refuſera pas de te prendre à son ſervice.

ARLEQUIN.

Oh! *cara mia Liſetta,* que je t'embraſſe, que je t'embraſſe. (*Il l'embraſſe.*)

LISETTE.

Tu m'étrangles, doucement. Je rentre ; toi, fais le tour de la maiſon & je vais t'ouvrir la petite porte; au revoir.

ARLEQUIN.

Vas vite, vas vite. Allons, faiſons ce que m'a dit mon cher cœur & rentrons par la petite porte.

(*Il ſort.*)

ACTE II

Le théâtre repréſente un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

Valère, Madame Richard.

VALÈRE.

Se peut-il, madame, que vous vous refuſiez à mon bonheur, quand j'ai l'agrément de monſieur votre époux?

Mme RICHARD.

Prières inutiles, monſieur; mon époux eſt maître de ſes volontés comme je ſuis maîtreſſe des miennes; & c'eſt aſſez qu'il veuille ce mariage pour que je m'y oppoſe.

VALÈRE.

Que va devenir ma chère Hortenſe?

Mme RICHARD.

L'épouſe d'un autre, qui, plus adroit que vous, m'en fera la première demande.

VALÈRE.

O ſort funeſte ! faut-il me jeter à vos pieds ?

Mme RICHARD.

La ſcène ſerait trop pathétique. Retirez-vous, monſieur. Ah ! voici ce maraud d'Arlequin, il faut que je lui lave la tête.

SCÈNE II.

Arlequin, les précédents.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh ! oh ! Elle y perdra ſa leſſive.

Mme RICHARD.

Avance ici, marouſle ?

ARLEQUIN, *à part.*

Oh ! le joli petit mouton.

Mme RICHARD.

Dis-moi, faquin, qui t'a permis de ſortir de chez moi ?

ARLEQUIN.

C'eſt la canne de monſieur votre tendre époux qui m'en a donné l'ordre.

Mme RICHARD.

Allons, finis tes balourdiſes.

ARLEQUIN.

Houais ! des balourdiſes, être comme un pendu & danſer en l'air, moi & votre mari, un pas de deux.

VALERE.

Eh bien ! madame, m'accordez-vous la main d'Hortenſe, ſi, par mes ſoins, je puis corriger monſieur Richard de cette folle manie qu'il a de vouloir ſe tuer ?

Mme RICHARD.

Je n'écoute rien, monſieur ; vous voulez me gagner, mais vous y perdrez vos peines. Encore une fois, ma fille n'eſt pas pour vous. Votre ſervante.

(*Elle ſort.*)

ARLEQUIN.

Oh ! quelle tête entêtée ! Eh mais, madame, daignez donc vous laiſſer expliquer ce que monſieur... Oh ! elle eſt partie. (*A Valère.*) Comment allez-vous faire maintenant ? Le ſuccès me paraît bien compromis.

VALÈRE.

N'importe, je ne me décourage pas, Arlequin, & je ſuis

ſûr d'obtenir Hortenſe. Va dire à mes gens de travailler à ce que je leur ai dit.

(Il ſort.)

SCÈNE III.

Alequin, ſeul.

Quel peut donc être le projet de monſieur Valère pour qu'il ſoit ſi ſûr de ſon mariage?.....

SCÈNE IV.

Arlequin, Liſette.

LISETTE.

Eh bien! mon cher Arlequin, que dit madame Richard?

ARLEQUIN.

Madame Richard eſt inexorable; elle n'a rien voulu entendre. Mais, à ton tour, dis-moi, qu'allons nous faire?

LISETTE.

Je n'en fais rien.

ARLEQUIN.

Si monſieur Valère n'obtient pas la main d'Hortenſe, la dot qu'il t'a promiſe?

LISETTE.

Eh bien! je ne l'aurai point.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc pas te conjoindre avec moi?

LISETTE.

Je ne dis rien là-deſſus.

ARLEQUIN, *tendrement.*

Tu ne m'aimes donc plus, ma minette?

LISETTE, *riant.*

Mami, non! Oh! oh! oh!

ARLEQUIN.

Ah! petit ſerpent, tu ris quand j'enrage. Oh! ſangodémi, ſi je m'étais pendu.

LISETTE.

Tu aurais eu grand tort. Je t'aime toujours & je ſerai ta petite femme.

SCÈNE V.

Valère, les précédents.

VALÈRE.

Bravo! mes enfants; j'époufe. Madame Richard eft dans nos intérêts.

LISETTE.

Je vous félicite, monfieur, de ce premier fuccès.

VALÈRE, *à Arlequin.*

Et toi, as-tu été où je t'ai dit?

ARLEQUIN.

Oui, monfieur, voilà que j'y vole.

SCÈNE VI.

Lifette, Valère.

VALÈRE.

Le maraud! Tout devrait être déjà prêt. Je ne fais ce qui me retient de courir après lui pour lui arracher les oreilles.

LISETTE.

De grâce, monſieur, ne lui arrachez rien ? Il doit être mon époux, & je veux un mari complet.

VALÈRE.

On ne peut lui refuſer ſa grâce en voyant tes beaux yeux.

LISETTE.

Vous êtes auſſi galant que vif.

VALÈRE.

C'eſt vrai. Je te quitte, Lisette, je vais moi-même faire mes apprêts, tant j'appréhende qu'on les faſſe de travers.

LISETTE.

Et moi, monſieur, je retourne auprès de madame, la maintenir dans ſes bonnes diſpoſitions à votre égard.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

Valère, ſeul.

Va, Liſette, va vite. Elle eſt vraiment ſerviable, cette fille. C'eſt à elle ſeule que je dois mon bonheur, & je dois aſſurer le ſien.

M. RICHARD, *qu'on ne voit pas.*

C'était un ivrogne, un gourmand, & j'ai bien fait de le renvoyer.

VALÈRE.

J'entends monſieur Richard. Eh! vite, eh! vite, cédons-lui la place.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

M. Richard, Hortenſe.

M. RICHARD.

Oui, ma chère enfant, il aime trop la vie, & je ne dois pas faire cas de pareilles gens.

HORTENSE.

Pourquoi, donc, mon petit papa, ne pas aimer la vie quand on en fait bon uſage?

M. RICHARD.

Et qui peut ſe flatter d'en faire bon uſage?

HORTENSE.

Vous-même, qui prévenez vos amis sur leurs beſoins, qui êtes généreux, qui vous occupez ſans ceſſe du bien de votre fille, de votre chère Hortenſe; qui lui donnez même aujourd'hui pour mari celui qui a fixé ſon choix.

M. RICHARD.

Tu me parles de mariage. Je croyais d'abord qu'il devait & pouvait te rendre heureuſe; mais j'ai vu aſſez tôt, Dieu merci, que c'était pour toi le comble de tous les maux. J'entrevois des larmes qui tombent de tes yeux. Oh ! la pauvre enfant, c'eſt de joie qu'elle pleure. Adieu, ma chère enfant, adieu.

SCÈNE IX.

Hortenſe, ſeule.

Que je ſuis malheureuſe d'avoir un père dont la folle manie détruit la bonté de ſon cœur! Valère m'a bien promis de le corriger. Hâte-toi donc, cher amant, d'apporter le remède à ce mal qui me tourmente & me déſeſpère.

ARLEQUIN, *qui a entendu les derniers mots.*

Le remède eſt dans cette fiole, le daron va l'avaler, & tout ira bien, ſangodémi !

HORTENSE.

Puiſſes-tu dire la vérité, mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

La vérité véritablement véritable...L'apothicaire me l'a bien garanti. Si ça ne faiſait pas ſon effet, mille millions de mortiers! c'eſt que M. Pilon ſerait pilonné, oui... La ſalle eſt toute préparée, nos coſtumes ſont prêts; allons, mademoiſelle, venez mettre la main à la pâte...

(*Ils ſortent.*)

ACTE III

Le théâtre repréſente les Enfers.

SCÈNE PREMIÈRE.

Valère ſeul, examinant le local.

C'eſt fort bien diſpoſé; ſi je n'avais pas moi-même préſidé à cet arrangement, je me croirais vraiment aux enfers. Mais c'eſt lui, M. Richard, comme il ſera ſurpris à ſon réveil!

SCÈNE II.

Arlequin, Valère.

ARLEQUIN, *accourant.*

Monſieur! monſieur! M. Richard vient d'éternuer, ça ne dérange-t-il rien à la choſe?

VALÈRE.

A ton air pâle, tu m'as fait peur; non, non, ça n'y fait rien : ce dormitif qu'il a pris dans ſon café l'aſſoupit, mais ne lui ôte pas les facultés d'un vivant.

ARLEQUIN.

Dam! c'eſt que je craignais....

VALÈRE.

Raſſure-toi, nous avons un quart d'heure à nous... Mais, quoi! tu ne ſonges pas à t'habiller en Pluton?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ferai pas long à me pelotonner, je ferai auſſitôt prêt que ces dames... Mais vous-même?

VALÈRE.

Ne t'inquiète pas, va faire ta toilette.

ARLEQUIN, *riant*.

Oh, oh, oh, oh, je vais avoir bonne tournure. (*Il ſort, il revient.*) Monſieur, voici notre Mégère & la belle Didon.

VALÈRE.

Ah! bravo! bravo!

ARLEQUIN.

Braviſſimo! Madame eſt très-bien ſous ce coſtume, & je ſuis ſûr qu'elle jouera ſon rôle d'après nature.

VALÈRE.

Mais va donc t'habiller.

ARLEQUIN.

Je ne fais qu'un ſaut.

SCENE III.

Valère, Hortenſe, Madame Richard.

VALERE.

Ah! ma chère Didon, je vous quitte, non pas comme Enée, pour vous être infidèle, mais pour revenir auprès de vous & plus tendre & plus conſtant.

Mme RICHARD.

En voyant, monſieur, le zèle que vous mettez à corriger mon mari, je vous trouve de plus en plus digne de poſſéder la main de ma fille. Mais je crois que nous étions convenus de faire tranſporter monſieur Richard tout endormi dans ce ſalon.

VALÈRE.

C'était bien d'abord mon plan, mais j'ai trouvé mieux de le faire mettre tout à fait à l'entrée de cette ſalle, pour, à l'inſtant qu'il s'éveillera, mettre les diables à ſes trouſſes.

HORTENSE.

Mon cher couſin, c'eſt pour moi le plus grand bonheur que de me prêter à tout ce ſtratagème. Que n'eſt-il fini, & que ne ſommes-nous tous heureux!

VALÈRE.

Nous le ferons, ma belle, & même avant peu. Je reviens à l'inſtant.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

Arlequin, Madame Richard.

ARLEQUIN, *habillé en Pluton, éternuant.*

Apſit! apſit! apſit! Trois éternuements de plain-pied qu'il vient encore de faire.

Mme RICHARD.

Ah! c'eſt le ſeigneur Pluton.

ARLEQUIN.

Oui, madame Mégère, c'eſt lui-même qui eſt bien votre petit valet.

Mme RICHARD.

Daignez monter ſur votre trône, Majeſté diabolique.

ARLEQUIN.

Diabolique vous-même... Mais c'eſt bien haut, ça.

Mme RICHARD.

Il faudra pourtant y monter.

ARLEQUIN.

Non pas, non pas, je perdrais la tramontane ; je tomberais & je me fendrais la cervelle, me démettrais le bras, me disloquerais le..... Voyez donc le beau coup de théâtre que ça ferait....

SCÈNE V.

Valère, les précédents.

VALERE.

Me voilà prêt, monſieur eſt où il doit être ; il commence à ſe frotter les yeux , retirons-nous, retirons-nous.

(*L'orcheſtre joue.*)

SCÈNE VI.

Les démons, devant & derrière M. Richard, ſont à le tourmenter.

M. RICHARD, *se débattant.*

Miſéricorde ! laiſſez-moi tranquille.

UN DIABLE.

Tu t'es donné la mort, tu es notre gibier.

(*L'air continue.*)

M. RICHARD.

Ah! dieux! par pitié, retirez-vous.

LE DIABLE.

Oui, par pitié nous allons te griffer. Heureusement pour toi, Pluton nous appelle : ne t'impatientes pas, nous allons revenir.

SCÈNE VII.

M. Richard, seul.

Quoi! je suis aux enfers! Ciel! est-il possible? Je me serais donné la mort sans m'en apercevoir? J'aperçois des ombres qui s'avancent, interrogeons-les... Pourriez-vous me dire où je suis & qui vous êtes?

VALERE, *en Romain.*

Qui je suis, moi?.. Caton d'Utique, qui me tuai de désespoir, parce que la république romaine avait été renversée par César.

DIDON.

Et moi, cette tendre Didon, qui me donnai la mort après avoir été trompée par l'infidèle Enée.

VALÈRE.

Mais avez-vous ſubi votre jugement ?

M. RICHARD.

Quel jugement ?

VALERE.

Celui que tout nouveau venu doit ſubir, & qui eſt terrible. Mais fuyons, fuyons, j'aperçois les Furies qui nous cherchent, & Pluton lui-même qui vient dans ces lieux.

SCÈNE VIII.

Arlequin-Pluton marche juſqu'au moment où il eſt ſur le trône.

ARLEQUIN.

Halte-là !.. Mais quel eſt encore ce vaurien, ce maroufle qui s'eſt aviſé de prévenir la mort? Réponds à ma queſtion. Qui a pu te dégoûter de la vie? Tu ne parles pas! Je vais te faire

délier la langue. Que Mégère paraiſſe, qu'elle s'arme de ſes fouets & qu'elle étrille d'importance ce coquin, pour lui rendre la parole.

MÉGÈRE, *paraiſſant.*

Que faut-il faire, ſeigneur Pluton?

ARLEQUIN.

Donner cent coups d'étrivières à ce pendard.

MÉGÈRE.

J'y ſuis toute préparée.

M. RICHARD.

C'eſt en vain que tu crois m'épouvanter; de mon vivant je n'ai jamais craint ma femme, qui était encore plus méchante que toi.

MÉGÈRE.

Il blaſphème, ſeigneur; cent coups de plus, n'eſt-il pas vrai?

ARLEQUIN.

Tout beau! belle dame; je ſuis plus indulgent & je lui pardonne ce blaſphème; mais puiſqu'il ſe refuſe de répondre à mes queſtions, je vais moi-même rappeler à ſa conſcience les crimes dont il eſt coupable. Dis-moi, tu avais à ton ſervice un nommé Arlequin?

M. RICHARD.

Oui, un fripon qu'il ne faudra pas épargner, car il eſt deſcendu dans votre empire.

ARLEQUIN.

Houaif! les étrivières; les étrivières, on te les donnera tout à l'heure. Pourſuivons: je ſais que tu lui as donné des coups de canne, que tu l'as même mis à la porte parce qu'il n'a pas voulu ſe pendre...

M. RICHARD.

Comment! Eſt-ce qu'un maître n'a pas le droit de battre un impertinent, un lâche poltron?

ARLEQUIN.

C'en eſt trop! Agiſſez, Mégère! Paraiſſez, démons, & mettez-le dans l'huile bouillante pour le rafraîchir.

M. RICHARD.

Grâce! ſeigneur Pluton, grâce!

MÉGÈRE.

Ne vous laiſſez point attendrir? Point de miſéricorde pour ce malheureux.

ARLEQUIN.

Si fait, je ſuis bon diable. Je vais lui offrir les moyens d'échapper aux châtiments qu'il mérite. D'abord, demande pardon à ce pauvre Arlequin que tu as ſi maltraité; c'eſt moi qui le repréſente.

M. RICHARD.

Vous, ſeigneur, le dieu des enfers, Pluton, le repréſentant de ce faquin ?...

ARLEQUIN.

Hein ! tu veux donc.....

M. RICHARD.

Eh bien ! oui, je lui demande pardon.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſatisfait de ton obéiſſance ; mais ce n'eſt pas tout. Conſens-tu que je marie ces deux ombres que tu vois ici préſentes ?

M. RICHARD.

Vous êtes bien le maître là-deſſus.

ARLEQUIN.

Non, il me faut ton conſentement, ſinon...

M. RICHARD.

Eh bien! oui, j'y confens.

ARLEQUIN.

Ta foumiffion m'intéreffe en ta faveur, je veux faire encore plus pour toi : tu es mort & je te rappelle à la vie.

M. RICHARD.

Bon, fi j'étais veuf; mais ma femme?

ARLEQUIN.

Eh bien! ta femme vaut plus que tu ne mérites : c'eft ta folle manie qui te la faifait craindre, parce qu'elle s'oppofait à tes extravagances; mais je ne veux te rendre à la vie, qu'autant que tu vas figner de ton fang que tu renonces à ta folie pour jamais.

M. RICHARD.

Oh! oui, j'y renonce.

ARLEQUIN.

C'eft de tout ton cœur : ne va pas tromper le diable, au moins.

M. RICHARD.

Oh! oui, oui, de tout mon cœur.

ARLEQUIN.

Oh ! ſangodémi, nous ſommes tous heureux. Monſieur Caton l'Étique l'avait bien prédit.

VALÈRE.

Oui, monſieur Richard, nous ſommes tous heureux.

M. RICHARD.

Eh quoi ! où ſuis-je donc ?

ARLEQUIN.

Eh ! ſangodémi, vous êtes chez vous : la farce eſt jouée ; moi, trop heureux de l'avoir fait réuſſir ; mais c'eſt à vous, meſſieurs, à certifier ſon ſuccès.

Mme RICHARD.

Oui, mon tendre ami, tu es dans ton ſalon que nous avons fait ainſi décorer pour te jouer cette pièce, dont nous te conterons le détail en ſoupant.

M. RICHARD.

Vous l'avez très-bien jouée, mes amis, & ma reconnaiſſance.....

ARLEQUIN.

Bon, de la reconnaiſſance ; mais ſurtout tenez votre promeſſe, ſangodémi, & ayez toujours devant les yeux cette maxime :

AIR : *Des dettes.*

Quelque triſte que ſoit ſon ſort,
Soi-même ſe donner la mort,
C'eſt étrange manie.
Malgré les plus fâcheux deſtins,
Malgré les ſoucis, les chagrins,
Ma foi, vive la vie !





LE NAIN JAUNE

OU

QUIRIBIRINI

PIÈCE FÉERIE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES :

LE NAIN JAUNE,
FLORESTAN, *prince de* ***,
ARLEQUIN, *son écuyer*,
ILCANOR, *magicien, roi des Iles Noires*,
ROSEMONDE.

ACTE I

Le théâtre repréſente une chaumière ; ſur un des côtés eſt une énorme bouteille, ſur laquelle eſt écrit *Eſſence;* du côté oppoſé un bahut praticable.

SCÈNE PREMIÈRE.

Arlequin d'abord, enſuite Floreſtan.

(*Arlequin entrant avec précaution. Il ſalue de tout côté, enſuite il appelle ſon maître.*)

ARLEQUIN.

Seigneur Floreſtan !

FLORESTAN.

Je ne vois perſonne.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus.

FLORESTAN.

Il paraît que cette chaumière n'eſt point habitée.

ARLEQUIN.

Tant pis, mon prince... Nous n'y trouverons point à manger & j'ai une faim!...

FLORESTAN.

Gourmand! qui ne penſe qu'à manger! N'as-tu pas bien déjeûné avant de partir?

ARLEQUIN.

Oh! oui, parlez-moi de ça! Quatre pruneaux & deux noiſettes.

FLORESTAN.

Et tu n'as rien laiſſé?

ARLEQUIN.

Sangodémi, ne fallait-il pas encore inviter une demi-douzaine d'amis? Et dire que c'eſt à peu près mon régime de chaque jour... Auſſi, je m'amoindris, je fonds à vue d'œil. Mais que regardez-vous ainſi, mon prince?

FLORESTAN.

Cette porte qui conduit, ſans doute, dans une autre pièce. Entrons-y.

ARLEQUIN.

Entrez-y tout ſeul, mon prince. Quant à moi, je demeure.

FLORESTAN.

Que crains-tu donc ?

ARLEQUIN.

Tout abſolument, depuis que nous ſommes ſortis de notre pays pour courir après une femme, que nous ne reverrons peut-être jamais.

FLORESTAN.

Infortunée Roſemonde !

ARLEQUIN.

Nous n'avons eu que méſaventures ſur méſaventures. Vous avez manqué périr mille fois pour une.

FLORESTAN.

Hé! que m'importe la vie ſans Roſemonde !

ARLEQUIN.

Ah ! voilà qui eſt bien dit ! Il y a deux mois que cette belle princeſſe vous fut enlevée au moment où vous alliez devenir ſon époux ; vous réſolûtes auſſitôt de courir la pretantaine juſqu'à ce que vous l'euſſiez retrouvée ; en ſerviteur fidèle, je vous ai ſuivi, & depuis notre départ, nous n'avons rien appris, ſinon que la princeſſe avait été enlevée par un magicien ; mais lequel ? Nous nous ſommes embarqués, mais nous avons fait naufrage & ſur le point d'être engloutis, nous

avons pu, à force de lutter contre les flots, aborder ſur cette plage inconnue... Cette cabane s'eſt offerte à nos regards : nous y avons pénétré, & d'après ce que je crains, nous n'avons échappé à la fureur de l'onde que pour périr miſérablement de faim ici.

UNE VOIX.

Tu te trompes, Arlequin.

ARLEQUIN, *tombant de frayeur.*

Ah ! mon Dieu ! on a parlé !

FLORESTAN.

En effet, j'ai entendu...

ARLEQUIN.

Tenez, mon prince, allons-nous-en. Nous ſommes dans l'habitation de quelque ſorcier, qui nous tuera s'il nous trouve. Décampons, décampons.

(*Fauſſe sortie.*)

(*Une grille barre la porte.*)

Oïmé ! voilà que ça commence. Nous mourrons ici, c'eſt ſûr.

LA VOIX.

Tu te trompes, te dis-je, demande ce que tu voudras.

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, donnez-nous à manger pour quatre ! — Je mangerai pour trois, d'abord.

(*Une table magnifiquement servie sort de terre.*)

Ah ! cette vue me raſſure & me réjouit. Voyez donc, mon prince. Je croyais n'avoir faim que pour trois... Je me trompais ! Je vais manger pour ſix. Mettez-vous donc à table.

FLORESTAN.

Je n'ai beſoin de rien.

ARLEQUIN.

Je vais boire à la ſanté de l'hôte généreux qui me fait faire une ſi bonne chère.

FLORESTAN.

Tu n'y ſonges pas, Arlequin ; ſi ce repas t'était ſervi par le diable ?

ARLEQUIN.

Sangodémi ! mon prince, vous me troublez la digeſtion.... Mais non, cela ne ſaurait être... car, enfin.

AIR : *du Petit Courrier.*

Si c'eſt le diable qui me ſert,
Vous conviendrez, mon très-cher maître,
Que je puis fort bien me permettre
De le chanter pour le deſſert.

Oui, vraiment! je ferais coupable
Si je ne répétais ici
Qu'à coup fûr c'eft un fort bon diable,
Que celui qui me traite ainsi.

(*La table eft entraînée.*)

Hé bien, hé bien. Voilà qu'elle difparaît! Et je n'ai pas pris mon café! Un inftant! il faut que je la rattrape, et je profiterai de l'occafion pour infpecter la maifon & tâcher de découvrir fon propriétaire. (*Il fort du côté par où la table a difparu.*)

SCÈNE II.

Floreftan, le Nain Jaune.

LA VOIX.

Floreftan! Floreftan!

FLORESTAN.

On m'a nommé!... D'où vient cette voix?

LA VOIX.

Regarde de ce coté. Vois cette énorme bouteille; elle renferme ton bonheur.

FLORESTAN.

Mon bonheur, dis-tu? Qui que tu fois, être inconnu, apprends-moi ce que je dois faire pour l'obtenir?

LA VOIX.

La briſer, & tu y trouveras un ami & un protecteur.

FLORESTAN.

Dois-je croire?...

LA VOIX.

Tu héſites?

FLORESTAN.

Après tout, que riſqué-je? (*Il s'approche de la bouteille qu'il brise en éclats. — Coup violent de tonnerre. — Au milieu d'une épaiſſe fumée apparaît le* NAIN JAUNE; *il a une longue queue au bas des reins.*)

LE NAIN, *ſautant à terre.*

Reçois mes remerciements, mortel courageux, qui a brisé la priſon où je gémiſſais depuis trois mille ſept cent treize ans.

FLORESTAN.

Daignez m'expliquer...

LE NAIN.

Je vais ſatisfaire ta curioſité! Je me nomme le Nain Jaune. Mes fonctions ſont, ſur la terre, d'aider les chevaliers fidèles

et braves comme toi. Un méchant enchanteur, le roi des Iles Noires, jaloux de ma miſſion, parvint à force de conjurations à me ſoumettre à ſon pouvoir ; il m'enferma dans cette bouteille où j'aurais pu demeurer éternellement, ſi un heureux haſard ne t'avait amené en ces lieux. Tu m'as arraché à ma priſon ; je ne mettrai point de bornes à ma reconnaiſſance.

SCÈNE III.

Les mêmes, Arlequin.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai bien viſité toute la maiſon & je n'y ai pas trouvé un chat. (*Apercevant le Nain.*) Sangodémi ! Vous êtes en ſociété ? Si c'eſt le maître de l'établiſſement, il n'eſt pas beau.

FLORESTAN.

Silence, maroufle.

LE NAIN.

Floreſtan, je connais le but de ton voyage : tu es à la recherche de la belle Roſemonde... Hé bien, je veux te la faire retrouver, & cela avec d'autant plus de bonheur, que celui qui te l'a ravie eſt ce maudit enchanteur à qui j'ai dû ma trop longue captivité, le perfide Ilcanor.

FLORESTAN.

Quoi! il ſe pourrait?...

ARLEQUIN.

Voilà qui eſt curieux!

LE NAIN.

Sache donc que Roſemonde eſt renfermée dans une île qu'on appelle l'*Ile Inacceſſible*. Tous les efforts pour y pénétrer ſans taliſman feraient vains, & une mort terrible deviendrait le prix de ton audace.

ARLEQUIN.

Oh! là! là! Je ſuis tout tremblant, rien que d'y penſer! Je ſuis ſûr que je ſuis blême.

LE NAIN.

Mais je vais, grâce à des charmes ſecrets, t'y tranſporter toi & ton écuyer, ſans que vous ayez aucun péril à redouter.

ARLEQUIN.

Oïmé! nous tranſporter! Eſt-ce que nous allons nous envoler?

FLORESTAN.

O mon généreux protecteur, je m'abandonne à vous.

LE NAIN.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Sans redouter aucun malheur,
Je vais, en moins d'une feconde,
Grâce à mon métier d'enchanteur,
Te faire revoir Rofemonde.

FLORESTAN.

Partons, feigneur, fans héfiter !

ARLEQUIN.

Mais je ne vois pas de voiture... .

LE NAIN.

Je faurai, pour vous tranfporter,
En trouver une lefte & fûre. (*bis.*)

(*Le Nain touche de fa baguette le bahut qui fe transforme en nuage, fupportant un char volant que traîne un griffon, fur lequel fe place le petit Nain. — Le théâtre change & repréfente un beau jardin ; un banc eft au pied d'un arbre.*)

SCENE IV.

Rofemonde, feule.

Hélas ! je ne fais où porter mes pas pour trouver le repos. Ce lieu charmant, ce fite délicieux, malgré toutes les féduc-

tions qui m'y entourent, n'eſt qu'une priſon que je maudis, & d'où je ne puis m'échapper ; le maître odieux qui commande ici en ſouverain veille trop bien ſur ſon infortunée victime !... Que je ſuis à plaindre ! Et Floreſtan qu'eſt-il devenu ? Hélas ! il ne me reſte rien ! pas même la dernière conſolation des malheureux... l'eſpérance. (*Se levant.*) On vient de ce côté !... ô ciel ! c'eſt mon infâme perſécuteur. Ah ! fuyons... (*Statues descendant de leurs piédeſtaux.*)

(*Elle veut fuir, mais des gardes qui étaient cachés ſe montrent & lui interceptent le paſſage.*)

SCÈNE V.

Roſemonde, Ilcanor.

ILCANOR.

Vous le voyez, Roſemonde, vous tenteriez vainement de vous ſouſtraire à ma vigilance. Hé ! pourquoi fuir ma préſence ? Vous refuſerez-vous donc toujours à recevoir les vœux d'un roi qui ne veut que votre bonheur ?

ROSEMONDE.

Votre aſpect m'eſt odieux & vos diſcours ſont un outrage. Sachez que je ne veux pour époux que Floreſtan.

ILCANOR.

Roſemonde, je ne puis tolérer plus longtemps un tel lan-

gage... Vous oubliez trop que vous êtes en ma puiſſance, & déſormais votre liberté dépendra de votre ſoumiſſion. (*L'obſcurité eſt venue, — on entend rouler le tonnerre.*) Mais que ſignifient ces ſignes précurſeurs de quelque événement? Suis-je menacé de quelque péril? Oui! mon art m'apprend que mon rival eſt près de moi. (*Regardant dans la couliſſe.*) O ciel! c'eſt lui-même. Mais qu'ai-je vu? Le Nain Jaune l'accompagne... Qui donc l'a délivré de mes enchantements?

SCÈNE VI.

Roſemonde, Ilcanor, le Nain, Floreſtan, Arlequin.

LE NAIN.

Ilcanor, le jour la veangence approche : rends-nous Roſemonde, ou crains tout de notre courroux!

ILCANOR.

Ah! perfides ennemis, vous croyez Ilcanor ſans moyens de lutter! Bientôt vous allez être détrompés... A moi, puiſſances infernales, délivrez-moi de ces traîtres! Toi, Roſemonde, deviens une ſtatue, & toi, Floreſtan, vas au fond des entrailles de la terre recevoir le juſte châtiment de ta témérité! (*Roſemonde eſt devenue immobile & ſa figure eſt devenue en marbre; elle eſt entourée de ſtatues qui forment un groupe. — Floreſtan s'eſt abîmé au milieu des flammes.*) Quant à toi, odieux Nain Jaune...

LE NAIN.

Quant à moi, j'échappe à ton pouvoir. (*Il difparaît dans l'arbre. — Arlequin s'eft fauvé.*)

ACTE II

Le théâtre repréfente un fite défert & affreux, une caverne à droite.

SCÈNE I.

Arlequin, courant.

Ouf! je n'en puis plus. Reprenons haleine. Ah! mon Dieu, mon Dieu, que c'eft donc terrible ce qui vient de fe paffer! Mon pauvre maître tombé dans un grand trou; le Nain difparu & mam'zelle Rofemonde changée en ftatue! Pauvre femme! elle ne pourra plus parler. Et moi, qui, à force de courir, me trouve tranfporté dans cet affreux pays, où je ne refterai pas longtemps fans mourir de faim, ou fans être dévoré par les animaux féroces. Mais n'ai-je pas entendu quelqu'un qui s'avance?

UN ÉCHO.

Avance.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! on me répond ! ai-je bien ouï ?

L'ÉCHO.

Oui.

ARLEQUIN.

La frayeur s'empare de moi. Tout mon corps tremble.

L'ÉCHO.

Tremble ! ! !

ARLEQUIN, *tombant par terre.*

Oh ! là ! là ! Seigneur Génie, accorde-moi la vie & je donne tout ce que je poffède, fi tu l'ordonnes.

L'ÉCHO.

Donnes.

ARLEQUIN, *fe relevant.*

Mais je fuis fou ! c'eft un écho qui eft ici. Parbleu ! il vaut encore mieux caufer avec un écho que de caufer tout feul. Celui-ci a l'air très-complaifant ; amufons-nous.

L'ÉCHO.

Amufons-nous.

(*Un ours fort debout de la caverne.*)

ARLEQUIN.

Oïmé ! je ſuis mort !

L'OURS.

Je te fais donc peur auſſi ?

ARLEQUIN.

On ne peut pas plus.

L'OURS.

Eh ! bien, vois-moi ſous ma véritable forme. (*Il change & on voit le Nain Jaune.*) Reconnais le protecteur de ton maître.

ARLEQUIN.

Alors, monſieur le Nain Jaune, vous le protégez bien mal, ou vous n'avez guère de puiſſance.

LE NAIN.

Je ne puis changer le deſtin ; mais je le ſauverai encore de bien des maux & ce ſera par toi.

ARLEQUIN, *ſaluant.*

Vous êtes bien bon ! mais ſi j'avais le pouvoir de ſauver quelqu'un, je commencerais par me ſauver moi-même.

LE NAIN.

Ne répliques pas & obéis. Écoute, je vais te confier le talifman que le fort a défigné. Arrache-moi la queue.

(*Il fe retourne.*)

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, vous voulez rire. Je vous ferai mal.

LE NAIN.

Ne crains rien & arrache, te dis-je ; tel eft l'ordre du deftin. (*Arlequin arrache la queue. — Lazzis.*) Lorfque tu défireras quelque chofe, tu n'auras qu'à l'agiter, en prononçant ce mot tout-puiffant : *Quiribirini !*

ARLEQUIN.

Quiribirini !... Je ne pourrai jamais dire ce mot-là.

LE NAIN.

Il fuffit. Je te quitte. Souviens-toi que lorfque tu voudras revoir ton maître, ce mot talifmanique te rapprochera de lui à l'inftant même. Mais fouviens-toi auffi qu'il eft fans effet pour la délivrance de la princeffe.

(*Il fort.*)

SCÈNE III.

Arlequin, ſeul.

Ce que c'eſt que de nous! avec cette queue & un *Quiribi-rini*, proféré à propos, je peux bouleverſer la nature entière! C'eſt incompréhenſible... Ah! ça, moi qui bavarde là, tandis que je devrais m'occuper de mon pauvre maître....

FLORESTAN, *dans la caverne.*

AIR : *Tandis que tout ſommeille.*

Dans une tour obſcure
Un priſonnier gémit;
Sans ſecours il languit,
Étendu ſur la dure.
Qui le plaindra,
Le ſoutiendra,
Dans ſa douleur profonde?
Plus jamais pour lui de bonheur!
Ni plus de repos pour ſon cœur...
Hélas! il a dans ſon malheur
Entraîné Roſemonde!

ARLEQUIN.

Je ne me trompe pas! c'eſt ſa voix... ce bon maître... il faut le conſoler. Entrons.

(Il ſe dirige vers la caverne. — Une licorne en ſort & vomit des flammes.)

Oh ! tu ne me fais pas peur. *Quiribirini !*

(Il agite la queue, la licorne diſparaît. Un rideau de nuages la remplace & maſque l'entrée de la caverne.)

Qu'eſt-ce que cela veut dire? des nuages ! Eſt-ce que ce ferait ſa priſon ? elle ſerait d'un nouveau genre... Allons, *Quiribirini!*

(Les nuages ſe diſſipent & laiſſent voir une cage de fer, dans laquelle eſt couché Floreſtan.)

SCÈNE IV.

Arlequin, Floreſtan.

ARLEQUIN.

Oh ! mon pauvre maître, c'eſt Arlequin, votre écuyer dévoué qui vient vous ſauver.

FLORESTAN.

Bon ſerviteur ! Et Roſemonde ? ma chère Roſemonde?

ARLEQUIN.

Vous la reverrez. Mais vous êtes bien mal pour faire la converſation. Attendez un peu que je vous délivre. *Quiribirini !* *(Les barreaux de la cage tombent.)*

FLORESTAN.

Cher Arlequin! grâce à toi, me voilà libre. Maintenant, courons fauver la princeffe.

ARLEQUIN.

Nous ne le pouvons pas.

FLORESTAN.

Ciel, que me dis-tu?

ARLEQUIN.

Ce que m'a dit le Nain Jaune, votre protecteur, qui a bien voulu détacher fa queue en votre faveur.

FLORESTAN.

Peu m'importe le fecours d'un talifman! Je la fauverai ou je périrai.

ARLEQUIN.

Vous périrez, mais je ne vous quitte pas. Je vais effayer l'effet de mon *Quiribirini ;* mais j'ai bien peur de faire chou blanc. *Quiribirini !*

(*Le théâtre change & repréfente une forêt.*)

Nous voilà revenus dans la forêt qui eft voifine des domaines du roi des Iles Noires, votre rival.

FLORESTAN.

Et c'eſt ma fatale imprudence qui cauſe le malheur de tout ce qui m'eſt cher, & ſans le Nain Jaune...

ARLEQUIN.

Vous ſeriez encore en cage. Vous voyez que monſeigneur le Nain Jaune avait bien ſes motifs pour vous interdire de ſonger à Roſemonde, puisque vous ne pouvez rien pour elle.

FLORESTAN.

Silence ! quelqu'un vient... c'eſt elle...

ARLEQUIN.

De grâce, ſeigneur, de la prudence, cachons-nous dans ce fourré ; peut-être le ciel nous inſpirera-t-il.

SCENE V.

Les mêmes, cachés, Roſemonde.

ROSEMONDE

Rien ne peut me faire oublier mes peines ; mes malheurs ſont ſi grands que la mort ſeule peut y mettre un terme. Ah ! Floreſtan, qu'êtes-vous devenu ?

FLORESTAN.

Je ne puis réſiſter plus longtemps. (*Se montrant.*) Ah! divine Roſemonde !

ARLEQUIN.

Mon prince, quelle imprudence!

SCÈNE VI.

Les mêmes, Ilcanor.

ILCANOR.

Téméraire ! Je vous tiens donc en ma puiſſance ! Rien ne pourra vous y ſouſtraire & ma vengeance ſera terrible.

(*Le maſſif d'arbres s'entrouvre, & le Nain Jaune en ſort.*)

Tu t'abuſes, Ilcanor. Les deſtins ont prononcé ! Roſemonde ſera rendue à Floreſtan, ſon époux, & toi, méchant génie, tu vas redevenir ce que tu étais avant de paraître ſur la terre, & tu expieras aux enfers, par les plus cruels ſupplices, tes nombreux forfaits.

(*Ilcanor change à vue & eſt transformé en furie. — Tonnerre. — Il s'enfonce avec des diables.*)

ILCANOR.

O fureur !

LE NAIN JAUNE.

Vous, belle princeſſe, & vous, Floreſtan, recevez le prix de vos vertus & de vos infortunes, & qu'une longue ſuite de proſpérités vous faſſe oublier les pénibles épreuves que vous avez eu à ſubir.

ARLEQUIN.

Et moi, monſeigneur le Nain, vous ne m'abandonnerez pas?

LE NAIN.

Non, ſans doute.

FLORESTAN.

Tu feras du repas de noce.

ARLEQUIN.

Grand merci! Je m'en lèche les doigts d'avance. Mais dites-moi que dois-je faire du dépôt que vous m'avez confié?

(*Il montre la queue.*)

LE NAIN.

Je le reprends. (*La queue va ſe rattacher à ſes reins.*) Ce taliſman t'eſt déſormais inutile, & il peut ſervir à d'autres infortunés.

(*Le théâtre a changé & repréſente un ſuperbe palais, que viennent éclairer les flammes de Bengale.*)

ARLEQUIN, *au public.*

AIR : *de la Famille de l'apothicaire.*

De ce cont' jaune qu'on a pris
Dans la Bibliothèque bleue,
Si vous comprenez tout le prix,
Ah ! meſſieurs, fût-ce d'une lieue !
Prouvez-nous en venant nous voir,
Quand vous devriez faire queue,
Que notre ſuccès de ce ſoir
N'eſt pas trop tiré par la queue.





L'ILE DES PERROQUETS

OU

Il ne faut pas toujours se fier à la parole.

PERSONNAGES :

UN OFFICIER,
DEUX HOMMES (domestiques), *dont le premier gascon, si l'on veut,*
UNE DAME,
UN MATELOT, *patron du canot,*
DES PERROQUETS, *parlant,*
UN SINGE,
UN SERPENT, } *muets.*
UN TIGRE,

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre repréfente une forêt. Dans le fond, on voit la mer par un côté; fur l'un des côtés, une caverne fous un rocher. A l'ouverture, l'orcheftre fait entendre un bruit de tempête, qui s'appaife par degrés. Enfuite, l'orage ceffe tout-à-fait, comme dans *Zémire & Azor*. C'eft le matin — Au lever du rideau, on voit paraître deux hommes, en défordre, & s'appuyant l'un fur l'autre.

LE PREMIER HOMME, *au fecond*.

Ah! mon pauvre ami, quelle terrible chofe qu'un naufrage!... Hier au foir, nous avons foupé tranquillement dans un vaiffeau où nous avions chacun un bon maître, bien riche, & qui nous aurait fait notre fortune au retour de ce voyage, dans lequel ils avaient déjà gagné des fommes immenfes...; nous ne penfions qu'à rire, boire & manger, fans avoir rien à faire que de les fervir à table..., lorfque, après un excellent fouper, la tempête nous a donné un cruel deffert : notre vaiffeau fut brifé. Maîtres & valets, capitaine & matelots ont été précipités dans la mer. En guife de liqueur fine, nous avons bu l'onde amère & falée, au point d'en avoir une fière indigeftion.

LE SECOND.

Oh oui! Et ce qui eft pire encore, c'eft que pour nous guérir de cette indigeftion-là, nous allons fans doute être dévorés, dans cet endroit fauvage, par les animaux féroces qui l'habitent.

LE PREMIER.

Ah Dieu! quelle déplorable fin pour de braves jeunes gens comme nous, qui avions ſi bonne envie de vivre!... Ah! pourquoi l'ambition m'a-t-elle fait quitter les bords fortunés de la tranquille Garonne?

LE SECOND.

Et moi, le Pont-Neuf & la Samaritaine!... Ah! ſi je pouvais revoir la Butte-Montmartre et les ânes du moulin oùs que mon père était meunier, je ne voudrais plus jamais les quitter...

LE PREMIER.

Oh ben, oui! t'as beau regretter tes ânes, c'eſt des tigres & des lions que j'allons trouver ici à leur place.

LE SECOND.

Et quand je n'en trouverions pas, mon cher camarade, pour nous manger tout vivans, faudra toujours que je mourions, faute de pouvoir manger nous-mêmes... Car v'là, moi, que je me ſens une faim enragée.

LE PREMIER.

Et moi de même, pour le moins.... Et ce qui m'effraye, c'eſt que je me rappelle que j'ai entendu, dans le vaiſſeau, mon maître lire un livre oùs qu'il diſait que des malheureux qui avaient fait naufrage comme nous, dans une île, avaient fini par être obligés de ſe manger eux-mêmes, l'un après l'autre.

LE SECOND.

Miséricorde! tu me fais frémir! Ah! mon cher! (*Se jetant à genoux devant lui.*) Est-ce que tu aurais le cœur de me croquer comme ça? Oh! promets-moi que tu ne me mangeras jamais.

LE PREMIER, *se jetant de même.*

Et toi, jure-moi que tu ne profiteras pas de mon sommeil pour m'étrangler...

LE SECOND.

Oui! je te le jure, à condition que tu m'en fasses autant.

LE PREMIER.

Eh ben! moi de même, & je veux que ta chair m'empoisonne, si jamais j'y touche.

LE SECOND.

Et moi, que le premier morceau que j'avalerai de toi m'étrangle...

(*Ils se donnent la main & se relèvent.*)

Embrassons-nous, mon ami, pour assurer notre serment.

LE SECOND.

De tout mon cœur! Mais, ne vas pas me mordre, toujours!...

LE PREMIER.

Eh ! ne crains rien. Nous avons befoin l'un de l'autre pour nous défendre contre les animaux... & ne fût-ce que des rats que nous trouverions dans l'île, ça nous foutiendra toujours quelque temps.

LE SECOND.

Allons, v'là qu'eft dit... Et nous jurons fraternité entre nous, & guerre à mort à tous les rats.

(*Ils s'embraffent.*)

LE PREMIER.

A préfent, voyons à chercher, chacun de notre côté, & le premier qui fera une heureufe découverte, appellera l'autre pour l'aider. Tiens, je m'en vas fureter par là ; toi, tourne par ici.

(*Le premier s'en va.*)

SCÈNE II.

Le fecond homme.

Je lui fouhaite bonne chance! Mais, ma foi, je fuis trop faible & trop exténué pour me mettre à courir le bois, & à rifquer de rencontrer quelque loup, au lieu d'un rat que j'aurais encore bien de la peine à attraper... Je ferai bien

mieux de me repofer là un peu au foleil. On dit que : « qui dort dîne, » & fi je peux endormir mon eftomac pendant une heure, ça diminuera peut-être un peu la faim qui me tourmente. V'là un endroit commode, étendons-nous-y à notre aife. (*Il fe couche par terre & s'étend.*) Eh ! c'eft un peu dur. Ça ne vaut pas tout-à-fait mon hamac, dans notre vaiffeau ; mais, du moins, il n'y a pas ici de roulis pour faire culbuter mon matelas.

(*Comme il eft couché de fon long, il entend une voix de perroquet, fur un arbre, qui crie :* A l'eau ! à l'eau !)

LE SECOND, *relevant la tête.*

Quiens ! y a du monde, ici. C'eft un pays habité, & même bien policé, puifqu'il y a des porteurs d'eau qui courent les rues.

UNE AUTRE VOIX.

A la cave !... à la cave !...

LE SECOND, *relevant davantage la tête.*

Oh ! v'là un marchand de vin qui appelle, à préfent ! C'eft ben meyeur, ça, & ben pus intéreffant. (*Il dit haut :*) Paffe, paffe ton chemin, porteur d'eau, & avance, toi, marchand de vin. (*Il fe relève tout-à-fait.*) Ah ! jarni ! je fommes ben mieux tombé que je ne croyons. C'eft ici un pays de cocagne.

(*Il marche un peu.*)

UNE VOIX.

Ah ! qu'il eft beau, Perrot ! (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

LE SECOND, *à part.*

Ah! mordienne! C'eſt quéqu'un qui me reconnaît! quéque Pariſien de Montmartre, Pierre... Perrot! C'eſt mon nom de père en fils; car même, quand j'étais petit, on m'appelait *Pierrot*... Mais, i ſe moque de moi de me voir comme ça... & effectivement je n'oſe pas me montrer, fait comme me v'là...

(*Il s'arrête.*)

LA VOIX.

As-tu déjeûné, mon ami?

LE SECOND, *à part.*

Ah! C'eſt différent. V'là de l'amitié, à c't heure, & ça peut s'accepter. (*Il avance.*) Non, mon cher camarade, qui que tu ſois. Je n'ai pas mangé depuis vingt-quatre heures, & je tombe d'inanition.

LA VOIX.

Veux-tu du rôt ou du mouton?

LE SECOND.

Ah! mon Dieu! tout ce que tu voudras pour le moment. Le plus tôt prêt ſera le meilleur.

LA VOIX.

Jeanneton, donne à déjeûner à Perrot.

LE SECOND.

Ah ! oui. Je te ferai bien obligé, & à Jeanneton auſſi.

LA VOIX.

Va-t'en à la cuiſine.

UNE AUTRE VOIX.

A la cave ! à la cave !...

LE SECOND.

Oui, oui, c'eſt bon tous les deux. Mais, par où faut-il chercher tout ça, dans ce bois ? Indique-moi donc le chemin.

SCÈNE III.

Le ſecond homme (le premier revient).

LE PREMIER, *tout affligé.*

Ah ! mon cher camarade de malheur, nous n'avons plus d'eſpoir, & nous ſommes ſans reſſources. Ce pays eſt déſert, il ne produit rien, & je n'y ai vu perſonne. Nous ſommes condamnés à mourir de faim.

LE SECOND, *très-gaîment.*

Au contraire; confole-toi, mon ami, & remercions notre bonne étoile qui nous a fait tomber en ce pays!...

LE PREMIER.

Comment! Pourquoi donc?

LE SECOND.

Parce que j'ai bien mieux trouvé que toi, moi, & fans avoir tant couru. L'île eft habitée, & heureufement par des gens très-hofpitaliers. J'y ai même déjà rencontré une très-bonne connaiffance : un de mes anciens amis d'école, apparemment, qui m'a appelé par mon propre nom, & m'a offert le plus cordialement du monde à déjeûner, & du vin, & toute fa cuifine...

LE PREMIER.

Ah! ventredienne! c'est excellent, ça. Oh! mon cher ami, que je fuis charmé que tu te fois fauvé avec moi!

(*Il l'embraffe.*)

LE SECOND.

Oui, parce que ça te fauve auffi doublement, toi... & que, comme un ami en mène un autre, tu penfes bien que tu vas partager le bon repas qui m'a été offert.

LE PREMIER.

Ah! c'eſt naturel; comme j'aurais fait moi-même avec toi... Le malheur nous a liés, & nous avons juré de vivre & de mourir enſemble... Auſſi, allons bien vite trouver ce généreux ami qui t'a invité à ſa table. Où eſt-il, ce brave homme?

LE SECOND.

Ma foi, je n'en fais rien, car je ne l'ai pas encore vu. Je n'ai fait que l'entendre; mais ſa voix venait de par là.... (*Il montre.*) & tu es ſurvenu quand il me preſſait d'aller à ſa cuiſine.

LE PREMIER.

Eh bien, mon cher, marchons vite de ce côté-là, nous le rattraperons; d'ailleurs, l'odeur du bon fricot qu'il nous prépare nous mènera droit à ſa cuiſine. Le nez nous guidera, &, quand on a faim, on devine & on flaire un bon repas d'un quart de lieue.

LE SECOND.

Allons, ſers-moi donc de chien de chaſſe & tâche de retrouver la piſte.

(*Ils avancent tous deux & diſparaiſſent dans le bois.*)

SCÈNE IV.

(*Une Dame, auſſi en déſordre & échappée du naufrage, vient en réfléchiſſant d'un air douloureux.*)

LA DAME.

O Ciel! quel eſt mon triſte ſort, & ne vaudrait-il pas mieux que je fuſſe reſtée enſevelie dans les flots de la mer? Mes malheurs ſeraient terminés... au lieu que j'en aurai peut-être encore de plus cruels à ſupporter!... O mon époux! ô mes enfants! je ne vous reverrai jamais...

UNE PERRUCHE, *de deſſus un arbre.*

Bonjour, maîtreſſe.

LA DAME, *ſurpriſe.*

Qu'entends-je? On m'a parlé, je crois... Maîtreſſe!... Aurais-je le bonheur que ma femme de chambre ſe ſoit ſauvée auſſi de ce terrible naufrage?

LA PERRUCHE.

Elle eſt toujours belle, ma maîtreſſe...

LA DAME.

Eh! ma pauvre fille! Peux-tu louer ma beauté, quand je touche à mes derniers moments?

LA PERRUCHE.

Elle eſt bonne, ma maîtreſſe.

LA DAME.

Oui, je l'ai toujours été; mais, dans mon malheur, je n'ai plus les moyens de te le témoigner.

LA PERRUCHE.

Baiſez maîtreſſe.

LA DAME.

Oh! Lisbette, c'eſt trop de familiarité. Si l'infortune m'a réduite à votre niveau, vous ne devez pas en abuſer pour vous méconnaître & m'inſulter.

LA PERRUCHE *rit.*

Ah! ah! ah! ah!...

LA DAME.

Méchante fille! Vous m'outragez, & vous ſentez votre tort, puiſque vous n'oſez pas vous montrer. Ah! laiſſez-moi, enfoncez-vous dans cette forêt & allez-y rougir de votre ingratitude... Mais j'aperçois deux hommes que j'ai vus ſur notre vaiſſeau...

SCÈNE V.

(*Les deux hommes reviennent.*)

LA DAME, *à part.*

Hélas ! il y en a peut-être encore d'autres de ſauvés.

LE PREMIER HOMME, *à l'autre.*

Eh ! tiens, voilà cette brave dame qui s'était embarquée avec nous. (*Il avance vers elle.*) Ah ! bon Dieu ! ma chère dame, y a-t-il longtemps que vous êtes ici, & y avez-vous trouvé quelque autre perſonne de notre équipage ?

LA DAME.

Non. Je n'y ai entendu que mon ingrate femme de chambre, qui m'a inſultée & abandonnée.

LE PREMIER.

Et nous venons d'être trahis auſſi par quelqu'un qui, ſoi diſant, avait offert à déjeûner à mon camarade ; mais je crois plutôt qu'il l'avait rêvé, car nous n'avons pu trouver ni le déjeûner ni la perſonne.

LE SECOND.

Mais je ne conçois pas ça, après les amitiés qu'il m'a faites ici même... Tiens, j'étais là quand il m'a parlé.

LE PREMIER.

Mais, imbécile, je te dis que c'eſt les oreilles qui t'ont corné. Où diantre veux-tu qu'il y ait des caves & des cuiſines, puiſqu'il n'y a pas ſeulement de maiſon?

LE SECOND.

Et moi je te ſoutiens qu'on m'a parlé, & bien clair même. Ainſi y a du monde & il faut ben que ce monde-là aye de quoi boire & manger. Ainſi, cherchons bien, & nous trouverons ſûrement de quoi auſſi pour nous.

(*Un ſinge paſſe dans le fond.*)

LE PREMIER, *à l'autre.*

Oh! tiens, je m'aviſe mieux que toi, moi... Vois-tu ce ſinge? C'eſt un animal ruſé & gourmand; ſuivons-le, & s'il y a par ici quelque endroit cultivé, quelques champs de légumes ou quelques arbres à fruits, il nous y conduira... Venez avec nous, madame, & vous partagerez ce que nous trouverons.

LA DAME.

Ah! je n'aurai pas la force d'aller bien loin.

LES DEUX HOMMES.

Nous vous aiderons à marcher...

(*Ils commencent à marcher, pluſieurs voix crient enſemble :*)

A la garde! Au feu! Au voleur! Arrêté! arrêté!

LA DAME, *tremblante, ainſi que les deux hommes.*

O ciel ! ils vont nous aſſaſſiner.

(Les voix recommencent :)

Arrête ! arrête ! En priſon, le voleur ! Tue ! tue ! tue.

LA DAME.

Ah ! me voilà déjà morte !

LE PREMIER.

Eh vite ! ſauvons-nous. J'aperçois l'entrée d'une caverne, allons nous y cacher bien vite.

(Ils y vont & s'y enfoncent.)

SCÈNE VI.

Les perroquets, riant tous enſemble.

Ah ! ah ! ah ! ah !

(Un ſerpent traverſe en tortillant, & entre dans la caverne.)

SCÈNE VII.

(*Les deux hommes & la Dame reſſortent de la caverne par un autre côté.*)

LA DAME, *en ſortant la première.*

Miſéricorde!...

LE PREMIER, *qui tient la Dame par le bras.*

Eh vite! madame, eſquivons-nous.

LE SECOND.

Eh! ne me laiſſez donc pas là pour l'écot à moi tout ſeul. Il n'y en aurait pas pour une de ſes dents creuſes!

LE PREMIER.

Nous ſommes bien heureux que la caverne ait une double ſortie, pour nous échapper de ce monſtrueux ſerpent!...

LE SECOND.

Oh! oui! ſans quoi nous ſerions croqués tous les trois.

(*Les perroquets recommencent à rire.*)

Ah! ah! ah! C'eſt bon, ça!...

LE SECOND.

Entends-tu, les enragés qui ſe moquent de nous à préſent?...

LES PERROQUETS.

C'eſt du rôti... du mouton...

LE PREMIER.

Non, ventredié! C'eſt ben du chrétien, & ſi vous aviez de l'âme, vous n'en mangeriez pas...

UN PERROQUET *chante:*

Quand je bois du vin clairet,
Tout tou-ou-ou-ourne au cabaret.

LE SECOND.

Ah! les miſérables! diſons notre *in manus*, les v'là qui chantent notre enterrement.

LE PREMIER.

Au contraire, jarnibleu! Leur gaîté me raſſure un peu. C'eſt preuve qu'ils ne ſont pas ſi méchants & qu'ils veulent nous faire plus de peur que de mal. Quand on rit, on ne mord pas.

LE SECOND.

Eh! tais-toi, donc, nigaud... Le chat qui joue avec la souris finit par l'étrangler.

LE PREMIER.

C'eſt égal. Il faut toujours eſſayer à les prendre par la douceur, puiſqu'ils ſont les plus forts... Humilions-nous donc devant eux. A genoux, tous.

(Il ſe met à genoux, & le ſecond auſſi.)

Hélas! mes bons meſſieurs, mes braves habitants!... Ayez pitié de trois miſérables naufragés qui, n'ayant ni bu ni mangé depuis vingt-quatre heures, ſont maigres, étiques & décharnés, & ne pourraient vous fournir un bon repas. Daignez nous accorder quelques ſecours; et ſi vous voulez finir par nous dévorer, donnez-nous au moins le temps de nous engraiſſer auparavant.

LE SECOND.

Eh! va-t'en au diable, toi, avec ta chienne de prière! Je ne veux être dévoré ni gras ni maigre, moi.

LE PREMIER.

Eh! laiſſe donc, mon cher! C'eſt un répit que je demande, & dès que l'on a terme pour payer, l'on ne doit rien.

LES PERROQUETS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

LA DAME.

Ah! nos prières ſont bien inutiles... Ce ſont des barbares qui ſe rient de nos douleurs & de nos larmes...

UNE PERRUCHE.

Elle a du chagrin, ma maîtreſſe.

UN PERROQUET.

Baiſe, baiſe, Perrot, mon ami!...

LE SECOND.

Et voilà auſſi mon traître, qui m'avait invité à déjeûner, qui vient pour me donner le coup de grâce! (*Il crie, en colère:*) Va-t'en au diable! avec ton amitié, & tuez-nous tout de ſuite, nous en ferons plus tôt quittes!

SCÈNE VIII.

Les précédents.

(*Un tigre paraît, ou bien le ſerpent qui eſt déjà venu.*)

LE PREMIER.

Ah! mort de ma vie! Voilà le grand eſterminateur qui nous arrive! Gare ſa dent carnaſſière!

(*Il grimpe ſur un arbre.*)

LE SECOND *grimpe ſur un autre, en criant :*

Ah! c'eſt ben fini pour nous tous. Adieu, ma pauvre dame!...

LA DAME.

Ciel! ayez pitié de moi!

(Elle reſte à terre évanouie. — Le tigre s'avance vers elle. — On entend le bruit d'un coup de fuſil ou de piſtolet qui tue le tigre; il tombe.)

SCÈNE IX.

Les précédents, un Officier, le Patron du canot.

(Un canot paraît au fond, ſur les bords de la mer. Un officier ſaute à terre & court à la Dame avec le patron du canot.)

L'OFFICIER.

Raſſurez-vous, ma chère dame! le tigre eſt mort; vous n'avez plus rien à craindre & vos malheurs ſont finis, puiſque je vous retrouve.

LA DAME.

Ah! monſieur, c'eſt le Ciel qui vous envoie à mon ſecours!

LE SECOND, *dégringolant de ſon arbre.*

Ah ! Dieu ! c'eſt mon cher maître, qui eſt ſauvé auſſi.

LE PREMIER.

Eh ! mon cher La Bouline, le patron du canot !

(*Il l'embraſſe.*)

L'OFFICIER.

Oui, mon ami, & nous venons vous ſauver tous... Madame, notre capitaine a de même échappé au naufrage avec quelques hommes, dans la grande chaloupe du navire, & nous allons nous rendre à une terre habitée par des Français, nos amis, à peu de diſtance de cette île ; ſuppoſant que quelques perſonnes de notre équipage ſeraient peut-être jetées ſur cette côte, il m'a donné l'ordre de venir la viſiter & de ramener ceux que nous aurions le bonheur d'y rencontrer. Venez, madame, embarquons-nous.

LE PREMIER, *au patron.*

Ah ! cadédis ! mon cher, ah ! que vous arrivez bien à temps pour nous délivrer de ces ſauvages qui voulaient nous égorger !

LE PATRON.

Bon ! quels ſauvages, donc !

LE SECOND.

Eh ! les furieux habitans de cette île maudite.

LE PATRON.

Eh! mais, morguenne, elle eſt déſerte, l'île! Il n'y a perſonne dedans que nous cinq, à préſent.

LE PREMIER.

Mais, ſambleu! Je vous ſoutiens qu'ils nous ont parlé, menacés & pourſuivis!..

LA DAME.

Rien n'eſt plus véritable.

LE SECOND.

Ah! oui, & décampons au plus vite, ſans quoi nous allons tous être mis à la broche ou fricaſſés de compagnie.

LES PERROQUETS, *riant.*

Ah! ah! ah!

LE SECOND.

Tenez! les entendez-vous qui reviennent déjà?... Les enragés! Je vous dis que c'eſt des ogres qui ſentent la chair fraîche.

LE PATRON, *riant, à ſon tour, plus fort.*

Comment! mordié! C'eſt ça qui vous fait peur?... Eh! mes pauvres camarades, ces ogres-là ne ſont rien que des perroquets.

LE PREMIER, LE SECOND ET LA DAME.

Comment! des perroquets?...

LE PATRON.

Ah! pas pus terribles que ça... & voilà l'hiſtoire de c'te énigme-là. Un de ces oiſeaux, qui avait été très-inſtruit chez un habitant de l'ile où nous allons nous rendre, où il avait bien appris à parler, s'en échappa, un jour, par la négligence d'un domeſtique; il vola juſques dans cette île, où il y avait beaucoup de ſon eſpèce. Comme il répétait ſans ceſſe tous les mots qu'il avait appris chez ſon maître, ſes nouveaux camarades, à force de l'entendre, en ont ſu bientôt autant que lui, &, depuis ce temps, ils parlent & babillent tous. C'eſt de là qu'on a nommé cet endroit l'Ile des Perroquets. Mais les innocentes bêtes ne mettent pas de mauvaiſes intentions dans ce qu'elles diſent.

LE PREMIER VALET.

Ah! ſandis! Je comprends, à cette heure. C'eſt comme dans nos grandes villes, où l'on voit tant de ces babillards vouloir faire les ſavans & les docteurs, & qui ne ſont rien que des perroquets ennuyeux.

LE SECOND VALET.

Ah! mordine! ça n'empêche pas que les perroquets d'ici m'ont fait une fière peur...

LE PREMIER.

A propos: avant de partir, tu dois bien faire un compli-

ment d'adieu à ton ami, à ton camarade d'école, qui t'avait invité à déjeûner...

LE SECOND.

Eh! ne te moque pas tant! tu en retrouveras peut-être d'autres qui te joueront de plus mauvais tours.

L'OFFICIER.

Oui, mes amis. Cela prouve que la parole eſt ſouvent bien trompeuſe, & que l'on ne doit s'y fier qu'avec précaution. On ſe laiſſe induire en erreur par les fauſſes promeſſes d'un flatteur intrigant qui ne veut rien vous tenir; ou l'on ſe laiſſe intimider par les menaces d'un fanfaron qui veut nous mettre à contribution. L'homme prudent ne s'arrête pas à de vains propos, il étudie les caractères, il calcule les circonſtances & les poſſibilités, & n'accorde ſa confiance qu'à ceux qu'il a reconnus dignes de la mériter.

LE SECOND.

Allons, v'là qu'eſt ben dit, & quand on viendra pour m'en faire accroire, je me ſouviendrai de l'Ile des Perroquets.

(*Ils ſe rembarquent dans le canot, qui ne paraît qu'un peu au fond.*)



LA CAVERNE DE LA FORÊT NOIRE

OU

LES QUARANTE VOLEURS

exterminés par une esclave.

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE.

PERSONNAGES :

ALIBABA, *bucheron pauvre.*
CASSIME, *riche marchand, frère d'Alibaba.*
MARIA, *femme d'Alibaba.*
SAADI, *femme de Caſſime.*
ANTONIO, *dit fils d'Alibaba.*
MORGIANE, } *eſclaves de Caſſime.*
COCASKO, }
BELCOUR, *vieux ſavetier des environs.*
LE CAPITAINE DES VOLEURS.
CASBOURG, } *voleurs.*
PIED-DE-BOEUF, }
Bande de voleurs.

La ſcène ſe paſſe en Arabie.

ACTE I

Pour l'ouverture, l'orcheſtre jouera : *N'allez pas* (bis, *dans la Forêt Noire.*

Le théâtre repréſente une épaiſſe forêt (c'eſt la Forêt Noire). Dans le fond, à droite du ſpectateur, eſt un énorme rocher ſervant de retraite aux voleurs, & à gauche, pas ſi loin que la caverne, eſt un gros chêne bien élevé & taillé de manière à ce qu'il y ait un vide dans le milieu, & quelques petits arbres çà & là, &c. — Au lever du rideau, il doit faire un fort orage ; le tonnerre & les éclairs doivent ſe ſuccéder de toute part. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIBABA *paraît dans le fond, une hache ſur l'épaule, & fait pluſieurs détours dans les arbres avant d'arriver ſur le bord du théâtre. Il parle lentement.*

J'aime ce temps orageux ; qu'il peint bien la ſituation de mon âme ! Puiſſe la journée qui commence ſous ces triſtes auſpices, voir à ſon déclin un ciel pur & ſans nuages, favorable à ma malheureuſe deſtinée,... puiſque je n'ai d'autres reſſources, pour gagner ma vie, que celle de parcourir les bois & les forêts, afin de couper quelques bûches que je vends dans le pays !... Et toi, Caſſime, que la richeſſe a toujours favoriſé, tu ne prends pas la moindre pitié d'un frère au déſeſpoir !... tu le laiſſerais ſuccomber dans la miſère plutôt que de lui porter un léger ſecours...

(*L'orage n'eſt plus auſſi violent & le temps commence à s'éclaircir.*) Mais à quoi bon me déſeſpérer?... Allons, Alibaba, profite de ce que l'orage ſe calme un peu, pour te mettre à l'ouvrage. (*Lorſqu'il dit ces paroles, on entend un bruit éloigné.*) Mais qu'entends-je? Quel bruit ſourd! Seraient-ce des voleurs!... Cependant, on n'en entend point parler dans le pays. Mais, allons m'en aſſurer. (*Il va voir dans le fond & regarde à droite du ſpectateur; le bruit ſe fait entendre de nouveau.*) Le bruit redouble... Ils viennent de mon côté... Où me cacher? (*Il cherche.*) Ah! du haut de ce gros chêne je pourrai tout voir ſans être vu. (*Il ſe met à genoux.*) Ah! mon Dieu! veillez ſur les jours du pauvre Alibaba.

(*Il monte ſur l'arbre, où on lui voit toute la figure. Les brigands paraiſſent.*)

SCÈNE II.

Alibaba, ſur l'arbre, le Capitaine, Casbourg, Pied-de-Bœuf & leur ſuite.

LE CAPITAINE.

Eh bien! Casbourg, où ſont les autres?

CASBOURG.

Ma foi, capitaine, ils ſont à la ſuite de Gennaro, qui, ſans doute, a une nouvelle expédition dans la tête.

LE CAPITAINE.

Il faut avouer, camarades, que nous avons été bien malheureux dans cette dernière affaire.

CASBOURG.

C'eſt vrai, capitaine.

PIED-DE-BOEUF.

Pourtant le coup était bien raiſonné !...

ALIBABA, *ſur l'arbre.*

Ah! les coquins!

CASBOURG.

Il faut que le maître de cette maiſon ait promptement changé d'idée pour qu'il lui ait pris ſi tôt envie de ne plus partir ; ſa fille de cuiſine nous avait pourtant bien promis qu'il ne devait point coucher cette nuit en ſa maiſon de campagne. Et toi, Pied-de-Bœuf, qu'en penſes-tu?

PIED-DE-BOEUF.

Moi? Il me ſemble que tu as eu tort de te fier à cette vieille. Que ſais-tu ſi la peur... & puis le plaiſir de parler ne lui auront pas fait tout avouer à ſon maître, qui aura pris ſes dimenſions pour nous recevoir ?

CASBOURG.

Tout ce que je puis dire, c'eſt que nous nous en ſommes tirés aſſez adroitement.

PIED-DE-BOEUF.

C'eſt vrai. D'abord, le premier ſoin que j'ai eu a été d'aller voir ſi la cuiſinière n'avait pas quelques poulets ou dindons à manger.

LE CAPITAINE.

Oh! toi, je te reconnais bien là.

PIED-DE-BOEUF.

Ma foi, capitaine, chacun ſa partie.

LE CAPITAINE.

Aſſez cauſé. Au moins, ſi nous n'avons pas été heureux à cette dernière expédition, il faut eſpérer que nous le ferons davantage à celle-ci. Ne vous découragez pas pour cela; ſongeons à aller faire une viſite dans les lieux de nos tréſors, avant de nous mettre en route. Toi, Pied-de-Bœuf, tu vas reſter en ſentinelle pour nous avertir ſi tu entends quelqu'un.

PIED-DE-BOEUF.

Oui, capitaine. Tu le vois, Casbourg, pourquoi ſuis-je choiſi? Parce que je ſuis plus brave que toi.

CASBOURG.

Dis donc parce que tu es le plus lâche, & que le capitaine veut te faire changer.

LE CAPITAINE, *s'approchant du rocher.*

Séfame, ouvre-toi ! (*La porte s'ouvre.*)

(*Tous les voleurs entrent, excepté Pied-de-Bœuf.*)

SCÈNE III.

Alibaba, caché; Pied-de-Bœuf, se promenant en tremblant.

ALIBABA, *ayant entendu les paroles prononcées par le Capitaine, dit :*

Je n'oublierai pas ces paroles-là.

PIED-DE-BOEUF.

Quel trifte métier que le mien !...

ALIBABA.

Je le crois.

PIED-DE-BOEUF.

Hein? J'ai cru entendre. (*Il écoute.*) Il me ſemble toujours... Mais ce ſont mes oreilles qui me cornent... Ce n'eſt pas pour dire... je ne ſuis pas trop raſſuré ici... Heureuſement que perſonne ne me voit...

ALIBABA.

Oui, heureuſement.

PIED-DE-BOEUF, *tremblant.*

Ce n'eſt pas que j'aie peur. (*Il regarde autour de lui.*) Mais ſi c'était quelqu'un... C'eſt de ce côté que doit venir Gennaro. (*Montrant la droite.*) Plaçons-nous en face, pour n'être pas pris au dépourvu. (*Il s'aſſied ſur une pierre qui eſt au bas du rocher.*) Oui, je ſuis très-bien, aſſis. Maintenant, je ne tremble plus.

ALIBABA, *d'une groſſe voix forte.*

Tremble!

(*La peur le ſuffoque, le fait ſauter de deſſus ſon ſiége & tomber par terre. Il parle.*)

Holà! On a parlé. (*Se couchant ſur une oreille.*) Ecoutons... (*Il ſe relève.*) C'eſt une plaiſanterie... je te connais.

ALIBABA.

Je te connais.

PIED-DE-BOEUF.

C'eſt un de mes acolytes qui veut éprouver ma bravoure... On ne m'intimide pas ainſi; je ne ſuis pas un lâche.

ALIBABA.

Lâche!

PIED-DE-BOEUF.

Oh! que je ſuis ſimple! (*Il rit.*) Ah! ah! ah! C'eſt l'écho. C'eſt l'écho. (*Il rit.*) Eh bien! je veux être un brigand...

ALIBABA.

Brigand!

PIED-DE-BOEUF.

Si tout autre que moi... Mais, par réflexion, la nymphe de cette forêt n'eſt pas du tout honnête; on dirait qu'elle met de la malice dans le choix des mots qu'elle répond... Et je ſuis ſûr que plus d'un coquin...

ALIBABA.

Coquin.

PIED-DE-BOEUF.

Qui m'appelle?... Ah! c'eſt encore ce maudit écho; c'eſt ſingulier, cet écho, on jurerait que c'eſt quelqu'un qui vous parle.

SCÈNE IV.

Les précédents, Casbourg, le Capitaine & les voleurs, qui ſont ſortis de la caverne.

CASBOURG, *voyant Pied-de-Bœuf occupé, s'approche doucement de lui par derrière & lui dit, en déguiſant ſa voix :*

Arrête ! ou je te brûle la cervelle !

(*La ſurpriſe fait tomber Pied-de-Bœuf par terre à plat-ventre. Il ſe cache la tête avec les mains.*)

Aïe ! aïe ! A moi !... A mon ſecours... je ſuis mort !

CASBOURG, *changeant sa voix.*

Téméraire !

PIED-DE-BOEUF.

Je ne ſuis pas téméraire.

CASBOURG.

Avoue donc que tu n'es qu'un lâche.

PIED-DE-BOEUF.

Je l'ávoue, mais ne me tuez pas.

LE CAPITAINE.

Indigne de nous ſervir !

PIED-DE-BOEUF.

A la bonne heure!

CASBOURG.

Capitaine, il faut nous en délivrer.

PIED-DE-BOEUF.

Quoi ? (*Se relevant avec ſurpriſe.*) Ah !

(*Tous lui rient au nez.*)

PIED-DE-BOEUF.

Quoi ! vous riez !... Si j'avais ſu que vous fuſſiez là, je n'aurais pas eu peur.

CASBOURG.

Poltron !

PIED-DE-BOEUF.

Ce n'eſt pas par poltronnerie ; c'eſt que je ne ſuis pas encore hardi.

LE CAPITAINE.

Camarades, nous allons partir pour la fameuſe expédition que j'ai méditée ; je ſerai toujours à votre tête ; jurez donc de ſeconder ma fureur.

TOUS LES VOLEURS.

Nous le jurons.

LE CAPITAINE.

Suivez-moi.

(*Ils défilent au ſon de la muſique.*)

SCENE V.

Alibaba, ſur ſon arbre.

Les v'là pourtant partis. (*Il deſcend, ſe met à genoux & lève les mains au ciel.*). Ah ! mon Dieu ! je vous rends grâce. (*Il ſe relève.*) Oui, coquins, n'eſpérez pas m'échapper; je connais votre retraite, & je cours la déclarer. (*Il fait quelques pas, puis s'arrête.*) Mais non, je ferais mieux, ſelon moi, puiſque je connais le ſecret pour la faire ouvrir, de m'emparer d'un bon ſac de pièces d'or, cela nous fera du bien. Et puis, comme dit le proverbe : « C'eſt un plaiſir que de voler un voleur. » Je ne riſque rien; ils ne reviendront pas de ſi tôt; enrichiſſons-nous à leurs dépens. (*Il s'approche de la caverne.*) Voyons ſi elle obéira à mon commandement : « Séſame, ouvre-toi ! » (*La porte s'ouvre.*) O merveille !... Entrons.

ACTE II

Le théâtre repréfente l'intérieur de l'habitation d'Alibaba.

SCÈNE PREMIÈRE.

Alibaba, feul.

Me voilà, enfin, du nombre des riches : je ne croyais pas en être de fi tôt... Mes malheurs... ma malheureufe fituation, tout enfin m'éloignait d'une telle pensée. Voilà comme dans la vie on a tort de faire ferment de rien... car ce qu'on n'attend point vient le plus fouvent fans qu'on y penfe... Ah! voici ma femme.

SCÈNE II.

Les précédents, Maria, entrant.

C'eft fini, la mefure eft rendue à ma fœur.

ALIBABA.

Tu aurais bien pu te difpenfer d'une telle curiofité. Que fais-tu fi cela ne va pas donner des foupçons à mon frère Caffime, nous qui ne leur avons jamais emprunté de mefure?

MARIA.

Ne crains rien... Mais j'ai peine à revenir de l'étonnement que m'a caufé ton aventure.

ALIBABA.

Il eft vrai qu'elle eft tout-à-fait extraordinaire, & je ne conçois pas comment j'ai eu la hardieffe d'entrer dans cette caverne, car il pouvait y refter des gardiens... Ah ! j'avoue que j'ai été bien imprudent.

MARIA.

Dis-moi... eft-ce bien vrai que cet or... Alibaba, feriez-vous affez malheureux pour...

ALIBABA, *l'interrompant vivement.*

Paix, ma femme, ne vous alarmez pas, je ne fuis point voleur, à moins que ce foit l'être que de prendre fur les voleurs; vous cefferez d'avoir cette opinion de moi quand je vous aurai tout raconté.

MARIA.

Il me tarde de connaître à fond cette hiftoire pour apaifer mon inquiétude.

ALIBABA.

Tu vas être fatisfaite. Ecoute.

(*On entend auffitôt frapper à la porte.*)

MARIA.

Un moment, voici quelqu'un.

SCÈNE III.

Alibaba, ſeul.

Qui peut venir, à cette heure-ci?.... Que vois-je! Mon frère!

SCÈNE IV.

Alibaba, Maria, Caſſime.

CASSIME, *entrant ſans ſaluer & le chapeau ſur la tête.*

Alibaba, vous êtes bien réſervé dans vos affaires: vous faites le pauvre, le miſérable, le gueux, & vous meſurez de l'or?...

ALIBABA, *à part.*

Je m'y attendais. (*Haut.*) Mon frère, je ne ſais de quoi vous voulez me parler. Expliquez-vous.

CASSIME.

Ne faites donc point l'ignorant. (*Lui montrant une pièce d'or qu'il a dans la main.*) Combien avez-vous de pièces semblables à celle-ci, que ma femme a trouvé attachée au-deſſous de la meſure que la vôtre vint lui emprunter ce matin ?

ALIBABA, *à ſa femme.*

Nous ſommes découverts.

MARIA, *à part.*

O ciel ! quelle maladreſſe !

CASSIME.

Point de réponſe ?... Vous ne faites qu'augmenter mes ſoupçons. Où avez-vous pris cet or ? Répondez ?

ALIBABA, *à part.*

Arrive que pourra, je n'ai que ce parti-là à prendre. (*Haut.*) Il eſt vrai, j'ai de l'or.

CASSIME.

Comment ſe fait-il que vous ayez de la fortune, & que vous vous plaigniez d'être malheureux !

ALIBABA.

Depuis que j'en ai, je ne me ſuis pas encore plaint.

CASSIME.

Et la raiſon pour laquelle vous en faiſiez myſtère?

ALIBABA, *avec ſang-froid.*

Ah! elle eſt toute ſimple, c'eſt que je ne voulais pas vous le dire.

CASSIME.

Je le préſume... Mais il faut que vous en ayez une quantité prodigieuſe, pour la meſurer.

ALIBABA, *avec ſang-froid.*

Oui... j'en ai pas mal.

CASSIME.

Cela m'étonne beaucoup. Et d'où vient cet or?

ALIBABA.

Pour éviter tout ſoupçon, écoutez-moi. Fagottant, comme de coutume, à la Forêt Noire, aujourd'hui, par extraordinaire, je vis dans le lointain un groupe d'hommes qui ſe dirigeaient de mon côté : pour me mettre à l'abri de ces brigands, car c'en était, je me perchai ſur un arbre, à peu de diſtance d'un gros rocher, bien loin de penſer qu'il ſervait de retraite à ces voleurs. Enfin ils arrivèrent. Vous ne doutez pas de mon ſilence juſqu'à ce qu'ils fuſſent entrés dans leur caverne, où ils ne reſtèrent pas longtemps. Après

leur départ, je ne fais quel démon me tenta : j'entrai dans cette grotte en me fervant du fecret dont ils s'étaient fervis pour en ouvrir la porte. Là, je fus ébloui de la quantité d'or dont j'étais environné; maître alors d'en difpofer, comme aurait fait tout autre à ma place, je m'emparai d'un fac & m'en revins auffitôt. Dès que ma femme eut vu cet or, il lui prit fantaifie de le mefurer, & elle alla emprunter chez vous cette mefure.

CASSIME.

Comme la mienne connaiffait votre pauvreté, elle fut curieufe de favoir quel grain vous vouliez mefurer; alors elle s'avifa d'appliquer un morceau de fuif fous la mefure.

ALIBABA, *à part.*

Que la curiofité des femmes eft à craindre! (*Haut.*) Cependant, mon frère, fi vous le fouhaitez, promettez-moi de garder le fecret, je vous ferai part du tréfor.

CASSIME, *fièrement.*

Je le prétends bien ainfi, mais je veux favoir auffi où eft précifément ce tréfor, les enfeignes, les marques, & comment je pourrais y entrer moi-même s'il m'en prenait envie; autrement, je vais vous dénoncer à la juftice. Si vous le refufez, non-feulement vous n'aurez plus à efpérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que moi j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncés.

ALIBABA.

Ce ne font point vos menaces infolentes qui me forcent de

vous inſtruire pleinement de ce que vous souhaitez, mais c'eſt plutôt, comme je diſais tout à l'heure, pour épargner des ſoupçons & pour donner des preuves certaines de cette aventure auſſi extraordinaire.

CASSIME.

Fort bien. Je veux bien croire à votre franchiſe, Alibaba.

ALIBABA, *à part.*

C'eſt bien heureux.

CASSIME.

Mais je ſuis maintenant, comme vous, curieux de voir ce lieu que vous dites ſi riche; dans l'inſtant même, ſi vous voulez me l'indiquer.

ALIBABA.

Y penſez-vous, à l'heure qu'il eſt?

CASSIME.

Des contradictions?

ALIBABA.

Ah! c'eſt comme il vous plaira... (*A part.*) J'aime mieux qu'il y aille que moi. (*Haut.*) Tenez, c'eſt préciſément le rocher en face de l'arbre où nous avons trouvé Antonio, qui eſt le même dont je me ſuis ſervi pour me ſouſtraire aux regards des voleurs. Arrivé là, vous prononcerez ces paro-

les : « Sésame, ouvre-toi. » A ce commandement, la porte de ce rocher ne manquera pas de s'ouvrir.

CASSIME.

Il ſuffit, je n'en demande pas davantage. Je cours vite chercher mes mulets pour en rapporter le plus que je pourrai. Adieu.

(Il ſort.)

SCÈNE V.

Les précédents, excepté Caſſime.

ALIBABA.

Je l'avais bien prévu, tu n'as pas voulu le croire.

MARIA.

Que veux-tu ? Tu as bien fait de lui avouer.

ALIBABA.

Il n'y avait pas d'autre parti à prendre ; c'eſt paſſé, n'en parlons plus.

MARIA.

Maintenant, que comptes-tu faire de cet or ? où vas-tu le placer ?

ALIBABA.

Tu me donnes une idée : je vais creufer une foffe dans le jardin & l'enfouir dedans. Allons, viens avec moi.

(*Ils fortent.*)

ACTE III

Le théâtre repréfente une vafte place ; à droite du public, l'endroit où fe termine la Forêt Noire, figuré par les couliffes, qui font des arbres. Entre la première & la feconde couliffe, de ce même côté, eft la boutique d'un vieux favetier, dont la croifée eft au rez-de-chauffée donnant fur le théâtre, & au-deffus eft une botte foutenue par une barre de fer, & cette infcription fur le mur ou fur une planche : *A la Botte Rouge. Belcour, cordonnier.* A gauche, différentes maifons dont la dernière, dans le fond, eft celle d'Alibaba. Elle doit avancer davantage, afin qu'elle foit bien visible. — Il eft grand matin, il fait nuit.

SCÈNE PREMIERE

COCASKO, *arrivant par la gauche du public en tremblant & regardant de tous côtés. Un inftant après, Morgiane vient par le même chemin en courant.*

MORGIANE.

Eh bien ! Cocasko, vient-il quelqu'un ?

COCASKO, *avec crainte.*

Pas encore... je ne vois perfonne.... c'eft-à-dire je n'entends perfonne... Ah çà ! mam'felle Morgiane, dites-moi donc ce que tout cela fignifie. Comment! me faire lever fi matin, me promener à l'entrée de cette forêt, & il ne fait pas encore jour! Tout cela me tracaffe... Tenez, je fuis fûr qu'il y a un myftère... A propos, je me fouviens que vous m'avez promis de me faire part d'un grand fecret.

MORGIANE.

J'y fongeais. Mais auffi il faut me promettre de n'en parler à perfonne...

COCASKO.

Oui, je vous le promets, à perfonne... bien fûr... foi de Cocasko.

MORGIANE.

A la bonne heure. Saadi, notre maîtreffe, comme tu fais, a trouvé une pièce d'or fous la mefure qu'Alibaba avait empruntée.

COCASKO.

Oui.

MORGIANE.

Eh bien! c'était pour en mefurer un grand fac.

COCASKO.

Un grand ſac d'or !... Morgué !

MORGIANE.

Oui, qu'il avait apporté de la Forêt Noire. Et lorſque Caſſime en fut inſtruit, il voulut en rapporter auſſi. Il eſt parti hier au ſoir & n'eſt pas encore de retour.

COCASKO.

Pas poſſible !

MORGIANE.

Notre maîtreſſe eſt au déſeſpoir, & le pauvre Alibaba eſt allé voir ce qu'il eſt devenu.

COCASKO, *chagrin.*

Pardine... il a couché dans la caverne.

MORGIANE.

Paix !... Voici notre maîtreſſe qui vient attendre le retour d'Alibaba.

SCÈNE II.

Les précédents, Saadi.

SAADI, *un mouchoir à la main, la tête baiſſée, marchant à pas lents.*

Vous n'avez pas encore vu mon frère?

MORGIANE.

Non, madame, pas encore.

(*On entend courir.*)

COCASKO.

Voici quelqu'un qui s'avance.

MORGIANE.

C'eſt Alibaba.

SCÈNE III.

Les précédents, Alibaba, arrivant myſtérieuſement.

ALIBABA.

Silence, mes amis. (*A part.*) Que va-t-elle dire?

SAADI.

Eh bien! mon frère, quelle nouvelle m'apportez-vous? Je ne vois rien fur votre vifage qui doive me confoler.

ALIBABA.

Je ne puis rien vous dire qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement jufqu'à la fin, fans ouvrir la bouche; il ne vous eft pas moins important qu'à moi, dans ce qui eft arrivé, de garder un grand fecret pour votre bien & votre repos.

SAADI.

Ce préambule me fait connaître que mon mari n'eft plus: en même temps je connais la néceffité du fecret que vous me demandez. Il faut bien que je me faffe violence : dites, je vous écoute.

(*Alibaba va voir dans le fond, s'ils font feuls.*)

ALIBABA.

En m'approchant du rocher, après n'avoir vu dans le chemin ni mon frère, ni fes mulets, je fus étonné du fang répandu que j'aperçus près de la grotte, j'en pris un mauvais augure. La porte s'étant ouverte à mon commandement, je fus frappé du trifte fpectacle du corps de mon frère mis en quatre quartiers.

(*Saadi tombe évanouie dans les bras de Morgiane, puis fe remet peu à peu.*)

ALIBABA, *continuant.*

Je n'héſitai plus ſur le parti que je devais prendre pour rendre les derniers devoirs à mon frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avait pour moi; je trouvai dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont je chargeai mon âne.

MORGIANE ET COCASKO.

O ciel! quel malheur!...

(*Saadi met ſon mouchoir ſur ſes yeux.*)

ALIBABA.

Voilà un ſujet d'affliction pour vous, d'autant plus grand que vous vous y attendiez le moins. Quoique le mal ſoit ſans remède, ſi quelque choſe, néanmoins, eſt capable de vous conſoler, je vous offre de joindre le peu de biens que Dieu m'a envoyé en vous prenant avec nous. Si la propoſition vous agrée, il faut faire en ſorte qu'il paraiſſe que Caſſime eſt mort de ſa mort naturelle; c'eſt un ſoin, il me ſemble, dont vous pouvez vous repoſer ſur Morgiane, car c'eſt une eſclave adroite, entendue & féconde en inventions pour faire réuſſir les choſes les plus difficiles, & j'y contribuerai, de mon côté, de tout ce qui ſera en mon pouvoir.

SAADI (*bas*).

En effet, quel meilleur parti puis-je prendre? C'eſt, au contraire, un motif raiſonnable de conſolation. (*Haut.*) Oui, mon frère, je ſuis très-ſenſible à votre générofité, & je l'accepte.

ALIBABA.

Fort bien... Rentrons maintenant, car il ferait imprudent que l'on nous aperçût tous, si matin, au bord de cette forêt... Et toi, Morgiane, tâche de bien t'acquitter de ton personnage.

MORGIANE.

Comptez sur moi.

(*Ils sortent tous. Le jour paraît bien peu.*)

SCÈNE IV.

Belcour, sortant de sa boutique & faisant le tour du théâtre.

Comme tout est calme! J'aime cette tranquillité... moi!... Que tu es heureux, Belcour, d'être seul de ce côté!... Tu n'es tourmenté par personne, ça vaut bien mieux... Je travaille tant que je veux... & je ne laisse pas d'avoir des pratiques &, je dis, une excellente réputation. Avec tout cela...

(*Il chante.*)

Air de *la Maison de M. Vautour.*

Je suis content, je suis joyeux
Dedans mon petit ermitage ;
Jamais le chagrin, dans ces lieux,
N'y porta le plus p'tit ombrage.
Et j'entends dire, chaque jour,
Lorsque je suis devant ma porte:
La maison de monsieur Belcour
Est celle où vous voyez un' botte. } *bis.*

SCÈNE V.

Belcour, Morgiane.

MORGIANE.

Bonjour, bon père Belcour.

BELCOUR.

Bonjour, ma belle enfant; que me voulez-vous, ſi matin?

MORGIANE.

Comme je ſais que vous ouvrez votre boutique dès le matin, je viens vous propoſer de l'ouvrage.

BELCOUR.

Tant mieux. De quoi s'agit-il?

MORGIANE.

Prenez ce qui vous eſt néceſſaire pour coudre, & venez avec moi promptement, car il eſt queſtion d'un ſecret de la plus haute importance.

BELCOUR.

Oh! oh! Voulez-vous me faire faire quelque chofe contre ma confcience & mon honneur?

MORGIANE.

Dieu m'en garde; je n'exige rien de vous que vous ne puiffiez faire en toute fûreté & en tout honneur. Venez, feulement, & ne craignez rien. Tenez...

(*Elle lui donne de l'or.*)

BELCOUR, *regardant dans fa main.*

A la bonne heure!

(*Il rentre dans fa boutique.*)

MORGIANE.

Maintenant je le tiens, & en lui donnant quelques pièces d'or je ferai de lui tout ce que je voudrai.

BELCOUR, *fortant de fa boutique.*

Allons, je vous fuis.

MORGIANE.

Venez.

(*Ils entrent dans la maifon d'Alibaba.*)

SCÈNE VI.

Le Capitaine, Casbourg, Pied-de-Bœuf & ſuite.

LE CAPITAINE.

Arrêtons-nous ici, nous ſommes à l'entrée de la ville... Perſonne ne nous écoute?

(*Tous les voleurs vont regarder de tous côtés.*)

CASBOURG.

Non, capitaine.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

A moins qu'il y ait encore de l'écho.

LE CAPITAINE, *à voix baſſe, à Casbourg.*

Maintenant, il faut que l'un de vous tâche de me trouver la maiſon de l'homme aſſez courageux pour avoir eu la hardieſſe d'entrer dans notre caverne & d'y enlever celui que nous avions ſi bien partagé.

PIED-DE-BOEUF.

C'eſt pis que le diable, un homme en quatre qui eſt parvenu à ſe ſauver.

CASBOURG.

Comment voulez-vous qu'on trouve?...

LE CAPITAINE.

Rien n'eſt plus aiſé. On fait parler un peu l'un, un peu l'autre, & vous verrez bien s'il eſt queſtion de mort, car il n'y a pas de doute que le bruit va ſe répandre partout, & d'ailleurs, ai-je encore beſoin de vous enſeigner des ruſes?... Je vous préviens que je donne cent ducats à celui qui me rapportera des renſeignements certains. Voyons, lequel de vous...

CASBOURG ET PIED-DE-BOEUF.

Moi.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Cent ducats, c'eſt bien joli.

LE CAPITAINE.

Je n'en avais demandé qu'un ſeul... mais, par réflexion, il vaut mieux qu'il y en ait deux.

PIED-DE-BOEUF.

Oh! oui, ça vaut mieux, parce que ſi tu ne pouvais pas trouver, au moins, moi...

CASBOURG.

Eh bien, toi?

PIED-DE-BOEUF.

C'eſt immanquable.

CASBOURG.

C'eſt ce que nous verrons.

LE CAPITAINE.

Cette ardeur me plaît. Rappelez-vous que je donne cent ducats.

PIED-DE-BOEUF.

Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

CASBOURG.

Je le crois. Ah ça, diſtribuons les poſtes.

PIED-DE-BOEUF.

Tenez, ſans façon, moi, je reſte ici ; je ne ſais quelle inſpiration secrète me dit que c'eſt le bon endroit. Toi, grand ſeigneur, la gloire te ſuffit ; mais moi, pauvre diable, j'ai beſoin de la prime. Oui, j'avoue que les cent ducats me tentent furieuſement.

LE CAPITAINE.

Soit, tu peux reſter ici .. Toi, Casbourg, tu t'enfonceras davantage dans la ville.

CASBOURG, *au capitaine.*

A propos, j'oubliais. A quoi vous fervira de favoir la demeure de cet homme ?

LE CAPITAINE.

Peux-tu me le demander ? Penfe donc que cet homme-là peut feul nous perdre tous en nous dénonçant, & je veux lui en ôter la poffibilité.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Pardine !... C'eft tout fimple...

CASBOURG.

Et comment comptez-vous vous y prendre pour ne pas donner de foupçons ?

LE CAPITAINE.

Voici mon plan. Ce foir, fi vous l'avez trouvé, nous irons tous ; je ferai déguifé en marchand d'huile, avec notre grande voiture dans laquelle il y aura de grands barils qui feront cenfés contenir de l'huile.

CASBOURG.

Je devine le refte ; nous en tiendrons la place, n'eft-ce pas ?

LE CAPITAINE.

Tu l'as dit, &, en cas de befoin, il n'y aura qu'un baril où il y aura de l'huile.

PIED-DE-BOEUF.

Jolie commiffion! Et qu'irez-vous faire chez cet homme?

LE CAPITAINE.

J'irai lui demander à loger. Dites que mon plan n'eft pas bien conçu?

CASBOURG.

Bonne rufe, capitaine. C'eft la nuit que nous l'exécuterons?

LE CAPITAINE.

Sans doute.

CASBOURG.

Séparons-nous, le temps s'écoule & le jour commence à croître. (*En s'éloigant, à Pied-de-Bœuf.*) Bonne chance!

PIED-DE-BOEUF.

Merci. A toi la gloire & à moi l'argent!

(*Le capitaine s'enfonce dans la forêt & Casbourg dans la ville.*)

SCÈNE VII.

Pied-de-Bœuf, ſeul.

Oui, ça tente, cent ducats. Je ne ſais pas trop par qui je vais commencer. (*On voit Belcour ſortir de la maiſon d'Ali-baba.*) Ah! voilà bien un homme qui ſort de cette maiſon, il vient de mon côté; écoutons-le... cachons-nous....

SCENE VIII.

Le jour paraît davantage.

Pied-de-Bœuf, caché, Belcour.

BELCOUR.

Voilà un bon commencement de journée, ſix pièces d'or! mais, auſſi, j'avoue que je n'ai fait de ma vie un pareil ouvrage, coudre un homme!

PIED-DE-BOEUF, *ſe montrant un peu.*

(*A part.*) Un homme, dit-il; écoutons.

BELCOUR.

Qui peut avoir commis un tel crime?

PIED-DE-BOEUF.

Il eſt inſtruit.

CASBOURG.

Peu m'importe, je ſuis payé en conſéquence, que ce ſoit le diable ſi ça veut.

(*Il entre dans ſa boutique.*)

PIED-DE-BOEUF, *ſortant de ſa cachette.*

Fort bien; le voilà rentré, feignons de n'avoir rien entendu & tâchons, en le queſtionnant, d'en ſavoir davantage. Mais mon coſtume n'eſt pas très-avantageux, j'ai un peu l'air d'un coquin.... Mais heureuſement qu'il ne fait pas encore jour. (*Il s'approche de la croiſée.*) Bonjour, brave homme, vous commencez à travailler de bon matin; il n'eſt pas poſſible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'ètes, et quand il ferait plus clair, je doute que vous ayez d'aſſez bons yeux pour coudre.

BELCOUR.

Qui que vous ſoyez, il faut que vous ne me connaiſſiez pas; ſi vieux que vous me voyez, je ne laiſſe pas d'avoir d'excellents yeux, & vous n'en douterez pas quand vous ſaurez que je viens de coudre un mort dans un lieu où il ne faiſait pas plus clair qu'il ne fait préſentement.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Plus de doute, c'eſt cela. (*Haut.*) Un mort, dites-vous? Et

pourquoi coudre un mort? Vous voulez dire apparemment que vous avez coufu le linceul dans lequel il a été enfeveli?

BELCOUR.

Non, non, je fais ce que je veux dire.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Et moi, auffi.

BELCOUR.

Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en faurez pas davantage.

PIED-DE-BOEUF, *à part.*

Je n'ai pas befoin d'un éclairciffement plus ample pour être perfuadé que j'ai découvert ce que je cherchais. (*Haut.*) Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre fecret, quoique je puiffe vous affurer que je ne divulguerais point fi vous me l'aviez confié. (*A part.*) A merveille! C'eft moi, j'en fuis fûr, qui ai trouvé la maifon le premier: allons en faire part au capitaine, & recevoir en même temps le prix de mon adreffe. (*Haut.*) Brave homme, je vous falue.

(*La toile tombe.*)

ACTE IV

Le théâtre repréfente le fond de la cour d'Alibaba, dont le fond eft terminé par un mur; à la droite du fpectateur eft fa maifon; elle avance un peu fur le théâtre; pour empêcher au public de diftinguer ce qu'il peut y avoir dans le fond, du même côté, où eft cenfé être la porte d'entrée & l'écurie; à gauche, eft un vieux logis.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il eft encore jour.

Morgiane, feule.

Me voici donc enfin dans l'habitation & au fervice du bon Alibaba, & j'avoue que je l'aime mieux que M. Caffime; il avait un air dur & fournois, enfin il me faifait toujours peur chaque fois qu'il me regardait... Ah! voici Antonio.

SCÈNE II.

Morgiane, Antonio.

ANTONIO.

Bonfoir, petite Morgiane.

MORGIANE.

Bonſoir, Antonio.

ANTONIO.

Qu'as-tu donc, Morgiane? Faut-il, à cauſe de la perte de ton maître, me priver de ton amitié?

MORGIANE.

Méchant!

ANTONIO.

En effet, depuis ce moment, votre triſteſſe ſe répand ſur tout le monde.

MORGIANE.

Peux-tu me railler auſſi cruellement?

ANTONIO.

Tu connais bien peu mon cœur.

MORGIANE.

Tu juges bien mal le mien.

ANTONIO.

La mort de Caſſime ne devrait pourtant pas te cauſer du chagrin, d'après ce que tu m'en as dit. Avoue que tu ne l'aimais pas beaucoup... n'eſt-ce pas?

MORGIANE.

Tu m'as devinée... Mais, ſi je ne me trompe, cet événement n'a pas l'air non plus de beaucoup vous affliger... Il était votre oncle, cependant.

ANTONIO.

Si l'on veut.

MORGIANE.

Comment?

ANTONIO.

Oui, Morgiane, Alibaba eſt mon père, mais Caſſime, je ne l'ai jamais regardé comme mon oncle; tu ſais, d'ailleurs, le peu d'amitié qu'il me faiſait; ce n'était qu'un méchant homme, ſes yeux exprimaient toujours le contraire de ce qu'il diſait.

MORGIANE.

Que voulez-vous dire?

ANTONIO.

Tu ſais qu'Alibaba n'a pas toujours été mon père.

MORGIANE.

Vous m'étonnez!...

(*La nuit vient.*)

ANTONIO.

Apprends donc un ſecret que depuis bien longtemps on avait tenu caché... J'avais huit ans, je jouiſſais encore du bonheur des tendreſſes maternelles; nous habitions alors une pauvre chaumière ſituée à quelque diſtance de cette foret, lorſqu'un ſoir, après ſouper, un bruit effrayant ſe fit entendre dans notre chaumière, & bientôt la porte fut ouverte par ſix hommes armés qui attachèrent mon père & ma mère, après les avoir forcés de leur donner la clef de l'argent... Hélas! il n'y en avait pas beaucoup. A la vue de ces voleurs, je me ſuis caché ſous la table, qui était près de la porte, je me ſuis gliſſé & ſuis allé demander du ſecours dehors. Ah! Morgiane, je n'avais pas encore fait dix pas que toute la maiſon fut remplie de flammes... Que faire?... que devenir?... Plus de parents, plus d'aſile!... Je fus forcé de paſſer le reſte de la nuit dans la forêt, à pleurer juſqu'au lendemain matin. Le jour commençait à peine à paraître quand je vis venir dans le lointain deux hommes (c'étaient Alibaba & Caſſime). Alibaba m'ayant aperçu & me voyant les larmes aux yeux, me montra à ſon frère qui daigna à peine me regarder. Alibaba s'approcha de moi & me demanda le ſujet de mon chagrin. Je lui fis le récit de mon malheur; il ne tarda pas à mêler ſes larmes aux miennes, puis ſupplia ſon frère de me prendre ſous ſa protection. Caſſime fut inflexible à ſes prières. Tel qu'il puiſſe être, répondit le généreux Alibaba, je ne ſuis pas auſſi riche que vous, cet enfant ne manquera pas de pain. Venez, mon petit ami, me dit-il en me prenant par la main, venez avec moi, &, depuis ce moment, Alibaba fut toujours mon père.

MORGIANE.

C'eſt bien digne de lui...

(*On entend frapper.*)

ANTONIO.

Voici quelqu'un.

MORGIANE.

Je vais ouvrir.

(Elle ſort par la droite du ſpectateur.)

SCÈNE III.

Alibaba, Antonio.

ALIBABA.

Antonio, n'a-t-on pas frappé?

ANTONIO.

Oui, mon père, Morgiane eſt allée... La voici.

SCÈNE IV

Les précédents, Morgiane.

MORGIANE, *accourant.*

Un marchand d'huile voudrait vous parler.

ALIBABA.

Eh! parbleu! fais-le entrer. (*A part.*) Que me veut-il?

SCÈNE V.

Les précédents, le Capitaine, couvert ſimplement d'une blouſe.

LE CAPITAINE.

Pardon, brave homme, ſi je viens vous interrompre, mais j'amène de bien loin l'huile que vous voyez... pour la vendre demain matin au marché, &, à l'heure qu'il eſt, je ne ſais où aller loger. Si cela ne vous incommode point, faites-moi le plaiſir de me recevoir chez vous pour y paſſer la nuit, je vous en aurai obligation.

ALIBABA.

Avec plaiſir, ſoyez le bienvenu.

LE CAPITAINE, *à part.*

Il y conſent; quel bonheur!

MORGIANE, *à part.*

Cet homme-là n'a pas un maintien ordinaire.

ALIBABA.

Morgiane, conduis monſieur dans ma chambre & prépare-lui tout ce dont il aura beſoin.

(*Morgiane ſort.*)

LE CAPITAINE.

Je vais vous caufer bien de l'embarras.

ALIBABA.

Du tout, c'eſt un plaiſir pour moi quand je peux rendre ſervice.

LE CAPITAINE.

Enſeignez-moi, je vous prie, l'endroit où je pourrai mettre mes mulets.

ALIBABA.

Mes eſclaves les arrangeront, ſoyez ſans inquiétude; on aura ſoin de leur donner ce qu'il leur faut.

LE CAPITAINE.

Je n'en doute pas, mais je ne veux pas abuſer de votre complaiſance.

ALIBABA.

Allons donc! Vous plaiſantez, je crois...

LE CAPITAINE.

Croyez-moi, vous m'obligerez.

ALIBABA.

Puiſque vous le voulez, mon eſclave vous y conduira.

SCÈNE VI.

Il fait prefque nuit.

Les précédents, Morgiane

MORGIANE.

Quand monfieur voudra, il eft fervi.

ALIBABA.

Morgiane, va montrer l'écurie à monfieur.

LE CAPITAINE, *à Alibaba qui fe difpofe à s'en aller.*

Au revoir, brave homme.

ALIBABA.

Je vous fouhaite une bonne nuit.

(Il fort.)

SCÈNE VII.

Les précédents, excepté Alibaba.

LE CAPITAINE, *bas.*

Je ne t'en fouhaite pas une feconde.

ANTONIO, *qui a entendu, à part.*

Je te furveillerai, toi.

(Morgiane & le capitaine fortent.)

SCENE VIII.

Antonio, Cocasko.

Antonio tourne le dos à Cocasko; il paraît plongé dans une profonde réflexion.

COCASKO.

Eh bien! que dites-vous de cela, monfieur Antonio? Voilà que l'on prend votre papa pour un aubergifte.

ANTONIO, *fans entendre Cocasko.*

Que peut être cet homme?

COCASKO.

A quoi réfléchit-il donc?

ANTONIO, *de même.*

Que prétend-il faire? Il eft feul, & il a menacé mon père.

COCASKO.

Son air inquiet... me... m'inquiète auffi... moi.. Eft-ce qu'il rêve?

ANTONIO.

L'air avec lequel il a prononcé ces paroles : « Je ne t'en fouhaite pas une feconde, » me fait croire qu'il ne peut être qu'un coquin, car mon père n'a jamais fait de mal à perfonne; & c'eft injuftement que cet homme attente à fa vie. O monftre!

(Il recule fur Cocasko.)

COCASKO.

Moi, un monftre? C'eft un peu fort, ça! Eft-ce que vous êtes fou?

ANTONIO, *continuant.*

Ne prétends point réuffir dans ton deffein criminel.

COCASKO, *criant fort.*

Je vous dis que je n'ai pas de deffein...

ANTONIO.

Veux-tu te taire, bavard... J'entends du bruit... Tiens, laiffe-moi feul.

COCASKO.

Ah ! oui, j'aime mieux ça, moi.

(Il ſort.)

SCÈNE IX.

Antonio, ſeul un inſtant.

Le voici qui s'approche, cachons-nous & écoutons.

SCÈNE X.

Antonio, derrière une couliſſe ; le capitaine.

LE CAPITAINE, *arrivant myſtérieuſement.*

Je crains cette maudite eſclave ; il me ſemble qu'elle a des ſoupçons.

ANTONIO, *paraiſſant un peu.*

Et moi auſſi.

LE CAPITAINE.

J'avais de la peine à m'en débarraſſer. Elle n'eſt pas du tout maladroite, elle voulait à toute force mettre mes mulets

à l'écurie; ce que j'étais bien loin de lui accorder. Enfin, elle m'a fait le plaiſir de s'en aller. Quant à l'homme qui a eu la hardieſſe de nous enlever les quatre quartiers du cadavre...

ANTONIO, *ſe montrant.*

Qu'entends-je ?

LE CAPITAINE.

Il eſt à croire que c'eſt le maître; n'importe, ce ne peut être que quelqu'un de la maiſon, & pour qu'il ne puiſſe pas m'échapper, je vais, par le moyen d'un baril de poudre, faire ſauter tout le monde. Tous mes camarades cachés dans les tonneaux, la douzième heure de la nuit pour ſignal... Tout eſt bien diſpoſé, allons nous coucher juſqu'à ce temps.

(Il entre dans le vieux logis.)

SCÈNE XI.

Antonio, ſortant de ſa cachette.

Oh! grand Dieu! n'eſt-ce pas un ſonge? ai-je bien entendu?... « A minuit, dit-il, je ferai ſauter la maiſon... » O mon père!... ô mes dignes bienfaiteurs!... Quel horrible complot!... Quelqu'un vient... C'eſt toi, Morgiane?

SCÈNE XII.

Antonio, Morgiane.

MORGIANE.

Paix !

ANTONIO.

Nous ſommes perdus !...

MORGIANE.

Pas encore.

ANTONIO.

Le marchand d'huile n'eſt qu'un coquin.

MORGIANE.

Je le ſais.

ANTONIO.

Les barils contiennent ſa ſuite.

MORGIANE.

C'eſt vrai.

ANTONIO.

Ils mettront le feu à la maifon.

MORGIANE.

Ils ne pourront pas.

ANTONIO.

Ah! fi tu favais...

MORGIANE.

Je fais tout.

ANTONIO.

Je cours avertir mon père.

MORGIANE.

Non!

ANTONIO.

L'heure s'avance.

MORGIANE.

Il n'y a rien à craindre.

ANTONIO.

Tout à l'heure il difait...

MORGIANE.

Tout à l'heure j'ai exterminé quarante voleurs !

ANTONIO.

Que dis-tu !...

MORGIANE.

Nous ſommes ſauvés !... Ecoute : En m'approchant de la voiture aux barils d'huile, j'entendis ſortir de l'un de ces tonneaux une voix qui diſait : « Eſt-il temps ? » Tout autre que moi aurait fait du vacarme dans la maiſon, mais je ſuis au-deſſus de peur ſemblable. Je compris en un inſtant l'importance de garder le ſecret, & je répondis : « Pas encore, mais bientôt, » & juſqu'au dernier baril, même demande & pareille réponſe. Il n'y avait qu'un tonneau qui était plein d'huile ; je courus chercher la cruche, je la remplis d'huile que je fis bouillir dans une grande chaudière, & j'ai été leur en verſer une certaine quantité à chacun par une ouverture pratiquée au-deſſus pour leur donner de l'air, & ils ſont tous étouffés.

ANTONIO.

O courageuſe Morgiane ! Sans toi, qu'aurions-nous pu faire contre tous ces brigands ?

MORGIANE.

Le chef ne vas pas tarder à venir, car le ſignal va bientôt ſe faire entendre.

ANTONIO.

Oui, Morgiane, c'eſt à moi qu'il va payer cher ſon horrible projet. Je cours chercher mes armes.

(*On entend ſonner minuit.*)

SCÈNE XIII.

Morgiane, ſeule.

Qu'entends-je?... Le ſignal convenu... Il va deſcendre, retirons-nous.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE XIV.

Le Capitaine, à voix baſſe.

Point de bruit... Tout eſt calme... A merveille! Je vais donc triompher... Courons éveiller mes gens.

(*Il va pour ſortir.*)

SCÈNE XV.

Le précédent, Antonio, s'oppoſant à ſon paſſage & lui montrant deux piſtolets.

ANTONIO.

Arrête là!

LE CAPITAINE.

Qui es-tu ?

ANTONIO.

J'avoue que c'eſt dommage de t'avoir dérangé.

LE CAPITAINE.

Et je ſuis ſans armes !...

ANTONIO.

C'eſt que tu ne croyais pas me trouver là... Je ſuis tout auſſi malin que toi : tu avais tracé ton plan & moi j'avais tracé le mien, & je crois que ma ruſe vaut bien la tienne.

LE CAPITAINE.

Pauvre jeune homme !... Tu ne ſais donc pas que ſi je voulais...

ANTONIO.

Prends garde à toi, je lâche le coup.

LE CAPITAINE.

C'en eſt trop !... Amis, paraiſſez.

ANTONIO.

Tes amis ſont en mon pouvoir, ils n'exiſtent plus.

LE CAPITAINE, *à part.*

Je ſuis perdu!...

(Il fait quelques pas pour ſortir.)

ANTONIO.

Ah! tu veux te ſauver... (*Il lâche ſon coup.*) Attrape!...

(Le capitaine tombe.)

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

Alibaba, Morgiane, Maria, Saadi, Antonio, Cocasko.

Les femmes, excepté Morgiane, viennent avec des flambeaux allumés, ainſi que Cocasko, qui a de plus un bonnet de coton ſur la tête. — Le théâtre ſe trouve être bien éclairé.

ALIBABA.

Que ſignifient ce bruit, ces coups de piſtolet?

ANTONIO.

Ah! mon père!...

ALIBABA.

C'eſt vous, Antonio?

ANTONIO.

Si vous faviez l'affreux complot qui était médité contre vous...

ALIBABA.

Un complot?...

MORGIANE.

Oui... le marchand d'huile auquel vous aviez donné à loger était le chef des brigands de la Forêt Noire.

ALIBABA.

Comment!...

ANTONIO.

Il venait, difait-il, pour nous faire mourir tous, afin que celui qui avait enlevé le cadavre ne puiffe lui échapper.

ALIBABA.

O ciel!

COCASKO, *à part.*

J'y aurais paffé auffi, moi...

ANTONIO.

Et fa voiture, qui était cenfée contenir de l'huile, renfermait fa troupe entière, & c'eft Morgiane qui les a privés de la vie.

COCASKO, *à part.*

Elle a bien fait.

ALIBABA.

Toi, Morgiane?...

ANTONIO.

Pouvez-vous en douter?

ALIBABA.

Que me dites-vous là, mes chers amis?

MARIA ET SAADI.

Eſt il poſſible!...

COCASKO, *à part, après les autres.*

Eſt-il poſſible!...

ALIBABA.

Et le chef, qu'eſt-il devenu?

ANTONIO.

C'eſt le coup que vous avez entendu qui l'a tué.

COCASKO, *à part.*

Et moi, il m'a réveillé.

ALIBABA.

Et comment avez-vous pu découvrir ces ſcélérats?

MORGIANE.

Rentrons, & nous vous conterons cela.

ALIBABA.

Etonnante Morgiane! O mon digne fils! Sans vous je tombais dans le piége de ces brigands... Que ne vous dois-je pas?... Quelle récompenſe!...

ANTONIO.

N'en eſt-ce pas une aſſez honorable que de porter le titre de votre fils?

MORGIANE.

Pour moi, il n'en eſt point de plus belle que l'honneur d'avoir purgé le pays de ces ſcélérats & d'avoir ſauvé les jours d'un auſſi bon maître.

ALIBABA.

Non, mes chers enfants, de tels exploits méritent de plus fortes récompenſes. Je connais un peu votre inclination & je veux, en vous uniſſant, faire le bonheur de votre vie.

(Il prend la main de Morgiane & la met dans celle d'Antonio.)

COCASKO.

On ſe marie... à la bonne heure... J'aime les noces, moi... on danſe, on chante, & puis c'eſt une occaſion de montrer ſes petits talents.

(*Il fait quelques pas.*)

ALIBABA.

Demain nous célébrerons vos fiançailles, & avec la caverne remplie de richeſſes, qui maintenant n'appartient qu'à nous, nous ne pourrons manquer d'être toujours heureux.

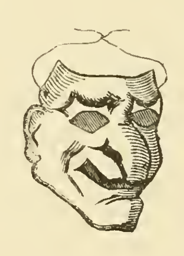


TABLE DES MATIÈRES



JAN 22 1962

PN
6120
S5F7

François, Séraphin Dominique
Feu Séraphin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY